

8 *germinal.*

éral de division, remplacera le général Mont-
n.

10 *germinal.*

général de division, est remis en activité,
a le général Picot Barras, à qui la retraite est

15 *germinal.*

(Felix) général de division, est nommé ins-
ral de l'infanterie de l'armée de Sambre et

18 *germinal.*

éral de division, commandera en chef l'artil-
mée de Sambre et Meuse.

ATOUR, général de division, nommé le premier
sadeur en Suède, est remis en activité à l'ar-
érieur.

général de division, est remis en activité.

27 *germinal.*

, général de brigade, est promu au grade de
division.

Poitevin.	Mauron.	Bripuelet.
Guetnier.	Prudhomme.	Camus.
Godard.	Alleaume.	Martin.
Maurel.	Bourienne.	Emon.
Dépinois.	Gardet.	Periola.
Capitaine.	Gerbet.	Maurin.
Cherrier.	Ducamp.	Peterinck.
Marès.	Breistroff.	Peyre.
Melini.	Samson.	Riverieulx.

CAPITAINES

De seconde classe, citoyens,

Jullien.	Prudhomme.	Brulley.
Huguet.	Vinache.	Prost, (Ambroise).
Grac.	Cazals.	Boutin.
Spindler.	André.	Sarrazin.
Leclerc.	Descroix.	Baraillon, aîné.
Moret.	Lafarelle.	Baraillon, cadet.
Benoist.	Lesage.	Boissonnet.
Marion.	Berthois.	Michaux.
Léon.	Hanès.	Prost, (Pierre).
Rouzies.	Mathieu.	Huart.
Aymé.	Emy.	Betourné.



FONTENELLE,
COLARDEAU ET DORAT.

FONTENELLE, COLARDEAU ET DORAT,

OU

ÉLOGES

DE CES TROIS ÉCRIVAINS CÉLÈBRES;

OUVRAGE *renfermant plusieurs Anecdotes non connues, et pouvant être utile aux personnes qui étudient la Littérature française;*

PRÉCÉDÉ d'une Lettre que le célèbre et infortuné BAILLY a écrite à l'Auteur, au sujet de l'Éloge de FONTENELLE, et suivi d'une Vie d'ANTOINE RIVAROL;

PAR C. PALMÉZEAUX.



A PARIS,

Chez
CERIOUX, Libraire, quai Voltaire;
FUCHS, Libraire, rue des Mathurins;
LEVRAULT, Frères, quai Malaquai;
P. MONGIE, cour des Fontaines, n°. 1er., et Palais du Tribunat, n°. 224.

De l'IMPRIMERIE MILITAIRE, rue des Saints-Pères, n°s. 61 et 65.

AN XI. — 1803.

FAUTE ESSENTIELLE A CORRIGER.

Dans l'Éloge de DORAT, folio 222, au bas de la page, en note. — Pour récompense, il nous a fort maltraités dans la première édition de ses Mémoires. *Lisez :* dans la dernière édition, etc.

AVERTISSEMENT.

Ces Éloges ont été lus à différentes époques, dans différentes Sociétés Littéraires : l'approbation que le Public a bien voulu leur accorder, est le seul motif qui ait engagé l'Auteur à les remettre sous ses yeux. Ces Eloges appartiennent, en quelque sorte, au Public : il fallait donc les lui rendre. Peut-être qu'il ne sera pas fâché qu'on lui rappelle les noms de *Fontenelle*, *Dorat* et *Colardeau*, Auteurs qui ont fait et qui font encore ses délices. N'est-ce pas rendre service à une famille, que de lui présenter l'image de ses bienfaiteurs ? et le Public n'est-il pas une grande famille ?

Ces Eloges sont presque tous précédés d'une Préface, dans laquelle on explique

pourquoi, comment et à quelle occasion on les a composés. Il était donc inutile, me dira-t-on, de mettre ici un Avertissement ? Oui, mais puisqu'il est écrit, et qu'il n'est pas long, il faut que le Lecteur s'en contente.

PRÉFACE.

On a dit, il y a long-temps, que c'était principalement par des faits qu'il fallait louer les grands hommes; et M. (1) *d'Alembert*, qui nous rappelle si bien M. *de Fontenelle*, a dit lui-même, que l'éloge d'un Homme de lettres ne devait être que le récit de ses travaux. Il est certain qu'on lit, avec bien plus de plaisir, les *Vies de Plutarque* et de *Cornelius Nepos*, que le *Panégyrique de Trajan*, par *Pline*; et je ne doute pas que l'Histoire n'ait un grand avantage sur l'art oratoire, pour rendre aux morts illustres, l'hommage souvent trop tardif que leurs vertus ou leurs

(1) Cet homme célèbre a dit avant de mourir, qu'il y avait dans l'Éloge de *Fontenelle* qu'on va lire, *tout ce qu'il fallait pour avoir le prix*, *et tout ce qu'il fallait pour ne pas l'avoir*. La dernière partie de cette phrase à *la Fontenelle* fait allusion, sans doute, à la forme inusitée de cet Éloge qui a dû l'exclure du concours; il faut bien que la première fit allusion à quelque chose. Un autre Académicien a dit, après avoir lu cet Éloge : c'est bien dommage que l'Académie française propose le prix du *discours* et non du *dialogue* : celui-ci l'emporterait sûrement.

talens réclament. Le récit naïf d'un trait héroïque, ou d'une action généreuse, fait quelquefois plus d'impression sur nous, que la peinture de cette même action, surchargée de tous les ornemens de l'éloquence. Pourquoi cela ? C'est que la pompe du discours ne permet guère à l'esprit de se livrer à la réflexion, et que la simplicité du récit, lui laisse toute sa liberté et toute son énergie. Le premier dit trop pour donner à penser, et l'autre semble ne dire peu que pour faire penser davantage.

Ces réflexions ne m'empêchent point d'avouer que j'admire infiniment tous les éloges couronnés par l'Académie, depuis qu'elle en propose pour le sujet de ses prix. Il règne, dans ces éloges, une éloquence majestueuse et noble; on y trouve des pensées fortes, exprimées avec précision, et des portraits souvent dignes des modèles qu'on a voulu peindre. Je crois d'ailleurs que l'Académie, en leur décernant la palme, a été fort juste dans ses jugemens; et ces jugemens m'eussent-ils été contraires, je n'en serais pas moins convaincu de l'intégrité des juges. Mais la forme de ces éloges est presque toujours la même : aussi, malgré le mérite de ceux qui ont été couronnés, il n'en est point que je préfère à celui de *Marc-*

Aurèle, qui n'a point eu de couronne. Que la forme de celui-ci est à la fois simple et ingénieuse! Il s'agit de louer, après sa mort, un monarque philosophe et le plus vertueux des princes; et c'est dans la bouche d'un philosophe, maître et ami de ce monarque, que M. *Thomas* a mis cet Éloge; c'est en présence même du fils de *Marc-Aurèle*, c'est devant le Sénat en deuil, devant le peuple et l'armée en larmes, et au moment où le corps de l'empereur qui n'est plus, entre silencieusement dans Rome; c'est alors que, du sein de ces douleurs muettes, s'élève une voix imposante, qui prononce, non pas une vaine oraison funèbre, mais l'*Hymne* le plus touchant et le plus sublime; et cette voix est celle d'un stoïcien, c'est-à-dire, d'un homme qui n'a jamais dit que la vérité. Est-il rien de plus beau que cette idée? J'avoue que les anciens, ni les modernes, ne m'ont rien offert qui m'ait satisfait davantage. Ce qui doit justifier encore mon admiration pour cette espèce de drame oratoire, c'est qu'il est aussi bien exécuté qu'heureusement conçu, et que M. *Thomas* fait parler *Appollonius*, comme ce philosophe eût parlé lui-même.

Pourquoi n'a-t-on pas imité la noble hardiesse du panégyriste de *Marc-Aurèle*, en

cherchant à donner une forme dramatique aux éloges des grands hommes? C'est le mouvement qui communique la vie aux ouvrages, de quelque genre qu'ils soient. Je confesse que l'Art oratoire a le sien; mais est-il suffisant pour animer les productions littéraires? Et la prosopopée, la métonymie, pourront-elles jamais y remplacer l'intérêt qui y jette l'intervention d'un ou de plusieurs personnages que l'on fait agir selon leur caractère? Quoi qu'il en soit, l'Éloge de *Fontenelle* ne m'ayant point paru susceptible des formes sévères du discours académique, j'ai pris les formes plus souples du dialogue : ces dernieres, d'ailleurs, étaient si analogues à ma faiblesse! Il faut, quand on ne peut point suivre l'aigle dans les nues, voltiger à l'ombre des buissons. Une autre raison m'a déterminé : tous les ouvrages de *Fontenelle*, étant admirables pour l'ordonnance, et, si j'ose le dire, pour la main-d'œuvre, j'ai cru que l'Éloge de *Fontenelle*, devait du moins offrir en partie, celui de la main-d'œuvre et de l'ordonnance; et voilà pourquoi j'ai fait prononcer, par trois académiciens des trois Académies Royales, mes divers jugemens sur leur illustre confrère; il me semble enfin, que lorsque *Tite-Live* met,

dans la bouche de *Caton*, le censeur, ses belles réflexions contre le luxe en faveur de la loi *Oppia*, ou lorsque *Saluste*, cessant de raconter, fait parler *Adherbal* avec tant de noblesse; il me semble que ces deux historiens intéressent plus l'un et l'autre, et plaisent davantage que s'ils parlaient eux-mêmes. Cet art de mettre de l'action dans les moindres choses, fut toujours celui des sages historiens, des orateurs célèbres, et sur-tout des grands poëtes : ce sont eux que j'ai voulu imiter, et je l'avoue hautement, afin que l'imperfection de mes tableaux soit rachetée, s'il est possible, par mon amour pour les bons modèles.

L'abbé *Trublet*, comme on sait, a donné au public deux volumes de *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de M. de Fontenelle*. Ces Mémoires, quand on les lit de suite, ne présentent distinctement qu'une seule image, celle du chaos : il n'y a, ni plan, ni ordre, ni méthode; le bon, le mauvais, s'y trouvent confondus, entassés pêle-mêle, et celui-ci sur-tout y domine. *Duclos* disait un jour au bon archidiacre, en lui parlant d'un livre aussi mal fait que les *Mémoires sur Fontenelle :* Ce mauvais livre en fera faire un bon. Voilà en effet ce qui est arrivé à *Fon-*

tenelle, lorsqu'il a refait, d'après *Van-Dale*, l'*Histoire des Oracles*. Le gros livre de *Van-Dale*, lui en a fait faire un plus petit et beaucoup meilleur. Je n'ose point dire qu'il m'en soit arrivé autant, lorsque j'ai fait l'*Éloge de Fontenelle*; j'ignore si cet Éloge est bon ou mauvais : ce n'est point à moi à prononcer sur cet article, tout ce que je puis dire, c'est que, s'il est bon, ce n'est point à l'abbé *Trublet* que j'en dois rendre grâces; son gros livre ne m'a servi que pour les dates; et s'il est mauvais, je dois avouer aussi que c'est ma faute et non la sienne.

Lorsque j'eus composé ce très-faible *Eloge de Fontenelle*, j'envoyai la première édition au célèbre et infortuné *Bailly*, membre de l'Académie des Sciences, auteur des éloges de plusieurs grands hommes, de l'*Histoire de l'Astronomie*, premier président de la première Assemblée Nationale, premier maire de Paris, et mort si malheureusement sur l'échafaud. Il me répondit par la lettre qu'on va lire, et dont l'original est dans mes mains.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'ai été » bien content de tout ce que vous me dites » de flatteur sur les Éloges que vous avez lus.

» J'en ai été content, et à cause de vos lumières » que je connais, et à cause de l'honnêteté de » votre ame qui m'est égalemenı connue. Je » suis sur que votre suffrage n'est point un » vain compliment, et je m'applaudis que » mon *Molière* et mon *Corneille* aient pu » vous plaire. Je vous remercie également de » votre observation, qui est appuyée sur de » très-bonnes raisons. Peut-être verrez-vous » mieux que je n'ai vu alors; peut-être con-» naissez-vous mieux les comédiens. Vous » jugez bien qu'en parlant de ceux que leur » profession pourrait porter à la vertu, je » n'ai point compris, dans cette classe, les » valets, les soubrettes et tous ceux qui font » des rôles vils dans la comédie. Je vous avoue » que je crois que l'opprobre de leur état suffit » bien pour les jeter dans la dépravation. Que » voulez-vous que fassent des gens qui ne » sont point surveillés par une société hon-» nête, ou qui n'ont pas la crainte de perdre » l'estime publique? Si la vertu réelle n'a pas » besoin de ces appuis, ils sont nécessaires à » la faiblesse; et vous savez que les gens faibles » sont la classe la plus nombreuse. J'ai connu » des comédiens honnêtes et estimés dans leur » état, tels que *Lanoue*, aux Français; *Mario*

» et *Silvia*, à la Comédie Italienne; mais » cette discussion nous ménerait trop loin, ce » serait l'objet d'un discours, et peut-être » d'un traité, et non pas d'une lettre.

» Je viens à ce qui m'intéresse davantage; » c'est-à-dire, à votre *Eloge de Fontenelle*; » je viens de le relire, et avec grand plaisir. » J'en aime infiniment la simplicité, et je suis » bien de votre avis, que les éloges ainsi traités » feraient plus d'effet, du moins pour la lec- » ture tranquille du cabinet : sans doute que » lus et prononcés, ils n'arracheraient pas » aussi vivement les suffrages d'un nombre » d'hommes assemblés. Les grands mouve- » mens de l'éloquence et la pompe du discours, » ont plus de puissance sur les hommes, lors- » qu'ils sont assez en nombre pour être peuple. » Vous voulez que je vous fasse des observa- » tions et des critiques. Je n'avais point lu » votre ouvrage dans cet espoir ; je viens de » le relire avec le dessein de vous satisfaire, » car vous semblez me le demander au nom » de l'amitié ; et comme vous m'intéressez » réellement, ce mot, prononcé par vous, a » beaucoup de pouvoir sur moi.

» La première observation que je prendrai » la liberté de vous faire, est sur la répetition

» du mot *archidiacre;* ce titre est presqu'in-
» connu : nous ne nous en embarrassons
» guères, et je crois que s'il peut paraître
» dans un ouvrage de littérature, tel que le
» vôtre, il ne doit s'y montrer que rarement.
» Une observation qui me paraît plus impor-
» tante, c'est celle qui regarde le commence-
» ment de votre Éloge. J'en supprimerais le
» début jusqu'aux mots.... *Il y avait environ*
» *un mois, etc.;* je le supprimerais, parce
» que je vous avoue que je ne l'aime pas tel
» qu'il est. S'il était essentiel, je pense qu'il
» faudrait le refaire; mais je le crois déplacé,
» parce que vous annoncez, dans votre Pré-
» face, que vous prendrez un ton simple, et
» la forme de dialogue. Quand vous prenez
» un ton élevé, je sais bien que vous allez le
» quitter, et je ne vous écoute pas : votre ou-
» vrage, c'est le dialogue que vous m'avez
» annoncé, je l'attends. Tout ce qui m'en
» éloigne me déplaît. Je vous observerai en-
» core que vous mettez dans la bouche de votre
» Académicien des Sciences, deux jugemens de
» *Voltaire* sur *Descartes* et sur *Fontenelle* :
» c'est ce qu'un Académicien des Sciences ne
» ferait pas. *Voltaire* n'eût point une autorité
» dans les sciences, il n'y entendait rien. Ses

» jugemens sont pourtant bons, parce que
» *Voltaire* vivait avec les savans, et qu'à cet
» égard il en était l'écho. En rapportant ces
» jugemens, je crois qu'il faut dire que *Vol-*
» *taire*, à cet égard, répétait, et mieux, ce
» que les Savans avaient dit. Je m'apperçois
» au reste, que c'est madame *Geoffrin*, qui
» cite un de ces jugemens. L'ouvrage de la
» *Théorie des Tourbillons*, est un mauvais
» ouvrage, par la raison qu'il a paru en 1752,
» et qu'il n'était plus permis de le reproduire.
» Vous auriez pu dire que M. *de Fonte-*
» *nelle* n'a jamais osé y mettre son nom.
» L'ouvrage sur l'*Infini*, ne vaut pas beau-
» coup mieux : il est posé pourtant sur de
» bons principes; mais il me semble que la
» métaphysique n'en est pas bonne, et d'ail-
» leurs il ne contient rien de neuf. En deux
» mots, voici l'opinion que vous pouvez avoir
» de M. *de Fontenelle ;* il entendait la géo-
» métrie des autres, mais il n'était point géo-
» mètre, c'est-à-dire, qu'il n'a rien fait pour
» la science. Il me semble que vous êtes peut-
» être un peu trop long sur ces deux ouvrages
» oubliés, et trop court sur les éloges des
» Académiciens qui vivront toujours, et où,
» comme vous le dites très-bien, M. *de Fonte-*

» *nelle* a été créateur. Vous pouviez peut-être re-
» marquer que tous ses éloges sont des portraits,
« chaque homme y a sa physionomie : c'est un
» trait principal qui domine; l'auteur ordonne
» son discours à cet égard, et vous voyez tou-
» jours l'homme sous le point de vue qui le
» caractérise. Ses discours sont d'ailleurs pro-
» portionnés au mérite ; et là, on ne voit point,
» comme ailleurs, de petits hommes qui ont
» de grands éloges. A l'égard du style, j'ai
» pris la liberté de vous faire quelques re-
» marques par des coups de crayons; j'ai sou-
» ligné ces mots, que je desirerais qu'ils fussent
» changés; j'ai marqué à la marge, par un |
» les phrases dont je proposerais la suppres-
» sion; j'en ai même rayé quelques-unes,
» parce que vous aviez consacré cet exemplaire
» à mes observations ; et vous jugez bien que
» cette rature n'est pas un arrêt définitif : ce
» sont des opinions et non des jugemens. Je
» vous ai dit, par ces coups de crayons, ce
» que je me dirais à moi-même : vous voudriez
» peut-être que les critiques fussent détaillées,
» mais le temps ne me le permet pas. Vous
» me devinerez bien, je crois, et peut-être
» y a-t-il de ces observations qui n'en valent

» pas la peine. Au reste je serai à Paris, le
» 15 novembre, et vous me trouverez toujours
» prêt à vous expliquer mes observations, s'il
» y en a quelqu'une qui vous intéresse. Je
» vous ai obéi en vous critiquant; et je l'ai fait
» d'autant plus volontiers, que vous préparez
» une nouvelle édition. La première est comme
» un manuscrit, et M. *de Fontenelle*, que
» vous louez si bien, disait qu'il était l'ennemi
» des manuscrits, et l'ami de tous les ouvrages
» imprimés. Je le suis et le serai de votre ou-
» vrage; je le suis encore plus de l'auteur que
» j'estime, et dont je prise l'amitié. Agréez
» ces sentimens, et l'assurance de l'inviolable
» attachement avec lequel j'ai l'honneur
» d'être,

» Monsieur,

» Votre très-humble et très-obéissant
» serviteur,

» *Signé*, Bailly.

» *A Chaillot, ce* 25 *octobre* 1783. ».

Ce n'est point pour me parer du suffrage d'un homme célèbre, quelque honorable qu'il soit, que j'ai consigné sa lettre dans cette Préface, mais pour montrer son ame toute entière. Quelle bonté! quelle sensibilité dans tout ce qu'il a bien voulu m'écrire! quelle vérité et quel goût exquis dans les jugemens qu'il porte sur *Fontenelle* et sur *Voltaire!* comme il paraît s'intéresser aux succès d'un jeune homme qui le consulte! car j'étais jeune alors; et comme il a l'air satisfait de guider ses pas tremblans dans la carrière, et de lui servir d'appui! On verra, en lisant mon ouvrage, que j'y ai inséré, plusieurs phrases de sa lettre. Pouvais-je rien faire de mieux? Que dis-je? On verra que, si mon ouvrage a quelque mérite, c'est à lui seul que je le dois; on verra que je donne l'ouvrage de *Bailly*, autant que le mien propre. En effet, j'ai commencé où il m'a conseillé de commencer; j'ai fini où il m'a dit de finir; et tous les endroits qu'il avait marqués avec le crayon indicateur, je les ai corrigés avec un soin extrême. J'ai publié, enfin, la lettre de *Bailly*, comme un monument de sa belle ame et de son excellent esprit. Quoique sa mémoire soit bien chère

à ses Concitoyens, j'ai pensé que cette lettre ne pourrait la rendre que plus chère encore.

FONTENELLE

JUGÉ PAR SES PAIRS,

OU

ÉLOGE DE FONTENELLE,

EN FORME DE DIALOGUE,

ENTRE TROIS ACADÉMICIENS.

Il y avait environ un mois que *Fontenelle* n'était plus. Cette mort avait fait du bruit dans l'empire des Lettres : déjà on ne parlait plus que du roi de cet empire, ou plutôt du Nestor de cette république, qui venait de terminer sa carrière. Cet homme célèbre, ayant eu beaucoup de partisans, fut vivement regretté. L'abbé *Trublet*, que j'appellerais son chevalier, s'il n'avait pas été archidiacre ; l'abbé *Trublet*, dis-je, et madame *Geoffrin* sur-tout, donnèrent à son trépas des larmes bien véritables. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de cette dernière. Cette femme estimable a rassemblé chez elle, pendant fort

long-temps, tout ce qu'il y avait de grand dans les lettres, et de plus aimable parmi les gens du monde. Quoiqu'elle n'eût pas autant de savoir que les personnes qui la fréquentaient, elle en montrait assez pour leur plaire; et ses vertus, supplément encore plus rare, suffisaient pour les captiver. Elle avait été fort liée avec *Fontenelle,* et elle le pleurait encore comme un frère tendrement aimé. L'abbé *Trublet* ne s'était pas contenté de le pleurer : grand compilateur d'anecdotes, ce bon archidiacre avait depuis long-temps ramassé tout ce qui s'était dit ou écrit de piquant et même de commun sur l'auteur des mondes; et déjà ce recueil était devenu un assez gros volume, qu'il avait pompeusement intitulé : *Mémoires sur M. de Fontenelle.* Madame *Geoffrin*, à qui l'abbé en avait parlé souvent, desirait de les entendre lire, et l'abbé desirait plus encore de les lui communiquer. Un mercredi donc, madame *Geoffrin* ayant invité à dîner milady *Stella*, femme célèbre par son esprit et sa beauté, et plusieurs hommes de lettres, parmi lesquels se trouvaient trois académiciens des Académies française, des Sciences et des Inscriptions, l'archidiacre de Saint-Malo,

d'abord après le repas, fit devant cette nombreuse assemblée la lecture de ses Mémoires.

Ces Mémoires manquent de cette méthode si nécessaire dans un ouvrage de ce genre, méthode qui caractérise sur-tout les moindres productions de *Fontenelle*, l'esprit le plus rangé, si je puis me servir de ce terme, qu'il y ait jamais eu dans la littérature française. Milady *Stella* principalement parut plus que toute autre mécontente de la rapsodie : elle dit tout bas à madame *Geoffrin*, que l'abbé *Trublet* s'étant extasié sur tous les ouvrages de son ami, que les ayant trouvés tous admirables, elle ne savait plus à quoi s'en tenir, et n'avait plus qu'une idée très-vague des talens de *Fontenelle*. Qu'arriva-t-il delà? Madame *Geoffrin*, dont la politesse était aussi prévenante qu'ingénieuse, parla de cette sorte au vénérable archidiacre. M. l'abbé, lui dit-elle, on voit bien, par la manière dont vous en parlez dans vos Mémoires, que M. de *Fontenelle* était votre ami intime; mais il nous faut un jugement, et non une apothéose. L'amitié exagère, et on le lui pardonne. Il n'y a que la critique qui éclaire, et nous voulons être éclairés. S'il faut vous en croire, il n'est rien

sorti de faible de la plume de *Fontenelle ;* tout chez lui est merveilleux, jusqu'aux lettres du chevalier d'*Her**** : vous prétendez qu'il n'a rien fait de plus ingénieux, et que ces lettres sont les seules qu'on lise. J'admire assurément les talens de M. de *Fontenelle*, et j'aimais beaucoup sa personne ; mais soyons de bonne foi : en parler ainsi, est-ce l'apprécier? est-ce le mettre à sa place ? Non, non ; c'est l'outrager ; c'est porter un coup mortel à sa gloire. Milady aurait desiré qu'on lui procurât le plaisir du choix, et vous ne lui en laissez que l'embarras. Il me vient une idée : nous avons ici trois académiciens des trois académies royales. M. de *Fontenelle* était membre de ces trois compagnies : prions chacun de ces Messieurs de nous dire séparément son avis sur son confrère, et à quels titres il est entré successivement dans ces trois académies. Milady parviendra ainsi à le mieux connaître, et elle pourra mieux se rendre compte de ce qu'elle admire. Cette proposition, quoique très-sage, parut faire violence à la modestie des académiciens : ils refusèrent d'abord ce qu'on leur demandait avec instance. Ces Dames ordonnèrent : il fallut obéir ; et celui de l'acadé-

mie française commença ainsi, en adressant la parole au pieux archidiacre :

« M. l'abbé, les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons. C'est M. de *Fontenelle* lui-même, c'est votre héros, qui, dans ses Dialogues des morts, a avancé cette maxime ; et s'il vivait encore, j'ose croire, d'après ses propres réflexions, qu'il serait moins touché de vos éloges, que du léger correctif que je vais y mettre.

» Vous vous arrêtez avec complaisance sur le premier (1) petit ouvrage de *Fontenelle*, et l'on ne saurait vous en blâmer. On est charmé de voir un homme, qui a vécu un siècle, n'avoir point eu d'enfance, ni au commencement ni à la fin de sa carrière. Cette exception peu commune a doublé presque les jours de M. de *Fontenelle* ; et pour qui sait calculer, il est certain qu'au moral et au physique, il a vécu plus long-temps que tous les autres centenaires. Oh ! pourquoi ce privilège n'est-il pas toujours celui de l'homme de génie, sur-tout de l'homme

(1) C'est une petite pièce de vers latins que *Fontenelle* fit à treize ans, et qui remporta à Rouen le prix des Palinods.

de bien? Trop d'exemples, hélas! prouvent que leur destinée... Mais ne mêlons pas des regrets étrangers aux pleurs que nous venons de répandre, et ne nous écartons pas d'un sujet assez riche pour nous occuper.

» Ce n'est point un enfant ordinaire, que celui qui commence comme M. de *Fontenelle*. Cependant, M. l'abbé, permettez-moi de vous dire que, dans votre longue énumération de ses ouvrages, il en est qui sont peu dignes de lui, et que vous faites trop valoir peut-être. Les lettres du chevalier d'*Her**** entr'autres, ne méritaient guères que vous en fissiez un si pompeux éloge; et je ne conçois pas l'illustre *Baile*, lorsque, dans sa République des lettres, il dit qu'elles sont d'un style agréable, vif, naturel; qu'on y trouve cent jolis traits, un feu d'imagination qui a bien des agrémens, et qui, pour l'ordinaire, ne donne pas dans la fausse plaisanterie. Ces lettres étant réellement de *Fontenelle*, il a bien fallu qu'il s'en déclarât le père; mais si elles ont part à son vaste héritage de gloire, ce ne sera, à coup sûr, que comme des filles de Normandie.

» Vous dites qu'en 1674 *Fontenelle* fut vaincu par *la Monnoye*, en concourant pour

le prix de l'académie française ; vous ajoutez que *Voltaire* le fut ensuite par l'abbé *Dujarri*, et à ce sujet vous témoignez quelque surprise. J'en témoignerais à mon tour, je vous l'avoue; et *la Monnoye* et *Dujarri*, vainqueurs en pareilles circonstances, me rappelleraient *Turenne* repoussé par les électeurs, sans les petites observations que je vais vous faire. *Voltaire* était bien un *Turenne* pour l'abbé *Dujarri* : mais est-il bien vrai que *Bernard de la Monnoye* ne fît pas aussi bien des vers que *Bernard de Fontenelle ?* J'en doute. Quoique dans les poëmes que *Bernard de Fontenelle* a envoyés à l'académie, il y ait de beaux vers et de belles pensées, croyez-vous qu'aucun d'eux puisse aller de pair avec le poëme du Duel aboli, de *Bernard de la Monnoye ?*

» Je sais que la chûte *d'Aspar* fit faire à *Racine* une assez bonne épigramme ; je sais que *Fontenelle* retira cette pièce d'abord après sa chûte; mais je sais aussi que *Racine*, à son tour, aurait bien dû retirer son épigramme. Le sacrifice de *Fontenelle* ne rendit point sa pièce meilleure ; mais il affaiblit beaucoup, selon moi, le mérite de l'épigramme ; et pour cette fois l'auteur tombé ne fut pas le plus à

plaindre. Mais n'appuyons point nous-mêmes sur la chûte *d'Aspar*, et n'imitons point *Racine* qui, dans cette occasion, se montra si peu digne d'être imité. D'ailleurs, le desir de ces Dames est que je parle des seuls ouvrages qui ont fait réellement honneur à *Fontenelle;* et vous ne voulez point, sans doute, que je trouble le repos des morts.

» Je crois, ainsi que vous, que les Dialogues des morts commencèrent la grande réputation de *Fontenelle*. Dans un temps où de beaux esprits, purement beaux esprits, ne produisaient que des choses frivoles, que peut-être ils croyoient fort utiles; le public dut accueillir favorablement un ouvrage d'autant plus utile que d'abord il paraît plus frivole; un ouvrage qui, par son but estimable, s'élevait bien au-dessus des grandes antithèses de *Balzac*, et ne descendait point au niveau des froides mignardises de *Voiture*. Il n'est pas un de ces Dialogues où l'auteur ne se propose de prouver quelque vérité utile; et toujours la philosophie préside au choix de cette vérité. Mais n'y a-t-il pas un peu trop de recherche dans celui des interlocuteurs? N'est-ce pas une tournure un peu forcée, que de faire parler

ensemble *Paracelse* et *Molière* de leurs ouvrages, si différens dans leur exécution et dans leur genre; et *Charles V* et *Erasme*, de leurs prétentions si peu semblables dans leur objet? *Lucien* est plus simple, et sur-tout plus vrai. *Fontenelle* n'a eu que le mérite d'avoir suivi ses traces (1); d'autres ont eu celui de le surpasser. D'ailleurs, cet ouvrage de *Fontenelle* est défiguré par une continuelle afféterie d'expressions et même d'idées, par des tours maniérés et précieux, et quelquefois par des pointes. Cet ouvrage plaît malgré ses nombreuses taches; il plaît ainsi que tous ses frères. L'auteur des Dialogues se fait pardonner ses défauts, parce qu'ils sont toujours accompagnés de quelques grâces. Et ne pourrait-on pas le comparer à une jolie femme sujette à faire des mines, mais à qui on les passe en faveur des charmes de sa figure»?

Rien de plus vrai, ni de plus juste que

(1) *Fénélon*, *Voltaire* ont fait des *Dialogues des Morts* infiniment supérieurs à ceux de *Fontenelle*; et *Remond de-St.-Mard* en a fait d'aussi bons. Le tort de ce dernier est d'avoir d'abord loué *Fontenelle*, et de lui avoir dit ensuite des injures; cependant il n'était pas journaliste.

votre jugement sur les Mondes. C'est, dites-vous, l'ouvrage le plus célèbre de *Fontenelle* : on l'y trouve tout entier, il y est tout ce qu'il était : philosophe clair et profond, bel esprit fin, enjoué, galant, etc..... Vous avez raison, M. l'abbé : cet ouvrage de *Fontenelle* est celui qui a eu le plus de succès, et ce succès ne fut point usurpé. *Baile*, en le louant, ne se trompa point, comme il s'était déjà trompé sur les Lettres du chevalier d'*Her****, et vous, Monsieur, si vous avez un tort, c'est de n'avoir pas assez motivé, ni assez étendu vos éloges. Les Mondes ont dans le style à peu-près les mêmes défauts que les Dialogues, quoiqu'en plus petit nombre. Mais qui pourrait ne pas admirer la forme enchanteresse et pourtant si naturelle de cet ouvrage, ses comparaisons si ingénieuses, ses épisodes si bien amenés, et qui, quoiqu'empruntés, d'ailleurs, semblent naître du sujet même ? L'auteur veut instruire une femme des plus sublimes mystères de l'astronomie : comment s'y prend-il pour cela ? C'est au printemps, dans un parc agréable, du milieu d'une large et belle avenue, et quand les étoiles commencent à

paraître ; qu'il fait contempler à sa jolie écolière, qu'il lui fait parcourir, en se jouant, la brillante et riche draperie où elles éclatent de toutes parts. Il fait plus : pour lui parler un langage qu'elle entende, il prend celui des grâces ; et il se l'approprie si bien, qu'on croirait que c'est une femme qui parle ; que c'est une femme qui feint d'être homme, pour donner peut-être plus de poids à ses instructions, et plus d'importance à ses préceptes. Pour moi, dit alors miladi *Stella*, ayant d'abord lu ce livre sans le nom de l'auteur, je l'ai trouvé si spirituel, qu'en faveur sur-tout de la charmante peinture du monde de *Vénus*, je l'ai cru l'ouvrage d'une habitante de cette planète. Jamais erreur ne fut plus pardonnable, reprit l'académicien ; oui, Mesdames, ajouta-t-il en se tournant vers celles qui l'écoutaient ; on jurerait que c'est une de vous qui a composé ces entretiens : on y trouve une finesse, une délicatesse dont la plupart de vos productions nous offrent des modèles ; on y trouve une imagination féconde et fleurie ; on y trouve enfin tout ce qui sait plaire ; et comme plaire est sur-tout votre secret, ne soyez pas surprises

qu'en voyant *Fontenelle* vous le dérober; miladi ait pu croire qu'il vous avait aussi dérobé votre sexe. Ce qui me charme dans son livre plus encore, s'il est possible, que les grâces et la finesse, c'est le jour que l'auteur répand sur des objets si difficiles à éclaircir par l'éloignement où ils sont de notre vue ; c'est la clarté soutenue de son style et de ses idées. Quand *Fontenelle* nous décrit tous ces Mondes qui se meuvent avec tant d'ordre, chacun dans son tourbillon, il a le même ordre dans ce qu'il raconte. De chaque phrase qu'il trace, il jaillit tant de traits de lumière, qu'on dirait, permettez-moi cette expression dans un sujet si magnifique, qu'on dirait que sa plume s'est allumée au feu des astres qu'il peint, et que c'est avec (1) un rayon du soleil qu'il a écrit tout son ouvrage. »

Ici le bon abbé tira de sa poche un crayon et des tablettes, et il avait l'air de se dire à lui-même : Ecrivons, écrivons ; ceci n'est point dans mes Mémoires.

---

(1) Le Courier de l'Europe a trouvé ce trait sublime ; dans le Journal de Paris on a dit que c'était du *Pathos*. *Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.*

L'académicien reprit son discours ; et s'adressant toujours à l'archidiacre compilateur, il continna de la sorte :

« Quand l'histoire des Oracles parut, tous les journalistes du temps s'accordèrent, dites-vous, à louer cet ouvrage comme très-ingénieux et très-bien fait. *Van-dale* lui-même, et vous auriez pu l'ajouter, fut ravi que *Fontenelle* eût si bien taillé un diamant, qu'il avait tiré tout brut de la mine. Mieux travaillé que les autres, celui-ci brille d'un plus pur éclat : on y trouve à peine une paille, si je puis m'exprimer ainsi ; on y remarque un progrès sensible du côté du style ; on y remarque la même clarté que dans les Mondes. Avec quelle netteté, d'ailleurs, les faits y sont exposés ! avec quelle sagacité l'auteur débrouille les plus obscurs ! quel choix heureux dans la plupart de ceux qu'il cite ! quelle précision et quelle rapidité entraînante dans la manière dont il les raconte ! Vingt ans après la publication de cette histoire, le P. *Baltus* attaqua *Fontenelle* sur l'esprit qui la lui avait dictée, et voulut jetter des doutes sur sa croyance. Le sujet traité par *Fontenelle*, n'intéressait point le christianisme, et le

P. *Baltus* perdit sa peine : ce sujet d'ailleurs l'eût-il intéressé réellement, ce bon père ne l'eût pas moins perdue. Jamais peut-être *Fontenelle* n'a mieux montré, que dans cet ouvrage, le talent si rare qu'il avait de débarrasser peu-à-peu la vérité des nuages qui l'obscurcissent, et de la tirer par degrés des ténèbres où la retiennent l'ignorance et l'entêtement des hommes, sans trop blesser cet entêtement et cette ignorance. *Fontenelle* veut prouver que les oracles n'ont point été rendus par les démons, et qu'ils n'ont point cessé à la venue de *Jesus-Christ*. Voila la tâche délicate qu'il s'impose ; comment la remplit-il ? Croyez-vous qu'il va d'abord appeler à son secours tous les faits célèbres, qui prouvent que les oracles étaient rendus autrefois par les prêtres du paganisme ? croyez-vous qu'il va démontrer tout de suite que ces prêtres étaient des imposteurs et des fourbes ? Non, il commence par établir qu'il y a des démons, des génies malfaisans condamnés à des tourmens éternels ; il y a même dans sa préface une phrase si singulière, qu'elle mérite bien que je la rapporte. Pour moi, dit-il, je déclare que, sous le nom

d'oracle, je ne prétends point comprendre la magie dont il est indubitable que le démon se mêle. Eh ! quoi, dira-t-on avec justice, le démon se mêlerait de la magie, et n'aurait aucune part aux oracles; deux choses si ressemblantes par le merveilleux qui les accompagne toujours ? Voilà comment *Fontenelle*, en accordant quelque chose à l'erreur, finit par lui tout enlever: il n'a d'abord quelques ménagemens avec elle, que pour la combattre ensuite avec plus d'avantage : il est des philosophes qui l'attaquent à force ouverte, *Fontenelle* se fraie un chemin sous les fleurs pour arriver jusqu'à l'hydre; et il ne la flatte, il ne la caresse que pour mieux lui abattre ses têtes. Quel dommage, dira-t-on néanmoins, qu'une phrase si peu philosophique soit à la tête d'un livre de philosophie ! c'est faire entrer dans un temple par un escalier délabré. Non, répondrai-je, non. Cette phrase est là à dessein; c'est une faute volontaire, une erreur combinée. Le livre dont il s'agit, n'en est pas moins un bel édifice élevé à la vérité, et peut-être le plus parfait de l'architecte.

» On dirait, M. l'abbé, que vous rendez

vous-même un oracle à la manière de la déesse (1) de Syrie, lorsque vous parlez des poésies pastorales. On sait que cette déesse était fort ambiguë dans ses réponses ; mais êtes-vous moins obscur, lorsque vous dites que, si on ne trouve pas dans ces poésies le style du sentiment, on y en trouve la vérité? Si *Fontenelle* avait eu la vérité du sentiment, comment n'en aurait-il pas eu le style? Le sentiment porte avec lui son style, comme l'esprit a le sien. *Ovide* qui avait plus d'esprit que de sentiment n'a point écrit du style de *Tibulle ;* et *Tibulle* qui avait plus de sentiment que d'esprit, n'a point écrit du style d'*Ovide*. Le philosophe, dites-vous, a bien connu ce qu'un berger devait sentir. Permettez-moi de vous représenter que le philosophe *Fontenelle* n'a jamais su ce que c'était qu'un berger; et lui-même vous le fait entendre, lorsqu'il dit dans sa première Eglogue :

Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres et ces Hilas,
Remplissons notre esprit de ces douces chimères.

---

(1) Voyez l'histoire des Oracles.

Faisons-nous des bergers propres à nous charmer ;
Et puisque dans les champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des bergères.

Voilà tout le secret de l'auteur dévoilé en peu de lignes. C'est lui-même qui nous l'apprend; ne trouvant point dans les champs des bergers, tels que les *Sylvandres* et les *Hilas*, il s'en est fait qui ne ressemblent point à ceux des champs; ou plutôt il a fait dialoguer entr'eux des coquettes et des petits-maîtres de la vieille cour; et vous les avez pris pour des pasteurs d'Arcadie. Et comment *Fontenelle* aurait-il jamais pu concevoir ce qu'un berger devait sentir? Avait-il vu des bergers ailleurs qu'à l'opéra? en avait-il jamais entendu parler de véritables? Est-ce dans les académies, au lever du régent, ou dans les cercles à la mode, qu'il pouvait rencontrer des *Tytire* ou des *Galatée?* Aucune de vous, Mesdames, lui a-t-elle jamais jetté des pommes à la tête, et s'est-elle soudain cachée entre des saules, desireuse auparavant d'en être apperçue? *Théocrite* et *Virgile* avaient passé leur jeunesse à la campagne. Les pinceaux, les couleurs, la toile, c'est la nature qui leur a tout fourni ; l'art seul a guidé *Fontenelle* ;

l'art fut son maître et son idole, et l'on voudrait lui trouver quelque ressemblance avec de naïfs et simples modèles ! Non, non, M. l'abbé ; croyez que *Fontenelle*, dans ses poésies pastorales, est aussi loin de la nature, que nous le sommes, au sein de Paris, des vallons du Tempé ou de Thessalie. Il serait pourtant un moyen de faire de ces poésies un assez bon ouvrage ; et voici comment il faudrait s'y prendre pour cela, au lieu des noms champêtres que *Fontenelle* a mis à la tête de ses Eglogues, tels que *Tyrcis*, *Hilas*, *Amarillis*, mettez-y des noms de comédie, tels que *Damis*, *Valère*, *Célimène* ; la scène se passe à la campagne, transportez-la à la ville. Ce sont des bergères et des bergers qui parlent ; que ce soient des comtes et des duchesses. Changez les feuillages épais en lambris dorés ; les verds gazons en belles ottomanes, la houlette en éventail, etc...... Lisez ensuite ces Eglogues avec toutes ces métamorphoses, et vous aurez de très-jolis dialogues, entre des personnes de qualité, des dialogues pleins d'esprit, de finesse et de galanterie. Si vous laissez les choses comme elles sont, adressez à la muse de *Fontenelle* ces vers, qu'il adresse

lui-même à je ne sais quelle Dame, vers la fin de la troisième Eglogue :

Hélas ! je ne vous trouve aucun trait de bergère.
Vous n'avez point ce tendre caractère,
Des belles de nos bois l'agrément le plus doux.

On goûta l'application des vers de *Fontenelle* à *Fontenelle* même, et l'académicien continua de la sorte.

En parlant des opéra de *Fontenelle*, M. l'abbé se contente de dire qu'ils eurent beaucoup de succès, et je pense qu'il a bien raison de n'en pas dire davantage. Ce genre par lui-même est si arbitraire : il dépend tellement de la magie du spectacle, du charme de la musique, du prestige des décorations, qu'un auteur ne doit pas trop approfondir la cause de sa réussite, s'il en a quelqu'une sur notre théâtre lyrique ; et se consoler promptement, s'il y essuie une chûte. J'ajouterai néanmoins que le talent de *Fontenelle* pour l'opéra, prouvait et excusait peut-être son peu de talent pour la tragédie. Il faut tout motiver, tout développer dans celle-ci ; dans l'autre il faut glisser sur tout : c'est le cœur et l'esprit même que l'une veut intéresser ; c'est à l'oreille

et aux yeux que l'autre cherche à plaire. L'opéra demande une imagination douce, la tragédie une sensibilité profonde. Il est rare qu'un seul homme les réunisse. *Fontenelle* n'avait que la première, et *Voltaire* avait plus particulièrement la seconde. Ne pourrait-on pas dire, d'après ces différentes qualités que demandent les deux genres, que la chûte *d'Aspar* fit la fortune de *Thétis* et *Pelée*, comme le succès de *Mérope* nuisait beaucoup à celui de *Samson?*

Ayant parlé ainsi que M. l'abbé des principaux ouvrages de *Fontenelle*, je ne m'occuperai point d'analyser ceux qui restent. Qu'il suffise à ces Dames de savoir que dans tous, il y a des idées qui peuvent d'abord étonner quelques esprits, parce qu'elles renversent d'autres idées que respecte le vulgaire; mais qu'une vérité s'y trouve fort souvent cachée sous un air de paradoxe, et que leur utilité doit faire pardonner leur hardiesse; qu'il suffise à ces Dames de savoir que ses poésies fugitives, peu semblables à ces vers qu'on adresse à des *Iris* en l'air et à des *Thémires* imaginaires, ont toutes, ou presque toutes été faites pour des personnes réelles; qu'elles sont

filles des circonstances, et non d'un vain caprice; et qu'ainsi, avec autant d'esprit qu'on en peut mettre dans ces bagatelles, elles ont encore le mérite de la vérité; mérite qui doit les faire distinguer dans la foule de ces riens agréables dont nos journaux abondent.

Ce que je dois sur-tout faire observer à ces Dames, est cette teinte philosophique, pour ainsi dire, qui règne dans tous les ouvrages de *Fontenelle*, et qui leur donne une couleur et une physionomie que n'ont point ceux des grands hommes de l'autre siècle: ces derniers, nés avec un génie vaste et le talent si rare, qui crée sans trop réfléchir, portèrent la poésie et l'éloquence au plus haut degré de perfection où elles pussent atteindre. Doué de l'esprit de méditation qui combine entr'elles les idées reçues, ou qui cherche des idées nouvelles, *Fontenelle* pensa beaucoup, et fit penser davantage; *Fontenelle* ayant tenu long-temps le double sceptre des sciences et des lettres, influa autant sur notre siècle considéré relativement à l'art d'éclairer les hommes, que Louis XIV avait influé sur le sien relativement à celui de les gouverner. Je vous vois sourire de surprise; pourquoi cela, je vous prie? Les écrits

d'un sage ne peuvent-ils pas avoir autant d'empire sur les esprits, que les bienfaits d'un monarque en ont sur les personnes. Et *Fontenelle* ayant inspiré à nos ancêtres le goût de la philosophie et des sciences, d'abord par le charmant ouvrage des Mondes, ensuite par l'admirable Histoire de l'Académie, et ce goût se communiquant de proche en proche comme un flambeau qui passe dans plusieurs mains; ne peut-on pas dire qu'il est le prométhée du siècle où nous vivons, et qu'il en a fait *celui* de la raison et des lumières.

Après tant de succès et de titres accumulés, M. de *Fontenelle* avait bien le droit de se présenter à l'académie française; et cependant quatre fois de suite il s'y présenta vainement. *Boileau* et d'autres partisans des anciens l'en écartèrent. Elle proposa enfin, pour le sujet du prix, un discours sur la Patience. *Fontenelle* qui, depuis long-temps attendait la récompense de ses travaux, ne pouvait pas traiter un sujet plus conforme à sa situation et plus analogue à ses idées; il le traita en philosophe, et en philosophe chrétien : il prouve dans ce discours, avec assez d'éloquence, que pour nous consoler dans nos

chagrins, la religion est le meilleur de tous les remèdes. Cet ouvrage remporta la palme; et l'académie ouvrant ses portes à son auteur, couronna enfin son discours, sa piété et sa patience.

Je n'entrerai point avec M. l'abbé, dans les détails de ce qu'aurait pu être encore M. de *Fontenelle*. S'il faut l'en croire, ce bel esprit philosophe n'avait qu'à le vouloir, pour être un politiqne profond, un législateur, etc..... Si l'on conçoit que *Fontenelle* eût pu devenir plus grand, je ne pense pas qu'il soit adroit ni sage de le dire. L'admiration qu'on a pour ce qu'il a fait, pourrait être affaiblie par ce qu'il aurait pu faire; et ce n'est qu'aux hommes du premier ordre, ce n'est qu'aux *Newton* et aux *Homère*, qu'on doit tenir compte de leur repos; ils n'auraient pas pu se surpasser eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, je conclus que *Fontenelle* était un écrivain très-digne de l'académie française, par la réunion assez rare qui se trouve en lui du bel esprit et de la philosophie. Il a donné quelques ouvrages où l'on ne trouve ni l'un ni l'autre; mais ceux qui ont fait sa gloire, ressemblent à

des arbres bien taillés, bien arrondis, qu'il faudrait secouer pour en faire tomber quelques fleurs stériles ; et il ne leur en resterait pas une qui ne renfermât son fruit.

Ce petit discours fut applaudi presqu'autant que s'il avait été prononcé à l'académie française. Le bon abbé *Trublet*, loin de se fâcher des observations critiques qu'on lui avait faites, les trouva très-raisonnables, et remercia même l'académicien de l'avoir éclairé sur bien des points. C'était au membre de l'académie des sciences à prononcer : celui-ci était accoutumé à voir la nature en grand, et à la peindre de même. Éloquent d'ailleurs, énergique, et même un peu poëte dans sa manière de s'exprimer, il avait promis de juger *Fontenelle*, et il commença en ces termes :

Fontenelle a dit que, toutes choses d'ailleurs (1) égales, un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en serait plus beau, s'il était fait de main de géomètre ; et c'est une vérité

(1) Voyez la préface de l'histoire de l'Académie des Sciences.

dont lui-même a fourni la preuve. Tous ses ouvrages ont cet ordre et cette méthode que la géométrie donne ; mais était-il profond dans cette science, et dans les autres que l'on nomme exactes ? C'est ce qu'il faut examiner. Que *Fontenelle*, en publiant les Mondes, ait expliqué et développé un système alors très-suivi, et le seul peut-être que l'on dût suivre ; qu'il ait abandonné les universaux et les qualités occultes, pour embrasser les tourbillons ; et qu'à tout l'ancien fatras de la philosophie scolastique, il ait substitué l'ingénieuse philosophie de *Descartes* ; je ne vois en cela rien qui soit répréhensible, j'y vois, au contraire, un courage très-estimable. La vieille erreur d'*Aristote*, en matière de physique, n'avait pas encore perdu tout son crédit : ne pas adopter cette erreur, c'était la proscrire ; et la proscrire, c'était attaquer une reine sur le trône. *Fontenelle* a donc bien mérité de sa patrie et des lettres, en prêtant au système de *Descartes* toutes les grâces de son esprit et le charme de son style ; mais les principes mathématiques de *Newton* parurent un an après les Mondes. Ce livre des principes, où

une physique jusqu'alors inconnue, s'avançant appuyée sur la plus profonde géométrie, remonte, pour ainsi dire, la machine de l'univers, et le fait marcher sur de nouvelles roues ; ce livre dut faire peu-à-peu fermenter la masse des opinions reçues, la purger du levain qui l'infectait depuis long-temps, et opérer enfin dans nos idées la révolution la plus heureuse. Comment se fait-il donc que *Fontenelle*, soixante-cinq ans après la publication des principes mathématiques, soit revenu à sa chimère des tourbillons, chimère brillante, mais qui n'a que de l'éclat sans solidité ? Comment *Fontenelle* qui aimait tant l'exactitude, a-t-il conservé tant d'estime pour un homme dont l'imagination était la qualité dominante ? et comment enfin a-t-on vu sortir presqu'en même temps de la même plume, l'éloge du grand *Newton*, et la théorie des tourbillons cartésiens ? En vain dans ce dernier ouvrage, *Fontenelle* veut établir ces tourbillons sur des fondemens géométriques, et donner à la force centrifuge tous les avantages de la gravitation ; en vain il veut prouver que la première sert, aussi bien que la seconde, à

expliquer les phénomènes de la nature : cette théorie des tourbillons est un édifice construit avec goût, avec méthode ; une symétrie heureuse règne entre toutes ses parties ; chaque ornement y est à sa place, et chaque pierre y fut alignée au cordeau. Mais cet édifice est bâti, pour ainsi dire, avec de la matière subtile : un souffle suffirait pour le renverser.

Je vous parlerais des élémens de la géométrie de l'infini, autre édifice plus vaste encore, et non moins bien ordonné que le précédent ; mais comment vous faire connaître ce livre ? comment vous conduire dans le pays de l'infini, sans le secours de ces figures scientifiques, doctes hiéroglyphes qui tous expriment une idée, dont aucune ne peut être rendue par des mots ? Ces figures sont les seuls flambeaux qui guident l'amant de la vérité à travers ces plages ténébreuses ; et comment puis-je sans elles ?.. L'abbé *Trublet* voyant l'embarras du savant, tira soudain un mémoire de sa poche, et dit à la compagnie : Il est bien vrai, Mesdames, que sans faire des calculs nombreux, M. l'académicien ne pourrait point vous

donner une idée précise de l'ouvrage de M. de *Fontenelle*. Je vais donc, pour suppléer à ces calculs, vous lire le projet de rapport qu'en fit autrefois M. de *Mairan*, par ordre de l'académie. Ce fut M. de *Mairan* lui-même qui me le communiqua. En achevant ces mots, le bon archidiacre lut dans le mémoire les paroles suivantes.

Projet de rapport sur le livre des Elémens de la Géométrie de l'infini, de M. de Fontenelle.

« Nous avons examiné, par ordre de l'aca-
» démie, un manuscrit qui a pour titre :
» *Elémens de la Géométrie de l'infini*, par
» M. de *Fontenelle*. La plupart des idées
» contenues dans cet ouvrage, sont nouvelles,
» soit par le fonds, soit par la forme que l'au-
» teur leur donne : et l'application qu'il en
» fait à la recherche des propriétés, des suites
» infinies de grandeurs quelconques ; à la na-
» ture des courbes, à leurs asymptotes, à
» leurs espaces, et aux solides qui résultent
» de leurs révolutions autour d'un axe ; aux
» forces centrales, et à quelques autres ques-
» tions physico-mathématiques, nous a paru

» également solide et ingénieuse. Les incom-
» mensurables sur-tout et les imaginaires, etc.»

Cette lecture scientifique et abstraite n'était point agréable à des oreilles de femmes. Madame *Geoffrin*, interrompant le respectable archidiacre ; M. l'abbé, lui dit-elle, Milady ne s'est point occupée, que je sache, de l'étude de la géométrie. D'après cela, je ne pense pas qu'elle entende trop bien ces mots d'*asymptotes*, d'*incommensurables* et de *forces centrales*. Madame du *Châtelet* eût fait ses délices de cette lecture ; mais il est peu de madame du *Châtelet* dans le monde. Tenons-nous-en donc au jugement de M. de *Voltaire :* il a dit que *Fontenelle* était au-dessus de tous les savans qui n'avaient pas eu le don de l'invention. L'abbé remit alors son manuscrit dans sa poche ; et le grave académicien répondit, en ces termes, à l'amie de *Fontenelle :* «Vous faites fort bien, Madame, de vous en tenir au jugement de M. de *Voltaire* sur les talens géométriques de votre ami ; M. de *Voltaire* (1) ne peut pas être mis au nombre des savans

(1) *Voltaire* est censé vivant au moment de cette scène ; voilà pourquoi l'académicien en parle au présent.

proprement dits; mais il vit avec eux, les interroge, les écoute, recueille leurs décisions et les embellit en les répétant; il leur donne enfin la grâce qui lui est naturelle sans leur rien ôter de leur justesse. Cependant, M. de *Voltaire* n'est point une autorité en fait de sciences; il n'y entend rien, quoiqu'il ait toujours eu l'air de les entendre; et pour dire en deux mots à quoi se réduit le mérite géométrique de *Fontenelle*, soyez assurée que la Théorie des tourbillons cartésiens est un mauvais ouvrage, par la raison qu'il a paru en 1752, qu'alors il n'était plus permis de reproduire les rêveries de *Descartes*, qu'il faut croire même que *Fontenelle* eût quelque honte d'avoir publié cette Théorie, puisque jamais il n'a osé y mettre son nom. Semblable à certains maris de qualité, qui rougiraient de produire dans le grand monde une femme, qu'un moment d'erreur ou de séduction les a faits tirer de la bourgeoisie.

Croyez que la Géométrie de l'infini, malgré les éloges de M. de *Mairan*, ne vaut guère mieux que *la Théorie des Tourbillons cartésiens;* que la métaphysique n'en est pas bonne, quoique le livre soit appuyé sur d'assez

bons principes; que, d'ailleurs, il ne contient rien de neuf, et qu'en un mot, *Fontenelle* entendait la géométrie des autres, mais qu'il n'était point géomètre.

L'ouvrage où M. de *Fontenelle* me paraît plus grand que par-tout ailleurs, celui qui me semble être le foyer d'où partent tous les rayons de sa gloire; cet ouvrage est, selon moi, l'Histoire de l'Académie des Sciences. Que de prodiges accumulés dans cette Histoire! que de beautés de tous les genres!

Depuis le flambeau du jour qui se voile de nuages, jusqu'à l'insecte qui se cache dans une galle de chêne; et si des ouvrages de l'homme on remonte à ceux du Créateur, depuis les mouvemens réglés d'une montre jusqu'à l'ordre que suivent si ponctuellement les corps célestes qui nous éclairent, et *ceux qui sont éclairés par d'autres*, est-il rien dans cette Histoire, qui ne soit expliqué, analysé et développé d'une manière *sinon vraie, du moins toujours vraisemblable?* La route que décrivent ces corps *lumineux* ou opaques, leur volume, leur forme; n'est-ce point dans ce livre qu'on apprend à les connaître? N'est-ce point là qu'on voit l'homme, suppléant à

la faiblesse de son bras par l'audace de sa pensée, peser dans une balance *imaginaire* et pourtant très-exacte, ces masses épouvantables que la main du Dieu seul pût suspendre sur nos têtes, et qu'elle seule, empêchant de se précipiter dans leur centre commun, fait rouler silencieusement dans l'orbite qu'il leur a tracée? N'est-ce point là que le retour des comètes annoncé dans des cieux que nous voyons, nous faisant supposer des cieux que nous ne voyons pas, nous conduit ainsi de cieux en cieux jusqu'à l'Etre éternel, qui les voûta l'un sur l'autre, pour servir de marches à son trône?

Si des marches de ce trône auguste nous redescendons sur le globe où rampe si orgueilleusement le ver à deux pieds, qu'on appelle *homme,* que de merveilles ne nous offre point encore cette histoire! Desirez-vous connaître l'herbe vile sur laquelle vous marchez; celle qu'un art utile transforme pour vous en nourriture solide; celle qu'un art plus utile peut-être change en philtre salutaire, et qui, appliquée sur vos blessures, ou mêlée à vos alimens, vous rend la santé et la vie? Suivez le grand *Tournefort* dans ses nombreux

pélérinages ; voyez-y ce noble amant de la science, s'enfoncer tantôt dans une sombre vallée, tantôt gravir des monts escarpés; se suspendre d'un pied aux bords d'un abîme ; se tenir d'une main à la pointe d'un rocher, et de l'autre cueillir fièrement les plantes les plus rares ; voyez-le revenir tout chargé de ces trésors de la nature sauvage, les classer dans un herbier, les ranger par familles, fixer dans sa mémoire jusqu'aux moindres ramifications de leurs fibres les plus déliées, et par une méthode aussi simple que sublime, imprimer dans la mémoire des plus ignorans, la figure, le genre et les propriétés de ces plantes, de manière à leur faire démêler ce qu'il y a de plus confus, à soumettre au calcul ce qui peut à peine être dénombré, et à mettre de l'ordre dans le désordre même. Malgré ces conquêtes multipliées dans l'empire des connoissances utiles, voyez-le peu content d'en avoir tant acquis, chercher à en acquérir encore, quitter de nouveau la maison paternelle, de nouveau parcourir les campagnes les plus arides, pénétrer dans les plus épaisses forêts, s'y arrêter à l'entrée d'une grotte affreuse, y

descendre hardiment au milieu des dangers qui le menacent, y surprendre, le croiroit-on ? y surprendre des marbres qui végétent, et être ainsi payé de son audace, par la découverte d'un prodige.

Instruit de la nature de ces corps, dont l'ame, s'ils en ont une, ne peut former aucune pensée, voulez - vous passer à la contemplation des corps animés qui raisonnent ? Voyez-y tel ou tel naturaliste, un microscope à la main, observer un insecte visible seulement par des yeux de verre ; le suivre dans tous ses mouvemens ; étudier ses mœurs, ses inclinations, ses caprices ; dévoiler à tous les regards, les mystères de sa vie cachée ; compter jusqu'aux articulations de ses imperceptibles antenues ; et vous le montrant tout entier, vous dire sans prononcer une parole, mais seulement en dirigeant son doigt vers la terre : *Homme, arrête, tu vas fouler un chef-d'œuvre.*

L'étude d'un insecte conduit naturellement le sage à celle de lui-même. Eh bien ! Que verra-t-il dans cette histoire ? D'autres sages qui faisant sur eux-mêmes les expériences les plus hardies, parviennent à savoir

par elles, combien à chaque heure du jour, à chaque minute, s'échappent de leurs corps des particules de leur propre substance, les pèsent, les comptent avec une exactitude inconcevable ; et donnant, pour ainsi dire, le tarif de la transpiration, donnent en même temps celui de la santé, de la santé dépendante, il est vrai, et inséparable de la vie, mais bien plus précieuse qu'elle. Le sage veut-il pénétrer plus avant, ou son ame, toujours ambitieuse de savoir, veut-elle, en étendant le cercle de ses desirs, agrandir celui de ses jouissances ? Ici on lui expliquera le prodige des phosphores : là, on lui dévoilera les mystères de la circulation du sang, de la digestion, du sommeil, de la veille ; par-tout enfin dans cet ouvrage admirable, l'homme montré à l'homme sous tous ses rapports, et avec tous les fils visibles et invisibles qui lient son ame et son corps, aux corps environnans et aux ames circonvoisines ; par-tout, dis-je, l'homme, dans cet ouvrage, s'éclairant sur les secrets de son organisation morale et physique, et soulevant un coin du voile qui le cache à ses propres yeux, devine, au

moins en partie, la plus grande énigme de la nature.

Ce n'est point *Fontenelle*, me dira-t-on, qui a fait toutes ces découvertes. Non, sans doute; mais comme l'a fort bien observé M. l'archidiacre, *Fontenelle* en les rédigeant, a ajouté quelquefois de nouvelles vues à celles des différens auteurs; et n'eût-il fait que les rédiger, les divers mémoires, les analyses nombreuses qui renferment ces découvertes, ne forment-ils pas par leur assemblage si régulier une espèce de colonne lumineuse, dont la base posant sur la terre et le sommet allant se perdre dans les cieux, établit ainsi une heureuse correspondance entre la foible raison de l'homme et l'intelligence céleste ? Et *Fontenelle ayant mis ces mémoires et ces analyses dans le plus bel ordre*, n'est-ce pas lui qui a élevé cette merveilleuse colonne ?

J'irai plus loin : par le nombre prodigieux de miracles que nous présente cette histoire de l'académie, soit dans la botanique, soit dans la chimie, soit enfin dans toutes les sciences qui traitent de ce qu'il y a de plus grand dans l'univers, c'est-à-dire, de

l'homme, du temps et de l'espace : par les incrédules que trouvent quelques-uns de ces miracles, ne pourroit-on pas dire que l'histoire qui les contient, est en quelque sorte la bible des savans ; que là résident tous les objets de leur vénération, de leur admiration et de leur foi ? ne pourroit-on pas appeler celui qui l'a écrite, le véritable et seul interprète de la nature, et croire qu'il a été envoyé par elle pour engager les hommes, et même les forcer de s'élever de plus en plus à la contemplation de l'Être suprême, seul auteur de tout ce qu'il raconte, et modèle unique de tout ce qu'il peint ?

Quant aux éloges des académiciens qui accompagnent les extraits des mémoires, M. l'abbé, ce me semble, les a appréciés avec beaucoup de justesse, en disant que M. de *Fontenelle*, écrivain moral, y peint l'homme et l'académicien ; que ces éloges ne paraissent que des histoires, et ne sentent point le panégyrique, etc. Ce que j'y remarque de plus surprenant, c'est qu'ayant à parler de tant de choses dans le compte qu'il rend de nos différens travaux, il le fait avec tant de sobriété et de précision,

qu'on doit lui savoir un gré infini d'avoir si peu dit quelquefois, et d'avoir néanmoins tout dit. Des trésors nombreux qui s'offrent à lui de toutes parts, il ne prend que ceux qui peuvent l'enrichir solidement, et non le surcharger d'un faste plus stérile que l'indigence même. Un choix si heureux suppose, non le génie peut-être, mais un goût et un tact bien approchant du génie. Mais il n'est personne ici qui n'ait lu et relu ces *éloges*. Je ne vous dis rien que vous ne sachiez, et je crois entendre chacun de vous s'écrier : qu'il y a de la grâce dans les moindres détails, une sagacité merveilleuse, une adresse sur-tout peu commune, pour montrer toujours le héros par le beau côté, pour distraire sur ce qu'il a de répréhensible, en mettant dans tout son jour ce qu'il a d'éclatant pour intéresser même à ses faiblesses et à ses caprices ; car les plus grands hommes ont eu les leurs. Je vous entends me dire que le ton de *Fontenelle* dans ces *éloges*, est varié comme les matières qu'il traite ; qu'en peignant un botaniste, son style a la simplicité de la nature ; qu'un astronome l'élève quelquefois avec lui jus-

qu'aux cieux ; qu'un médecin lui fait adopter une plaisanterie délicate tombant presque toujours sur l'incertitude de la science la plus conjecturale et la plus arbitraire ; que *Fontenelle* enfin est un protée qui enchante sous toutes les formes. Je conviens de tout cela avec vous ; mais il y a plus encore dans ces *éloges* : ils sont semés presque par-tout de mots pleins de finesse qui par le peu qu'ils disent, font deviner ce qu'ils ne disent pas, en donnant à penser aux lecteurs qui en ont le moins l'habitude : par-tout on y admire de ces traits de lumière inattendue, si fréquents dans les écrits de *Fontenelle*, de ces traits qui décèlent sa vieille haine pour des préjugés plus vieux encore, et montrent dans tout son éclat son amour courageux mais circonspect pour les vérités nouvelles ; enfin on voit ailleurs sans cesse de grands éloges faits pour de petits hommes, là jamais de petits hommes n'ont de grands éloges.

Je vous laisse donc décider si, après avoir écrit ces éloges admirables et l'Histoire de l'académie des sciences, *Fontenelle* méritait d'être de cette académie.

3...

Il dit et, sans trop de cérémonial, prit congé de la compagnie. L'abbé *Trublet*, enchanté de l'éloge que le savant venait de faire de son ami, courut après lui pour l'embrasser ; mais il était déjà loin. Milady seule rompit la première le silence qui régnait parmi les auditeurs. Je suis fachée, dit-elle, que ce Monsieur se soit en-allé si vîte. J'avais à lui faire, sur les éloges de *Fontenelle*, une question qui peut-être n'aurait pas été déplacée. Madame, lui dit l'académicien français, quoique je n'aye pas, à beaucoup près, autant de lumières que le savant qui vient de sortir, voulez-vous bien proposer votre question, et je tâcherai d'y répondre ? Le grand *Corneille*, dit-elle, et *Molière*, ont été en France, l'un, le père de la tragédie, et l'autre, celui de la comédie ; et tous deux ont d'abord porté leur art à la perfection. *Fontenelle*, à son tour, a été le père des éloges académiques, et ces éloges sont des modèles. Est-il vrai que les créateurs ou restaurateurs d'un genre, aient seuls le *droit* de l'élever au plus haut degré de sublimité, et qu'on soit toujours réduit à glaner dans les champs moissonnés par eux ?

Madame, lui répondit l'académicien, je crois qu'il en est d'un genre qne l'on crée, ou que l'on est le premier à traiter, comme de la femme que l'on aime la première : elle est dit-on, la mieux aimée. Voilà pourquoi *Molière*, le grand *Corneille* et *Fontenelle*, semblent avoir conquis, de prime abord, les plus beaux domaines du génie. Mais, ajouta-t-il, en la regardant fixement, il est des exceptions à cette règle; et je connais telle femme très-aimable qui pourrait en fournir plus d'un exemple, si elle voulait se faire aimer. Milady rougit un peu de ce compliment qu'elle attribua à la galanterie française; et comme elle était très-modeste, de peur de s'en attirer un second, elle ne fit plus de question à personne. Le tour de l'érudit étant arrivé, il parla de la sorte.

Les deux Messieurs qui viennent de louer *Fontenelle*, ont pris la fleur du sujet, et ne m'ont laissé que les épines; n'importe, j'obéirai à ces Dames, puisqu'elles desirent de m'entendre; et ce sujet étant moins riche que celui qu'ils ont traité, quoiqu'il s'agisse du même homme, qu'elles ne s'étonnent point si je suis

plus court et plus sévère. Mon premier devoir est d'être juste.

Fontenelle, en écrivant sur les sciences, a pu être toujours méthodique et lumineux; il a pu être fin, correct et agréable, chaque fois qu'il a fondu et marié le bel-esprit avec la philosophie; il a pu faire des vers élégans, et de la prose ingénieuse : mais il avait peu de profondeur dans les matières d'érudition. La docte antiquité lui était presque inconnue; et jamais il ne nous a envoyé de ces mémoires où le génie, suppléant aux mutilations du génie, indique les moyens de restituer dans un livre, y restitue même ce qui manque, à l'aide de ce qui y existe; et devinant ainsi la pensée de l'homme qui n'est plus, fait revivre pour des siècles ce que les siècles ont dévoré. Pour composer de pareils Mémoires, ou pour faire des découvertes dans ce genre, il faut avoir long-temps veillé, médité long-temps et très-long-temps pâli sur les commentateurs antiques. Ce n'est qu'aux faibles lueurs d'une lampe solitaire que l'on parvient à pénétrer dans les ténèbres de ces siècles reculés; et ce n'est point, il faut l'avouer, ce n'est

point de ce côté que *Fontenelle* avait tourné ses études. Les seuls ouvrages de *Fontenelle*, qui eussent pu lui donner des droits à notre académie des belles-lettres, sont l'Histoire des Oracles, et celle du Théâtre-Français, depuis son origine jusqu'au grand *Corneille*; et vous n'ignorez pas que c'est le médecin *Van-Dale* qui lui a fourni presque toute l'érudition qu'il a mise dans sa première; lui-même n'a fait une préface que pour l'annoncer. Pour refondre cet ouvrage, dit-il naïvement, j'ai pris la science de M. *Van-Dale*, et me suis servi de mon esprit tel qu'il est. Il y a pourtant dans ce livre quelques recherches dues à la patience laborieuse de *Fontenelle*; mais ces recherches mêmes, c'est M. *Van-Dale* qui l'a excité à les faire. C'est le livre de *Van-Dale* qui a indiqué à *Fontenelle* les sources où celui-ci a puisé; et peut-être doit-on faire honneur à *Van-Dale* de tout ce qui, dans ce livre, appartient le plus à *Fontenelle*.

L'Histoire du Théâtre-Français est fondée sur des faits un peu hasardés, et qu'il serait facile de contredire. Lorsque *Fontenelle* dit, par exemple, qu'en Grèce, comme en France, la comédie fut l'aînée de la tragédie, il se

trompe visiblement; et peut-on concevoir qu'il ait fait une pareille faute? Tout le monde sait que *Thespis* fut l'inventeur de la tragédie ; que la comédie prit pour modèle la tragédie perfectionnée par *Eschyle.* S'il faut même en croire *Suidas*, c'est *Epigène* de Sycione, qui longtemps avant *Thespis,* fit la première tragédie. Mais sans aller plus loin chercher *Suidas*, trop peu connu de ces Dames, *Boileau*, qui était savant, quoique poëte, *Boileau* n'aurait-il pas dû apprendre à *Fontenelle,* que,

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique (1).

Je pourrais encore relever d'autres erreurs de *Fontenelle;* mais en voilà bien assez. Et puisque ces deux Messieurs qui viennent de le juger, n'ont point parlé des réflexions sur la poétique, qui suivent l'Histoire du Théâtre-Français, je dirai, pour réparer le tort que mes critiques ont dû me faire dans l'esprit de M. l'archidiacre, que ces réflexions me semblent être un des ouvrages les plus beaux et

(1) Art poëtique de *Boileau.*

les plus philosophiques de notre langue. *Fontenelle* y décompose, avec une sagacité admirable, le plaisir qui nous vient du théâtre : il en fait voir les sources, les causes et les principes : il y prouve pourquoi telle pièce a dû plaire; pourquoi telle autre a peu réussi; pourquoi tels ou tels héros nous intéressent; pourquoi tels personnages nous révoltent? Ses raisonnemens sont tous fondés sur un examen approfondi de la nature du cœur et de l'esprit de l'homme. Ainsi, il a donné des règles aux règles mêmes, en les soumettant presque toutes à l'empire de la philosophie. Lorsqu'il dit qu'il n'a jamais entendu la purgation des passions par les passions mêmes, il manque un peu de respect à *Aristote*. J'avoue que je n'entends guère mieux cette maxime, quoique le grec me soit assez familier; et je doute qu'*Aristote* se soit bien entendu lui-même. J'aime donc mieux croire, avec *Fontenelle*, que la grande utilité du théâtre, est de rendre la vertu aimable aux hommes, de leur proposer de grands exemples de fermeté et de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là et d'élever leurs sentimens. Ces réflexions sur la Poétique, toutes sages qu'elles sont,

auraient-elles mérité à *Fontenelle* une place à notre académie ? Je ne le pense pas. Ce n'est pas en manquant de respect aux anciens, et sur-tout à *Aristote*, que l'on s'introduit chez nous autres grands admirateurs des anciens. Je conclus donc que *Fontenelle* étant du sang des *Corneilles*, par conséquent d'une famille patricienne dans la république des lettres, il a été reçu à notre académie par un droit semblable à celui qu'avaient autrefois à Rome les enfans des sénateurs, d'être admis, en naissant, au rang des chevaliers. On m'a demandé mon avis : le voilà; je l'ai dit avec franchise. On ne doit aux morts que la vérité.

Tout le monde applaudit à ce jugement, excepté l'abbé *Trublet*, qui, regardant un peu de travers M. l'académicien, et relevant sa dernière phrase, s'écria : On ne doit aux morts que la vérité ? Rien de plus admirable que cette maxime. Eh bien! Mesdames, je ne vous ai peint qu'à moitié M. de *Fontenelle* : permettez qu'en vous parlant de ses vertus, j'ajoute le dernier trait à son image. Vous m'avez trouvé un peu exagéré dans les éloges que j'ai faits de son esprit; il n'en sera pas de

même de ceux que je ferai de son cœur. Je n'avancerai rien, je ne dirai rien qui puisse être contredit, même par ses ennemis les plus implacables. Pour cela, il me faut considérer *Fontenelle* sous deux points de vue. Premièrement, dit-il en posant l'index de sa main droite sur le pouce de la gauche, premièrement je vous peindrai *Fontenelle* chez lui ou dans son domestique ; ensuite, ajouta-t-il en faisant toucher par le bout les index de ses deux mains, ensuite je vous le peindrai chez les autres. *Fontenelle* dans sa maison, *Fontenelle* dans le monde : voilà quel sera le sujet de mon discours ; voilà le vrai moyen de vous faire connaître à fond les vertus privées et sociales de celui que nous regrettons.

Cette division en deux points rappellant soudain à l'assemblée que l'archidiacre de Saint-Mâlo avait prêché avec quelque succès des panégyriques de saints, inspira pour lui une vénération nouvelle. Mais on avait présente encore la longue lecture des Mémoires, et ce souvenir terrible détruisit tout l'effet qu'aurait pu produire le touchant et pathétique exorde. J'avais oublié de dire au commencement de cet ouvrage, qu'une amie de

Fontenelle, nommée madame de *Forgeville*, était aussi du nombre des convives de madame *Geoffrin*. Cette Dame recommandable par ses vertus, avait prodigué les soins les plus tendres à la vieillesse de *Fontenelle*, et c'était entre ses bras que ce patriarche de la philosophie avait rendu le dernier soupir. Elle ne laissa point continuer le vénérable archidiacre; et lui adressant la parole : M. l'abbé, lui dit-elle, j'ai été aussi l'amie de M. de *Fontenelle;* permettez qu'à mon tour je jette quelques fleurs sur sa tombe. Eprise, ainsi que vous, de la vérité, je lui serai fidèle : c'est elle seule qui va s'exprimer par ma bouche.

On fut charmé de voir madame de *Forgeville* se substituer au pieux archidiacre : chacun brûlait de l'entendre; chacun la pressa de commencer. Et pour le dire ici en passant, s'il est vrai que le malheur soit l'école de la vertu, les femmes, que nos lois tyrannisent, et que la douleur assiège dans les plus beaux jours de leur vie; les femmes étant plus opprimées que nous, et constamment plus souffrantes, doivent avoir, plus que nous, de courage, de délicatesse, de bienfaisance même, et les peindre mieux que nous. Avouons-le donc :

si la louange d'un grand homme passait plus souvent par leur bouche, sa physionomie nous étant offerte sous des traits moins imposans et un peu moins rudes qu'ils ne le sont d'ordinaire ; ses hauts faits alors n'ayant plus rien de gigantesque, ne trouveraient plus d'incrédules ; et ne faudrait-il pas finir par adorer les héros autant que les panégyristes ? Un orateur lance des foudres du haut de la tribune : on admire sa force, son énergie, sa noble véhémence; on les admire, mais sans trop se laisser convaincre. Accordez aux femmes le droit de nous haranguer : la persuasion repose sur leurs lèvres charmantes. On les admirera et on les croira avant même qu'elle en soit descendue.

Après son préambule, madame de *Forgeville* commença de la sorte : « Vous peindre le cœur de *Fontenelle*, c'est ouvrir à vos hommages le sanctuaire de toutes les vertus paisibles, de tous les sentimens doux et honnêtes. Il n'est ici personne qui n'ait lu ses réflexions sur le bonheur. Eh bien ! c'est-là que se trouve développé le systême de sa vie morale. Voici en peu de mots tout *Fontenelle* : c'est lui qui va parler. Le plus grand secret

pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une retraite agréable; mais elle ne peut l'être, si elle n'a été préparée par les mains de la vertu. Etre bien avec soi : voilà quelle fut toujours l'ambition de *Fontenelle*. Et de combien de procédés généreux, d'actions nobles et touchantes, cette ambition n'a-t-elle pas été la source! Il lui a dû, n'en doutons pas, sa sensibilité pour ses amis, sa bienfaisance, et son excessive modestie. Quoiqu'on lui ait disputé ces qualités précieuses, je pourrais vous prouver qu'il les possédait toutes, en vous montrant un grand nombre de lettres qu'il m'a écrites. C'est sur-tout dans ses lettres qu'un homme se peint. J'aime mieux les appuyer sur des faits plus connus, s'il est vrai que des faits peignent un homme mieux encore que ses lettres. Vous avez, sans doute, entendu parler de cet honnête M. *Brunel*, intime ami de *Fontenelle*, et qui avait été son camarade de collége? *Fontenelle* était depuis peu à Paris : il reçoit un jour une lettre de M. *Brunel*, ou plutôt une sommation lacédémonienne,

conçue en ces termes : *Vous avez mille écus ; envoyez-les moi.* M. de *Fontenelle* possédait en effet mille écus qu'il avait amassés par son travail et ses épargnes : il répond à son ami, qu'il a trouvé une occasion de les placer, et le consulte. L'ami lui réplique plus brièvement encore qu'il ne lui avait écrit : *Envoyez-moi vos mille écus ;* et sur-le-champ M. de *Fontenelle* les lui envoie. Ne dirait-on pas que ce trait s'est passé à Sparte? La confiance mutuelle de ces deux amis, et le laconisme de leur style et de leurs procédés ne sont-ils pas dignes de cette ancienne république? L'avarice est, comme on sait, le vice des vieillards; et *Fontenelle* l'ayant été plus long-temps qu'un autre homme, aurait pu y être sujet. Sa conduite avec M. de *Saint-Gervais* prouve qu'en vieillissant, il s'était de plus en plus détaché de cette passion sordide, ou plutôt qu'elle n'avait jamais eu la moindre prise sur son cœur. Ce M. de *Saint-Gervais* était le seul parent qui restât à *Fontenelle ;* et celui-ci avait depuis long-temps une pension de 1200 livres sur la cassette du roi. D'autres sollicitent les ministres pour augmenter leurs revenus; *Fontenelle* pria M. d'*Argenson* de lui diminuer

les siens, et lui demanda de faire passer la moitié de sa pension sur la tête de M. de *Saint-Gervais*. Cette diminution lui fut accordée à l'âge de 99 ans, et il la regarda comme une conquête. Vous dirai-je avec quelle promptitude *Fontenelle* obligea un homme de lettres distingué, et qu'il n'avait jamais vu? homme de lettres qui vit encore, et qui, *devançant* la reconnaissance, comme il avait été prévenu par le bienfait, n'a pas attendu, pour publier ce trait, que son bienfaiteur lui permît de le faire connaître. Cet homme de lettres, alors professeur de mathématiques et de grammaire, avait eu occasion de donner quelques leçons à un homme de qualité riche, et qui l'avait quitté en l'accablant de protestations d'amitié et d'envie de lui rendre service. Se trouvant en province dans une telle situation, qu'une somme de 600 livres lui était absolument nécessaire, il crut pouvoir s'adresser à l'homme de qualité son disciple; mais en même temps, et par une espèce d'instinct, il s'adressa à M. de *Fontenelle*, dont il connaissait l'humeur bienfaisante plus que personne. Il leur écrivit à tous les deux, et leur peignit sa situation.

Dirai-je ce qui en résulta? il est facile de le deviner. Le courtisan, qui n'avait plus besoin de l'homme de lettres, ne daigna pas lui faire réponse; et celle de M. de *Fontenelle*, qui arriva l'ordinaire suivant, était accompagnée d'une lettre de change de la somme demandée (1). S'il y a de la délicatesse à obliger promptement l'homme juste qui souffre, il y a bien du courage à désobliger les hommes injustes qui oppriment; et l'on ne croirait peut-être pas que M. de *Fontenelle*, étant d'un caractère doux et paisible, eût donné l'exemple le plus éclatant de ce courage. Lorsqu'il fut question d'exclure de l'académie française le très-honnête abbé de *Saint-Pierre*, M. de *Fontenelle* fut le seul qui refusa sa voix à cette exclusion. Qu'on juge donc du plaisir qu'il devait goûter, lorsque, rentrant en lui-même, il avait de pareils traits à admirer! Le croirait-on cependant? Quelque sujet d'admiration qu'il pût y trouver, c'était le plus modeste des hommes, et celui de tous qui s'estimait le moins digne de suffrages et

(1) Ce trait est rapporté ainsi dans l'éloge de *Fontenelle*, par M. *de Fouchy*, secrétaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

d'applaudissemens. Semblable à l'humble fleur qui se cache sous l'herbe, et que son parfum trahit, une personne modeste attire d'autant plus les cœurs, qu'elle leur dérobe mieux son éclat. Tel était M. de *Fontenelle*. On sait ce qu'il répondit à d'*Auvergne*, lorsque ce musicien célèbre vint lui proposer de remettre en musique et de faire reprendre l'opéra d'*Enée et Lavinie*. Cet opéra, dit-il, ne réussit point dans le temps, et je n'entendis point dire que ce fût la faute de la musique. »

Voici un trait moins connu, et qui mériterait de l'être davantage. Personne n'ignore que l'Histoire de l'académie des sciences eut un succès prodigieux. On a souvent écrit du Pérou et de la Chine, pour y avoir cette Histoire; et souvent elle y a pénétré comme la production la plus rare de nos climats. Hé bien ! au milieu de ces succès, dont tout autre aurait été ébloui, M. de *Fontenelle* a avoué que, dans les extraits des mémoires, il y avait des fautes qui ne venaient que de lui-même, des fautes qui lui étaient personnelles; il l'a avoué à M. l'abbé que voilà. Oh, mon Dieu ! oui, et bien des fois même, s'écria le bon

archidiacre, en poussant un long soupir. Et madame de *Forgeville* continuant : Jugez, ajouta-t-elle, combien dans la societé on devait avoir bonne opinion d'un homme qui en avait une si mince de lui-même ! Quelques gens de lettres y apportent l'air occupé et presque sombre que le travail donne : le travail ne laissait jamais de trace sur le front de M. de *Fontenelle* ; il en sortait, pour ainsi dire, tout entier : sa tête libre et dégagée n'avait ni distraction ni préoccupations étrangères aux cercles dont il faisait l'ornement. Il semble, comme l'a dit madame de *Lambert*, il semble que les grâces vives et riantes l'attendaient à la porte de son cabinet, pour le conduire dans le monde. Plongé le matin dans des méditations profondes, c'était Platon ou Archimède : livré le soir à des conversations aimables, c'était le souple Alcibiade, prenant comme ce dernier, le caractère de toutes les personnes avec lesquelles il se trouvait ; se pliant à tous les tons, à tous les esprits ; et ne manquant, en un mot, que de ce qui gâtait Alcibiade. Le don d'écouter est rare ; celui d'entendre l'est encore plus.

Fontenelle avait l'un et l'autre au plus haut degré : vous dire comment il parlait, n'est point une chose possible, à moins que de parler comme lui-même. La finesse, l'esprit, la délicatesse, assaisonnaient tout ce qui sortait de sa bouche : il ne disait pas un seul mot qui ne fît regretter qu'il n'en eût pas dit davantage ; et si, comme je l'ai remarqué, il n'avait pas écouté si bien ce qu'avaient dit les autres, c'est le seul homme, peut-être, à qui l'on eût pardonné de ne jamais se taire. La foule innombrable de mots ingénieux et philosophiques qui lui sont échappés, en est la preuve : il y a quelques-uns de ces mots qui fourniraient la matière d'un gros livre ; et il y a bien des gros livres qui ne valent point ces jolis mots. Doué du talent de la raillerie délicate, il avait le bon esprit de ne jamais s'en servir même contre les sots, et le meilleur esprit de ne jamais jetter un ridicule sur une vertu ou sur une chose estimable. Non-seulement il ne lançait point le trait, mais il rassurait ceux qui auraient pu le craindre. Un jour (c'était chez feue madame de *Tencin*) M. de *Marivaux* ayant

mal pris un compliment que lui faisait M. de *Fontenelle*, et étant tout prêt à se mettre en colère, celui-ci se hâta de lui dire : M. de *Marivaux*, ne vous pressez pas de vous fâcher, quand je parlerai de vous. Que ce mot est doux et adroit ! *Fontenelle*, en parlant ainsi à *Marivaux*, guérissait la blessure qu'il n'avait point faite, prévenait le tort que son ami allait se faire par son emportement; et le couvrant ainsi d'une égide invisible, le mettait à l'abri de tous les reproches.

On dit communément que les jours se suivent et ne se ressemblent point. il faut changer ce proverbe pour M. de *Fontenelle*. Sa vie de tous les jours était asservie à des loix particulières, dont il s'écartait d'autant moins, que lui-même se les était imposées. L'heure de ses repas, celles de son travail, de son sommeil, de ses récréations, de ses lectures ; tout cela était réglé chez lui comme dans un cloître. Et quoique la societé jouît souvent de sa présence, mondain tour-à-tour et anachorette, toujours tempérant au milieu des voluptés, toujours tranquille au sein du tumulte, tous les jours se suivaient et se ressemblaient même : ils s'écoulaient tous dans

la paix et l'innocence. Aussi modéré enfin en amitié qu'en amour, on eût dit que la nature avait créé pour lui seul un sexe tenant le milieu entre les deux autres.

Ce genre de vie ne devait pas coûter beaucoup à M. de *Fontenelle* né avec des passions moins impétueuses et moins exigeantes que celles des autres hommes ; et avec un tel caractère, on croira sans peine, qu'il n'apportait que peu de chaleur dans le commerce des femmes. La vérité m'oblige de dire qu'il n'était que galant avec elles ; qu'il ne leur offrit jamais que de l'amitié ; et que probablement il n'en obtint jamais autre chose. Mais pense-t-on que des hommes semblables ne soient pas préférables à ces amans emportés qui, dès que leurs sens sont refroidis, s'apperçevant avec étonnement et toutefois sans remords, qu'ils se sont trompés eux-mêmes, et qu'ils ont fait une victime, parjures et inconstans à-la-fois, souillent, par un double crime, l'autel où ils ont sacrifié ? Si l'amour, pour l'ordinaire, n'était pas une effervescence, il pourrait peut-être s'élever jusques à l'amitié, et marcher de pair avec elle; mais tant que cette passion

conservera sa fougue, son despotisme, et ses orages; tant qu'elle aura un bandeau sur les yeux, et une torche à la main, pourrait-on la comparer à cette passion paisible qui réchauffe sans embrâser, et éclaire sans éblouir ? *Fontenelle* était un ami d'autant plus solide, qu'il eût été un plus frivole amant. On avait de la peine à l'acquérir, mais on en avait plus encore à le perdre; et peut-être est-il le premier homme qui ait mis dans l'amitié la même fidélité et la même constance que les amans véritables mettent dans le véritable amour. J'ai dit qu'il n'était que galant avec les femmes; mais la galanterie ordinaire est fade, et ne vit, pour ainsi dire, que de complimens emmiellés. Celle de *Fontenelle* était vive et piquante: ses éloges ayant quelquefois l'air d'être des injures, dispensaient de rougir celles qui en étaient les objets; et si d'abord ils ne chatouillaient pas vivement l'amour-propre de nos Dames, ils exerçaient leur esprit agréablement. *Fontenelle* en donna un jour un exemple remarquable à madame de *Flamarens*. Etant dans le jardin d'une maison où il avait dîné, quelqu'un vint montrer à

la compagnie un petit ouvrage d'ivoire, d'un travail si délicat, qu'on osait à peine le toucher, de peur de le mettre en pièces. Chacun l'admirant à mesure qu'il passait de main en main, pour moi, dit *Fontenelle*, je n'aime point ce qu'il faut tant respecter. Madame la marquise de *Flamarens* survint tandis qu'il parlait; elle l'avait entendu : il se retourne, l'apperçoit, et ajoute : Je ne dis pas cela pour vous, Madame.

Voilà quel a été M. de *Fontenelle*. Sage par tempérament et par principes, il n'a connu ni les tourmens qui naissent de la haine, ni les chagrins qu'enfante la jalousie, ni les craintes que donnent les remords, ni même les infirmités qui accompagnent la vieillesse. C'est de tous les hommes celui qui, dans le cours de la plus longue vie, a le moins souffert au moral et au physique. Aucune peine de l'ame, aucun trouble d'esprit, n'auraient pu abréger ses jours ; et sans doute il existerait encore, si chaque pas qu'on fait dans la vie, n'en était pas un vers le tombeau. Il est mort enfin ayant plutôt l'air de satisfaire au besoin de la nature, que de lui payer un tribut.

Son médecin lui ayant demandé ce qu'il sentait au moment de son agonie : Je ne sens, dit-il, autre chose qu'une difficulté d'être ; expression lumineuse qui peint à merveille l'état où se trouvent les liqueurs dans le corps humain, lorsque, glacées par l'âge, elles n'y peuvent plus circuler ; mot simple, mais sublime, qui, dévoilant un secret de la nature, est bien digne de celui qui avait passé sa vie à l'observer. Ainsi les dernières paroles du sage sont quelquefois un bienfait de son génie. Ainsi *Fontenelle* en mourant, a forcé le monde à pleurer en lui deux hommes, le citoyen vertueux et le philosophe.

Ici madame de *Forgeville* se tût, soit qu'elle n'eût plus rien à dire, soit que la douleur lui eût coupé la parole. Milady *Stella*, madame *Geoffrin*, et tous ses convives, parurent attendris jusqu'aux larmes. Le bon abbé ne put retenir les siennes ; et il aurait de bon cœur embrassé madame de *Forgeville*, s'il n'avait pas été archidiacre. Ce jour-là on donnait à l'Opéra *Thétis* et *Pélée*. Le plus pur hommage qu'on puisse rendre au génie qui n'est plus,

c'est d'aller applaudir ses productions au théâtre. Toutes ces Dames donc allèrent à l'Opéra. On croit même que le bon abbé les y accompagna, mais qu'il se contenta d'avoir un petit coin dans une loge grillée.

FIN.

ÉLOGE
DE
COLARDEAU.

AVIS DU LIBRAIRE.

Cet Éloge de COLARDEAU *était destiné à paraître dans le* Mercure de France, *il y a environ vingt-deux ans: je crois qu'il n'y a pas été inséré à cause de sa longueur ; il m'est tombé entre les mains, en même temps que l'Eloge de* DORAT. *Il m'a paru que ces deux productions étaient faites pour aller ensemble, non-seulement parce que les deux Poëtes qu'on y défend, étaient amis et rivaux, mais encore parce que ces deux ouvrages sont du même genre et du même Auteur. L'Eloge de* DORAT *est à la suite de celui-ci, parce que* COLARDEAU *est mort avant* DORAT, *et que j'ai suivi l'ordre chronologique.*

ÉLOGE DE COLARDEAU,

OU

LETTRE

A MESSIEURS LES AUTEURS DU MERCURE;

AU sujet d'un Extrait de M. de la *Harpe*.

MESSIEURS,

UN littérateur de ma connaissance eut, l'hiver dernier, le projet de donner au public un recueil de poésies sous le titre de *Tribut des Muses*. Je lui envoyai quelques vers et des notes sur les auteurs morts les années précédentes. Parmi ces notes, il s'en trouvait une flatteuse, mais juste sur M. *Colardeau*. C'est avec la plus grande surprise que je viens de voir dans le dernier mercure d'août, cette

note, réfutée presque mot à mot par M. de la *Harpe*. Si mes éloges ont dû paraître exagérés à quelqu'un, je n'aurais jamais cru que ce fût à lui. Je me disais : si M. de la *Harpe* contredit jamais les éloges que je prodigue à *Colardeau*, il rétractera, d'une manière indirecte, ceux qu'il lui a déjà donnés. Ces deux choses ne pouvaient se concilier dans ma tête. M. de la *Harpe* vient de me prouver que rien ne lui est impossible : il avait comparé *Colardeau* au *Tasse* dans son discours académique; il vient, dans le Mercure, de le mettre presque au-dessous de rien.

S'il ne s'agissait que de défendre ma note, je me garderais bien de répondre à M. de la *Harpe*. Je me suis fait une loi de ne répondre à des critiques qu'en me corrigeant ; ce n'est donc point ma cause que je vais plaider : mais j'ai beau vouloir n'entrer pour rien dans cette discussion, et ne m'occuper que de M. *Colardeau* : ma position est telle, que je ne puis venger sa mémoire sans défendre mon jugement ; et son apologie entraînera nécessairement ma justification. On sera surpris peut-être de cet intérêt que je prends à M. *Colardeau* ; je dois en faire connaître les motifs. Je l'ai

rencontré cinq ou six fois dans la société; la première fois que je le vis, je découvris en lui de la candeur, une sensibilité douce, une timidité assez semblable à la pudeur, une modestie indulgente, et cette organisation délicate qui, ne permettant point à l'ame de s'ouvrir aux passions fortes, n'y laisse entrer que ces sentimens paisibles qui font le charme de la vie, et la rendent heureuse sans la troubler. Ces qualités touchantes me charmèrent : je crus m'appercevoir qu'il existait une grande analogie entre nos ames, s'il n'en existait aucune entre nos talens (car je regardais cet écolier (1) comme mon maître); et quand il mourut, je le pleurai comme un ami que les muses devaient me donner.

Comme un peu de méthode ne gâte jamais rien, je diviserai cette lettre en deux parties : dans la première, je parlerai des tragédies de *Colardeau*, et dans la seconde, de ses pièces fugitives. Ce travail exigera quelques citations. Si l'ouvrage vous paraît trop long, je vous

(1) Ce n'est plus *Armide* qui parle; c'est un écolier qui fait une antithèse, dit M. *de la Harpe*, en parlant de l'Héroïde d'*Armide* à *Renaud.*

prie, Messieurs, de le diviser aussi et de le faire insérer dans deux Mercures différens. Cependant, ne croyez pas que j'abuse de votre complaisance. Je citerai le moins qu'il me sera possible, et seulement lorsque j'aurai besoin d'appuyer mes raisonnemens par des exemples.

Voici ce que j'ai dit dans ma note au sujet des tragédies : « Le public qui avait admiré » les vers d'une héroïde inférieure à celle de » *Pope*, ne fit pas attention que les vers » d'*Astarbé* et de *Caliste*, égalaient ceux de » *Racine*, et annonçaient un successeur de » ce grand homme. » Qu'y a-t-il donc de si répréhensible dans cette phrase? Si j'eusse dit que *Colardeau* avait dans ses plans le jugement exquis, la raison profonde, l'économie heureuse, l'ordonnance admirable, quelquefois même l'adresse infinie, mais imperceptible, qui règne dans quelques pièces de *Racine*, j'aurais dit une bévue, et mérité le courroux de M. de la *Harpe*. Je sais que l'œil de *Colardeau* ne voyait que confusément tous les ressorts d'une machine dramatique; qu'il tenait d'une main peu sûre tous les différens fils d'une intrigue; qu'il les em-

brouillait quelquefois au lieu de les démêler, et que, ne pouvant plus les dénouer, sa raison restait égarée dans ce labyrinthe : je sais que ses incidens étant mal motivés, son dialogue en souffrait quelquefois, parce qu'un personnage ne peut parler naturellement que lorsqu'il est dans une situation naturelle, et que le style d'un ouvrage est forcé chaque fois que le plan est contraint; mais je n'ai point donné à *Colardeau* le génie de *Racine*, je n'ai point parlé de la manière dont il inventait ; je n'ai parlé que de celle dont il écrivait : cette dernière me plaît infiniment, je l'avoue, et je crois que, si *Racine* avait pu faire présent à *Colardeau* de son plan d'*Iphigénie*, *Colardeau* aurait écrit cette pièce aussi bien que *Racine* l'a écrite, et peut-être même avec un sentiment plus exquis de l'harmonie; il n'y aurait sûrement pas laissé ce vers qu'on ne peut prononcer qu'en sifflant cinq ou six fois.

J'offris sur ses autels un secret sacrifice.

M. de la *Harpe* prétend que les sujets de M. *Colardeau* étaient fort malheureux. J'en conviens avec lui, et c'est sans doute ce qui

5..

a le plus nui à la réputation dramatique de M. *Colardeau*. Il prétend que son style est facile, mais faible; il prétend que, parmi beaucoup de fautes, on y trouverait quelques vers bien tournés, mais pas un de situation, pas un morceau de sentiment, pas un d'éloquence dramatique; il prétend que le dialogue manque de justesse, que les caractères sont mal dessinés, et les situations mal motivées; il ajoute, avec un ton un peu magistral : Le jeune homme, auteur de la note, ne serait-il pas un peu confus, si en essayant l'examen des deux tragédies de *Colardeau*, on lui faisait voir les contresens de scène en scène? un dialogue (il revient au dialogue) vague, incorrect, décousu, sans expression, sans effet; enfin, si on lui proposait de citer une seule page, qu'on puisse comparer de très-loin à une page quelconque de *Racine*, soit pour la diction, soit pour les sentimens. Quel jugement! M. de la *Harpe* prétend que le mien est peu réfléchi : quelle épithète donnera-t-on au sien? Traiterait-il les pièces de *Scuderi*, de *Pradon*, de *Boyer* avec plus de mépris? Mais M. de la *Harpe* ne serait-il pas un peu confus lui-même, si on lui faisait voir que son

jugement est non-seulement dur et injuste, mais encore beaucoup moins réfléchi que le mien? Je viens de relire, avec attention, *Astarbé* et *Caliste*. Le plan m'en a paru en effet très-défectueux : mais le style de ces pièces est en général pur, soigné, élégant, toujours noble, toujours élevé, souvent plein de force; et le dialogue ne manque pas toujours, à beaucoup près, de vérité, de sentiment et de naturel. Si *Racine* n'eût jamais composé que la *Thébaïde* et *Alexandre*, n'est-il pas vrai qu'on aurait pu appercevoir dans ces deux pièces, toutes faibles qu'elles sont, le germe de ses grands talens? Que dis-je? ne l'y a-t-on pas apperçu lorsqu'elles ont paru, et n'ont-elles pas annoncé à la nation l'écrivain tragique le plus parfait? M. *Colardeau* était jeune lorsqu'il fit *Astarbé* et *Caliste* : sa mauvaise santé le força de sortir de la carrière; mais puisque dans sa seconde pièce on apperçoit un progrès très-marqué, qui sait si sa troisième n'aurait pas été aussi belle qu'*Andromaque?* et s'il n'eût pas fini par surpasser *Athalie?* Cette fureur qu'on a de mettre toujours *Racine* en avant et de le regarder comme incomparable, a découragé les jeunes poëtes

et a fait reculer, l'art au lieu de lefaire avancer. O philosophie! ô absence des préjugés! quand est-ce que tu présideras à la littérature? M. *Colardeau* est un de ces écrivains rares, auxquels on doit tenir compte même de ce qu'ils n'ont point fait. Pourquoi ne penserais-je pas de lui d'après ses premières esquisses, ce que, dans les mêmes circonstances, on a pensé de *Racine?* Je suis loin d'avoir, comme *Despréaux*, le droit de juger un auteur contemporain ; mais pourquoi n'en aurais-je pas le courage? M. de la *Harpe* veut que l'on attende le jugement du temps : le temps est en effet le juge le plus sûr des productions du génie ; mais ses arrêts se manifestent quelquefois bien tard. Il y a des exemples qui doivent faire trembler M. de la *Harpe* et tout homme qui a de grands talens. Le chef-d'œuvre du théâtre, et peut-être de l'esprit humain, *Athalie*, est resté ignoré pendant quinze ans. Cet ouvrage dont un jour suffisait pour faire sentir toute la beauté, le temps l'a mis bien tard à sa place. Pourquoi ne pas dévancer les arrêts de ce juge suprême? pourquoi ne pas monter à son tribunal? pourquoi ne pas lui demander fièrement la vérité ou

le forcer de la dire , comme autrefois on forçait *Prothée* à révéler ses secrets, et les *Pithonisses* à rendre leurs oracles? On a imprimé dans ce siècle une grande quantité de pièces de théâtre: qui sait s'il n'y a pas encore parmi elles quelqu'*Athalie* qui languit dans l'obscurité? Soyons vrais. Le temps ne peut rien sans les hommes : ce sont les hommes qui sont les seuls dépositaires de la vérité; mais les hommes sont vains, jaloux, envieux, indifférens sur le sort du génie, pour n'être pas forcés de lui rendre hommage; l'admiration est pour eux un sentiment pénible qu'ils repoussent de leur ame le plus long-temps qu'ils peuvent, et qu'ils n'y admettent que lorsque le génie qu'ils ont persécuté, les éblouit enfin et les accable de sa lumière. Voilà pourquoi il y a eu en tout temps des talens méconnus, ignorés et opprimés; voilà pourquoi on n'a rendu justice à l'ouvrage inégal de *Lucain*, que très-long-temps après la mort de ce poëte; voilà pourquoi on a fermé les yeux pendant vingt ans sur les beautés du *Tasse* ; voilà pourquoi enfin, sans *Addisson*, le beau monstre de *Milton* serait peut-être inconnu parmi nous. M. de la *Harpe* dit que le temps amène

pour l'envie le moment du silence; *Homère* se tait depuis bien des siècles, et l'envie parle encore.

M. de la *Harpe* a fait lui-même plusieurs ouvrages qui ne sont pas connus, et qui le placeraient au premier rang de la littérature s'ils étaient plus souvent lus ou plus souvent représentés, M. de la *Harpe* gagnerait tout à être philosophe : il a tout ce qu'il faut pour l'être; mais il veut toujours régenter et rester pédant de collége. Quand il croit battre *Colardeau*, c'est contre lui-même qu'il fournit des armes.

Je demande si le dialogue de la scène 3e. du 5e. acte de *Caliste* manque de justesse, s'il est incorrect, vague, décousu, sans expression, sans effet. La réponse sûrement ne sera point favorable à M. de la *Harpe*.

Je conviens que le plan de cette pièce n'est pas très-bon. Lorsque *Lothario* propose d'épouser *Caliste; Sciolto*, père de cette dernière, a tort de le refuser, quelque raison qu'il puisse avoir de le haïr : *Caliste* a le même tort. *Lothario* est un scélérat dont rien ne peut excuser le crime, pas même son amour forcené : mais l'hymen peut le réparer en

quelque sorte, et c'est sur les refus de sa proposition peut-être juste, mais mal entendue que la pièce est fondée presqu'entièrement. Cependant, quoique le malheur de *Caliste* soit à peu-près irrémédiable, elle inspire une sorte d'intérêt, vu qu'elle aime encore celui qui l'a outragée. Cet intérêt est faible, j'en conviens : mais je conviens aussi que je connais peu d'actes aussi bien écrits que les deux premiers de cette pièce. M. de la *Harpe* prétend qu'il n'y a pas un vers de situation, pas un morceau de sentiment, etc. . . . On va voir s'il a raison. *Caliste* vient d'avoir une conversation avec *Altamont*, rival de *Lothario :* elle craint d'avoir trop parlé, et que sa honte et le crime de *Lothario* n'aient été découverts. Depuis le malheur qui lui est arrivé, plongée dans la douleur et dans les larmes, elle était peu sortie de son appartement ; *Lucile* lui dit :

Pourquoi du sein de l'ombre et de la solitude
Traîner ici le poids de votre inquiétude ?
Pourquoi vous refuser au soin de ma pitié ?
Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce palais renfermant vos alarmes,
On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

Malheur à l'ame froide qui ne sentira pas combien ce dernier vers est heureux, combien sûr-tout cette expression, *interrogé vos larmes*, est neuve et poétique, et combien elle est adroite dans la situation où se trouve *Caliste*. Cette situation était difficile à faire entendre, l'auteur la rend trois ou quatre fois de la manière la plus heureuse.

Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus,
Altamont, j'ai rendu justice à vos vertus :
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable ;
Mais telles sont les lois du destin qui m'accable,
Que même par honneur insensible à vos soins,
Je dois trahir vos feux, ou vous estimer moins.

C'est ainsi que *Caliste* parle à *Altamont* qui la presse de l'épouser. Ces vers-là ne sont point de situation ? *Caliste* dit ailleurs à *Lucile* :

Lucile, il est des maux qu'on n'ose confier.
L'innocence rougit de s'en justifier.

Ces vers-là ne sont pas de situation ?

Lorsque dans la troisième scène du second acte, *Sciolto* vient dire à sa fille que *Lothario*

va soumettre les Corses mutinés, qu'il va partir, qu'il part, et qu'elle s'écrie :

> Tombe sur moi la foudre !
> Il part, vous l'ordonnez, il a pu s'y résoudre !

Il n'y a pas-là de situation? Que le lecteur suppose un moment que *Caliste* est sa sœur, il sentira combien il est affreux pour cette infortunée de se séparer pour jamais peut-être de l'homme qui l'a outragée, et qui pouvait seul réparer cet outrage. Lorsqu'*Agamemnon* dit à *Iphigénie : Vous y serez, ma fille ;* nous frémissons pour elle, parceque nous prévoyons qu'elle sera immolée. Ne devons-nous pas frémir davantage pour *Caliste*, lorsque son père lui annonce qu'elle va être déshonorée à jamais. *Iphigénie* ne doit perdre que la vie; *Caliste* doit perdre l'honneur : depuis quand la première est-elle préférable à l'autre? Je vois-là de la tragédie : ou il n'y en a nulle part.

> Que sais-je?... en préparant ces poisons destructeurs,
> Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs.

Ces vers tirés d'un monologue du 5me. acte ne sont-ils pas de situation et de sentiment? Je le demande à M. de la *Harpe* lui-

même : *Caliste* les prononce en portant à ses lèvres innocentes le poison que son père sévère, mais sensible, lui fait préparer. Enfin, M. de la *Harpe* croit qu'il est impossible de trouver dans *Colardeau* une seule page que l'on puisse comparer de très-loin à une page quelconque des tragédies de *Racine ;* je pourrais lui en citer plusieurs : je me contenterai de mettre la suivante sous les yeux du lecteur.

Gênes toujours esclave et toujours divisée,
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein
Une noblesse, un peuple, indociles au frein,
Deux partis opposés qui des droits de l'épée
Soutiennent tour-à-tour leur puissance usurpée;
Mais qui d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussitôt qu'élevés.
Les nobles décorés des plus superbes titres,
Sous des noms différens ont été nos arbitres;
Les ducs anéantis, les comtes ont régné;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,
Entre les grands et lui mit un juste équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du consulat,
Et fit asseoir près d'eux ses tribuns au sénat.
Heureux jours, mes amis, où les aigles romaines
Semblaient revivre encor pour s'envoler vers Gênes;
Où des débris fumans du trône des *Césars*,
Nos aïeux construisaient d'invincibles remparts.

Hélas ! tout fut détruit, et les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumèrent nos villes.
Lasse des longs débats et du peuple et des grands,
Gênes à ses voisins mendia des tyrans ;
Et l'on vit dans nos murs le François et L'Ibère
Etablir tour-à-tour leur puissance étrangère ;
Mais tous pour gouverner l'impétueux Génois,
Apportèrent ici d'insuffisantes lois.
Enfin parmi les cris, le meurtre et le ravage,
Un Doge fut élu dans des jours de carnage.
De ce titre funeste un prêtre est revêtu.
Sur les débris épars de son siège abattu,
Relevons le sénat et l'antique tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune ?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux,
Qui porte chez les siens le glaive et les flambeaux !
N'allons point, ô mon fils, au milieu des ruines,
Rappeler les horreurs des guerres intestines.
Vuide de légions, Gênes peut aujourd'hui
Rejetter sans efforts un tyran sans appui.
Enfin pour mieux tromper sa prudence étonnée,
De ma fille avec vous célébrons l'hymenée,
Et que ces nœuds si chers préparés par l'amour,
De notre liberté consacrent le retour.

M. de la *Harpe* s'attachera peut-être à critiquer cette tirade, précisément parce que je la cite. Il le peut, j'y consens. Qu'il y trouve des faiblesses, des incorrections, des barbarismes même; pour moi j'y admirerai toujours

la manière élégante et rapide avec laquelle l'auteur a peint les différentes révolutions arrivées au gouvernement de Gênes. Que dis-je? n'est-ce point avec cette simplicité noble, avec cette netteté, avec cette hardiesse d'expressions que *Racine* écrivait? Et ses premiers ouvrages même, sans en excepter *Andromaque*, où l'on trouve les vers suivans :

Pour bien faire il faudrait que vous le prévinssiez.....
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.....
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.....
Oui, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes.....
Enfin je viens à vous, et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.....
Ah! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie!....

Les premières pièces de *Racine*, dis-je, ont-elles la pureté et l'élégance qui règnent dans *Caliste?* Quant à la pièce anglaise qui n'est point d'*Otwai* (1), je ne pense pas que M. *Colardeau* ne l'ait pas embellie. Le *Lothario* de cette pièce est un petit-maître

---

(1) M. *de la Harpe* s'est trompé. La belle Pénitente, ou *Caliste*, n'est point d'*Otwai*; elle est *de Rowe*.

toujours sautant et dansant, qui se vante à tout le monde d'avoir eu les faveurs de *Caliste*. Voici comment il raconte sa bonne fortune à un certain *Rossano*, son ami.

LOTHARIO.

Ecoute: je te dirai qu'une nuit, lorsque tous les yeux étaient fermés par un profond sommeil, la lune et les étoiles brillaient seules dans l'univers, j'étais seul dans la rue, un peu chaud de vin; je grimpai à sa fenêtre et entrai heureusement dans sa chambre.

ROSSANO.

Ce moment fut sans doute heureux.

LOTHARIO.

Oh ! des plus favorables. Je trouvai la belle *Caliste* endormie, l'amour seul veillait. La vertu et la fierté, gardiens ordinaires de l'honneur, dormaient ainsi qu'elle. Sa poitrine était agitée. Son imagination semblait mettre quelque trouble dans son ame. Je la considérai quelque temps : mais l'occasion ne me permit plus de différer. Plein d'ardeur, je la saisis

6

dans mes bras : elle, avec une douce résistance, et murmurant quelques reproches, me laissa le plus heureux de tous les hommes. A quels transports charmans ne nous livrâmes-nous point pendant cette nuit? etc.

On sent qu'un personnage qui parle de la sorte n'est pas fort tragique. Les autres ne le sont pas davantage et ne parlent guère mieux.

Je dirai peu de chose d'*Astarbé.* Le plan n'en vaut pas mieux que celui de *Caliste.* Le style en est peut-être moins bon ; mais cela ne veut pas dire qu'il soit mauvais.

Connais *Pigmalion*, monstrueux assemblage
De crimes, de remords, et d'amour et de rage,
Teint du sang de *Sichée* et du sang de son fils,
Monarque environné d'un peuple d'ennemis,
Haï de ses sujets, en horreur à lui-même,
Esclave infortuné d'une épouse qu'il aime,
Emporté, furieux dans ses plus doux transports,
Cruel dans ses forfaits, cruel dans ses remords,
Il est à redouter autant qu'il est à plaindre.
Dans son repentir même un tyran est à craindre.

Ce portrait d'un tyran m'a paru assez fièrement dessiné, et je crois le dernier vers sublime.

Je ne m'abuse point, je sais qu'on me déteste;
Je sais que Tyr me voit comme un monstre funeste,
Artisan de ses maux, destructeur de ses lois,
Ennemi de ses dieux, et tyran sous ses rois.

C'est *Astarbé* qui dit ces quatre vers. J'ai admiré le dernier hémistiche, *et tyran sous ses rois.* On ne pouvait pas exprimer avec plus de rapidité et de précision l'empire que prend sur un peuple faible la maîtresse d'un tyran. C'est peindre à la manière de *Corneille* ou de *Tacite.*

J'ai vu *Pigmalion* roulant sur la poussière,
Dans cet état où l'homme, au moment de périr,
Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir.

M. de la *Harpe* prétend que *Colardeau* manque de force. La force en poésie consiste, je crois, à être précis, à ne dire ni plus ni moins que ce qu'il faut dire. Ce mérite est sur-tout celui de *Racine :* il est aussi celui de *Colardeau.* L'agonie est peinte de la manière la plus précise et la plus frappante dans le dernier vers qu'on vient de lire. *Racine* n'aurait pas mieux fait. Le vers qui suit m'a paru encore fort beau dans la situation.

Un ennemi mourant vaut bien qu'on le contemple.

Astarbé expirante, l'adresse à *Bacazar*, fils du tyran qu'elle vient d'empoisonner. Je suis fâché que les éditeurs de *Colardeau* n'aient pas choisi ce moment de l'action, pour en faire un tableau, et n'aient pas mis ce vers au bas de l'estampe.

M. de la *Harpe* aurait deviné, dit-il, que ma note était d'un jeune homme, au ton tranchant qui y règne. Je demande à présent qui de nous deux a le plus ce ton? J'ai décidé sans appel, et j'ai prononcé sans preuves, il est vrai : j'y étais forcé par les bornes (1) étroites où j'étais renfermé ; mais que M. de la *Harpe* ne croye pas que cette méthode soit celle de tous les jeunes écrivains qui ont (2) de l'esprit et du talent. Il y en a qui réfléchissent avant que d'écrire. J'en connais un parmi eux qui n'est que juste, lorsqu'on le croit indulgent : parmi ceux qui écrivent depuis long-temps, j'en connais un qui n'est que sévère, lorsqu'on le croit juste.

La sévérité se concilie avec la justice,

---

(1) Voyez la note du *Tribut des Muses*.

(2) Expressions de M. de la *Harpe*.

j'en conviens. Est-ce dans le jugement que M. de la *Harpe* a porté des perfidies à la mode, qu'on peut les trouver l'une et l'autre ? Cette pièce, dit-il, n'a ni plan, ni caractère, ni intérêt, ni comique; et le style, quoiqu'assez pur, n'offre pas un seul morceau remarquable. J'avoue que cette comédie a peu de comique. Le moule où *Molière* jettait ses chefs-d'œuvre, est brisé depuis long-temps; et je crois que c'est la faute de ce siècle. Mais dans la pièce de *Colardeau* il y a une marche, des développemens, des caractères. Les deux scènes même où *Florimon* est pris pour l'intendant de sa propre maison, doivent faire rire; et lorsque *Valmon* s'appercevant de sa méprise, dit :

> La méprise est possible et ne m'étonne guère ;
> Plus d'un époux chez lui n'est que l'homme d'affaire.

il dit une chose très-vraie et très-plaisante. Quant aux morceaux remarquable de cette pièce, ils sont nombreux ; ils ont été cités dernièrement dans plusieurs journaux : ce qui me dispense de les citer ici moi-même.

M. de la *Harpe* s'étonne qu'un panégiriste de *Colardeau* ait dit que la lettre d'*Héloïse*

était une faible copie d'un original plein de force. Pourquoi s'étonner de la vérité ! La lettre d'*Héloïse* est une traduction ou une imitation. Si c'est une traduction, il est certain qu'elle est inférieure à l'original. M. l'abbé de *Lille*, dans sa belle traduction des Géorgiques, n'a point surpassé *Virgile*: *Ségrais*, dans sa traduction de l'Énëide, ne l'a point surpassé ; *Annibal Caro* en Italie, *Driden* en Angleterre, ne l'ont point surpassé ; l'abbé du *Fresnel*, dans sa traduction des Essais sur l'homme et sur la critique, est resté inférieur à ce même *Pope* ; *Pope* lui-même n'a point surpassé *Homère*. Enfin il est constant qu'une traduction est presque toujours au-dessous de son modèle. Pourquoi M. *Colardeau* aurait-il eu un privilège qui a manqué à tous ces beaux génies ? Si la lettre d'*Héloïse* est une imitation, elle devient un ouvrage à part ; et M. de la *Harpe* alors n'a pas plus de raison de la mettre au-dessus de *Pope*, que je n'en ai eu de la mettre au-dessous.

J'ai dit que M. *Colardeau* avait donné au public plusieurs ouvrages supérieurs à la lettre d'*Héloïse*, pour l'invention comme

pour le style. M. de la *Harpe* est surpris de cette assertion : pourquoi s'étonner encore de la vérité ? La lettre d'*Héloïse* étant une traduction ou une imitation (ce que M. de la *Harpe* voudra), l'épître à M. *Duhamel*, le poëme du patriotisme, l'épître à *Minette*, et plusieurs pièces fugitives dont le fond n'appartient qu'à M. *Colardeau*, ne sont-ils pas supérieurs pour l'invention à la lettre d'*Héloïse* ? La chose me paraît incontestable. Il me sera plus difficile de prouver que ces derniers ouvrages lui sont supérieurs pour le style. Le style d'*Héloise* est enchanteur : il est difficile à un autre que *Colardeau* de le surpasser : mais je ne crois pas que *Colardeau* n'ait pas pu se surpasser lui-même. Quel est la marche d'un talent quelconque ? c'est de se perfectionner avec le temps. Il est bien rare que les premières productions des grands hommes aient été les meilleures. *Virgile* avait composé ses Églogues avant ses Géorgiques ; *Lafontaine* avait fait ses Contes avant ses Fables ; *Racine* avait donné la *Thébaïde* avant *Britannicus* ; les premières satyres de *Boileau* ne valent pas la neuvième ; l'aurore

de *Corneille* eut bien moins d'éclat que son midi. M. de la *Harpe* lui-même est un exemple de ce que j'avance : je peux me tromper ; mais il me semble que le style de *Mélanie* est plus parfait que celui de *Warwich*, et j'aime mieux lire l'éloge de *Fénélon*, que celui de *Charles* V. *Colardeau* était un homme: pourquoi l'excepter des lois de l'humanité? Pour moi, j'aime beaucoup à expliquer les choses sans miracles. On me dira toujours: D'où est venu le succès prodigieux de cette lettre d'*Héloïse* ? Le voici : Si *Colardeau* a été malheureux dans presque tous ses sujets, il a été infiniment heureux dans le choix de ce dernier. On a dévoré la lettre d'*Héloïse*, parce que c'était *Héloïse* qui écrivait, c'est-à-dire, la femme la plus sensible qu'il y ait peut-être jamais eu, et la plus tendre dans la situation, peut-être la plus délicate où une amante puisse se trouver. Le nom d'*Héloïse* était consacré. Que dis-je ? c'est tout ce qui nous est resté de son siècle barbare, comme l'a très-bien observé le panégiriste (1) vainqueur dans le

(1) M. *Garat* qui a remporté le prix de l'éloge de *Suger*.

dernier concours. Un homme de talent a fait écrire cette femme en beaux vers ; et l'on a consacré sa lettre. *Ovide* a fait écrire *Pénélope*, *Hypsipile*, *Hélène*, *Médée*, *Didon*, etc. Pourquoi lit-on moins les lettres de ces amantes que celle d'*Héloise* ? *Colardeau* écrit-il mieux qu'*Ovide* ? Je ne décide point la question ; mais de l'aveu de M. de la *Harpe*, *Colardeau*, dans cette lettre, a des négligences et des inégalités ; et le style d'*Ovide* dans ses Héroïdes, est en général assez pur et assez soigné. Pourquoi donc lit-on plus souvent la lettre d'*Héloïse* ? Je le répète : parce que c'est *Héloïse* qui l'écrit.

D'ailleurs, il faut faire encore une observation que je crois indispensable. Les ouvrages de *Colardeau* qui ont suivi la lettre d'*Héloïse*, sont d'un genre bien différent de cette lettre : dans cette dernière, tout est poésie de sentiment; dans presque tous les autres, tout est poésie de description. On sait qu'il faut vaincre plus de difficultés dans ce genre-ci que dans l'autre, et un connaisseur pourrait bien n'avoir pas tort, en préférant les derniers ouvrages de *Colardeau*, avec tous leurs

défauts, à la lettre d'*Héloïse*, avec toutes ses beautés. M. *Colardeau* avait déjà fait cette réflexion. Voici ce qu'il dit lui-même, dans sa préface, de l'Épître à M. *Duhamel*, en parlant de quelques vers techniques qui sont dans cette épître, et qui lui avaient coûté peut-être beaucoup plus que tous ceux d'*Héloïse* : ces vers toujous difficiles, mais pour l'ordinaire peu brillans, sont le plus souvent perdus pour la gloire de l'auteur ; le mérite de la difficulté vaincue n'est senti dans tous les arts que par les connaisseurs. La classe la plus nombreuse du public, s'arrête plus volontiers sur les détails de pur agrément, qu'on a coloriés avec moins de peine et d'étude.

Comment se fait-il que M. de la *Harpe* qui passe pour un grand connaisseur, n'ait pas senti le prix des difficultés vaincues dans tous les ouvrages de *Colardeau*, qui ne sont pas la lettre d'*Héloïse* ? Est-ce parce que, dans les siens, il ne cherche point à les vaincre, et parce que la couleur de ses vers, en général froide et terne, pâlit devant le coloris brillant de *Colardeau* ? Quoi qu'il en soit, le raisonnement de M. *Colardeau* est juste, et le mien

ne l'est pas moins. On attend peut-être que je l'appuie par des exemples tirés du premier et des derniers ouvrages de M. *Colardeau*, et par des parallèles de ces différens morceaux ; mais je n'en ferai rien. D'abord je me suis fait une loi de citer peu, et j'ai dû me la faire. Ensuite si je transcrivais ici tel ou tel morceau du temple de *Gnide*, des hommes de *Prométhée*, de la traduction de la première nuit d'*Young* ; tout me paraît si supérieur dans ces derniers ouvrages, que je craindrais toujours de n'avoir pas cité le plus beau. M. de la *Harpe* me le prouverait peut-être victorieusement : j'aime mieux qu'on m'accuse d'avoir avancé un paradoxe, que d'avoir fait une gaucherie. Qu'on se moque, si l'on veut, de la grossièreté de mon admiration, je ne veux point exercer la finesse de la critique : *Colardeau* étant mort ne sentirait point ses piqûres ; mais moi qui ai, pour ainsi dire, adopté ses écrits, j'en souffrirais beaucoup. Je veux m'épargner des chagrins, et à M. de la *Harpe*, des triomphes. Que les lecteurs, s'ils ont été tant soit peu ébranlés par mes raisonnemens, relisent les poésies de *Colardeau*,

elles sont sûrement dans leurs bibliothèques; et si tous s'accordent pour dire que j'ai tort, je m'y rendrai.

J'aime infiniment les Épîtres de *Boileau*, je les préfère même à ses Satyres ; mais si je trouve dans ses Épîtres beaucoup de précision, un choix très-heureux d'expressions et d'idées ; cela ne doit pas m'empêcher de leur préférer l'Épître à M. *Duhamel*, pour la sensibilité, comme je l'ai dit, pour la grâce et pour l'abandon du style. M. de la *Harpe* n'est point de mon avis : il ne fait pas attention que la sensibilité de *Boileau*, est le plus souvent empruntée d'*Horace*, de *Juvenal*, etc...... et que celle de *Colardeau*, dans cette Épître, lui appartient entièrement. Qu'on y lise ce portrait qu'il y fait de lui-même.

La campagne à mes yeux eut toujours des attraits :
Un charme plus puissant que de vains intérêts,
Du milieu des cités, sans cesse m'y rappelle ;
Elle eut mes premiers goûts, et je suis né pour elle.
S'il est quelque laurier que ma main pût cueillir ;
Si d'un faible talent je puis m'énorgueillir ;
Si ma lyre, fidèle aux lois de l'harmonie,
Suppléa dans mes vers au défaut du génie ;
Si moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux ;

Aux bois, aux prés, aux champs, je dois ces avantages :
C'est-là que j'esquissai mes premières images.....
Souvent du rossignol j'écoutai les chansons ;
Il instruisit ma muse attentive à ses sons.
J'appris à soupirer ces notes languissantes,
De la plainte amoureuse expressions touchantes ;
Je formai ces accords plus vivement frappés,
A la joie, au plaisir, à l'ivresse échappés ;
Et par ces tons divers mon oreille exercée
Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
Au bord de ce ruisseau qui, paisible en son cours,
Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style,
Et de laisser couler un vers doux et facile.

Ne croit-on pas entendre la musique des anges, quand on lit ces vers charmans ? Quel contraste admirable d'harmonie et d'idées, dans les quatre vers que j'ai soulignés ! *Laisser couler un vers doux et facile*, n'est-il pas une expression de génie dans le genre gracieux ? Voilà pourquoi *Colardeau* était né pour laisser couler un vers doux et facile. Un ruisseau qui murmure, voilà *Colardeau* ; mais la grâce chez lui n'exclut point la précision.

Nous verrons dans ta cour le coq fier et superbe
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,

Appeler aigrement son serrail assoupi,
Entre mille beautés partager un épi,
Et d'un bec amoureux distribuer entr'elles
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.

Y a-t-il dans *Boileau* des vers mieux faits que ceux-là? De la mollesse sans affectation, de la grâce sans recherche, de l'harmonie sans efforts, voilà les principaux caractères de la poésie de *Colardeau*. Partout elle est fondue et périodique sans enjambement; partout elle marche dans cet ordre inégal et varié, qui charme par la beauté cachée des symétries et l'adresse imperceptible des contrastes. Oui, ces qualités se trouvent dans presque tous ses écrits; et cependant, excepté le premier, tous ont peu réussi. M. de la *Harpe* a beau vouloir faire entendre le contraire, j'aime mieux en croire M. *Colardeau* lui-même : je l'ai entendu se plaindre quelquefois du discrédit où la poésie était tombée : il a même consigné sa plainte dans ces vers de l'Épître à M. *Duhamel*. Que verrai-je, dit-il, dans les murs de Paris?....

L'aimable poésie à jamais exilée,
Aux traits de bel esprit sans pudeur immolée.

Et quels ouvrages ont dû éprouver ce discrédit, si ce n'est ceux du meilleur poëte qu'il y ait eu dans ce siècle après *Voltaire*, et un très-petit nombre d'autres écrivains?

M. de la *Harpe* s'appuie d'un passage d'une préface de M. *Colardeau*; mais dans une préface, dit-on tout ce qu'on pense? est-on obligé à le dire? Dit-on au public qu'il est injuste et indifférent? Il fut quelquefois l'un et l'autre envers M. *Colardeau.* La seule académie française fut juste: elle seule vengea le talent oublié. J'ignore si M. *Colardeau* aimait à se flatter: j'en doute; le sacrifice qu'il fit à M. *Watelet*, est une preuve du contraire. Il brûla, par déférence pour lui, les premiers chants de la Jérusalem délivrée, qu'il venait de traduire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai aucune raison de me plaindre. Quoique j'aie rappelé plus haut l'injustice du public, j'ai déjà donné plusieurs écrits: il en est très-peu qui aient paru sous mon nom. Quand j'en publierai sous ce cachet, que je tâcherai de rendre respectable; s'ils ne réussissent pas, je ne me plaindrai point. Dans un siècle comme

celui-ci où les talens de l'esprit subissent plusieurs sortes d'oppressions, où les notions du beau et du vrai sont obscurcies par le double esprit de parti et de système : quand un homme a bien fait, et qu'il en est sûr; il ne doit attendre d'autre encouragement que son propre suffrage, et d'autre récompense que la conviction de sa force.

Qu'il me soit permis, en finissant, de faire à mes lecteurs une demande que vraisemblablement ils se sont déjà faite. C'est M. *Marmontel* qui a répondu au discours de réception de M. de la *Harpe*. Voici le jugement que l'auteur célèbre des Contes moraux a porté sur M. *Colardeau* : il aurait su, dit-il, en parlant de ce poëte aimable, il aurait su que, dans ses Essais dramatiques, nous avions reconnu le talent précieux de peindre et d'émouvoir, et singulièrement ce tour d'expression noble, facile et naturel, qui dans les belles scènes de *Caliste*, nous rappelait la sensibilité, l'élégance et la mélodie du style enchanteur de *Racine*.

Comment se peut-il que deux membres de la même compagnie aient une manière de penser si différente ?

S'il était possible que M. de la *Harpe* n'eût pas tout dit sur *Colardeau*, lui qui dit toujours beaucoup; s'il était possible qu'il eût oublié quelque chose sur sa vie privée, sur ses mœurs et sur son personnel, j'ajouterais moi qui l'ai connu particulièrement, que j'allai le voir durant sa dernière maladie, et quinze ou vingt jours avant sa mort. Il demeurait alors rue Cassette, chez madame la marquise de la *Vieuville*. C'était dans le printemps de 1776: je le trouvai assis douloureusement sur un sopha, le visage abattu, les yeux presque éteints et la voix extrêmement affaiblie; je le trouvai environné de fleurs répandues çà et là, et d'oiseaux qui voltigeaient autour de lui. Ces innocens animaux dont les cages et volières éparses dans l'appartement, me parurent avoir été ouvertes à dessein, semblaient vouloir le rappeler à la vie par leurs chants harmonieux; ils semblaient ne pas vouloir jouir de leur liberté pour le plaisir de rester esclaves auprès de leur aimable maître: les fenêtres étaient ouvertes, et aucun d'eux ne songeait à en profiter. Ce spectacle touchant me pénétra jusqu'aux larmes: je m'approchai du malade; et après

lui avoir prodigué les consolations de l'amitié, je lui demandai pourquoi il laissait ainsi errer tant de petits oiseaux dans sa chambre? Hélas! me répondit-il, depuis que j'en ai vu mourir un dans sa cage, je leur ai donné la liberté à tous, de peur qu'ils ne mourussent l'un après l'autre. Je le quittai après ces paroles, et lui souhaitai un prompt rétablissement.

Colardeau a fait sur cette mort une pièce de vers charmante, intitulée : *A mes serins*. On ne peut point la lire sans pleurer. *Colardeau* aimait beaucoup les fleurs, les oiseaux et les femmes ; tous ses goûts étaient simples comme la nature, et son ame était pure comme un rayon du soleil. A l'égard des femmes, elles l'ont trompé, c'est dans l'ordre; et si l'on avait un reproche à lui faire, ce serait de s'en être plaint. L'un des premiers objets de son amour fut une demoiselle *Verrière*, demoiselle qui réunissait beaucoup d'esprit à beaucoup de charmes, mais qui était infiniment coquette, et qui ne faisait point son apprentissage en galanterie, lorsque le bon *Colardeau* lui offrit son cœur. Il l'aima long-temps, et long-temps elle lui fut infidèle : *Dorat* s'en ap-

perçut et l'en avertit. *Colardeau* lui répondit : je le sais, mais je reste auprès d'elle pour voir jusqu'à quel point une femme peut tromper. Ce mot était joli, et *Colardeau* aurait dû s'en tenir-là ; mais ce mot ne partait que de ses lèvres, un trait envenimé était dans son cœur. Il était véritablement épris de mademoiselle *Verrières*; et lorsqu'enfin elle lui donna congé, ou le dégoûta d'elle entièrement par ses perfidies : il eût la faiblesse de s'en venger en composant une longue Epître qu'il supposa écrite par son infidèle à madame l'abbesse de ***. Le style de cette Epître est soigné et élégant, comme celui de tous les ouvrages de *Colardeau* ; mais comme le sujet en est triste, mal choisi et même dégoûtant ! cette Epître avait paru en 1777 dans le journal des Dames : elle n'eût aucun succès, et, disons-le avec franchise, elle n'en méritait aucun. Comment s'intéresser en effet à une coquette froide qui fait humblement la confession de ses erreurs, et qui, feignant de se repentir, annonce tantôt ironiquement et tantôt sérieusement qu'elle va renoncer au monde? Oh! qu'*Héloïse* toute passionnée, toute brûlante d'amour, est

bien autrement faite pour plaire! La situation de mademoiselle *Verrières* est l'inverse de celle d'*Héloïse*: elle était, pour ainsi dire, aussi mutilée au moral qu'*Abailard* l'était au physique; et *Colardeau* était le pendant d'*Abailard* pour la sensibilité. S'il eût écrit une lettre passionnée à mademoiselle *Verrières*, comme *Abailard* en écrit une à *Héloïse*, tout le monde l'aurait admiré; mais comment s'intéresser à une femme qui dit, en parlant d'elle-même?

> Au sein de mes plaisirs, maîtresse de moi-même,
> Je jouis, sans l'aimer, du malheureux qui m'aime;
> Et s'il faut, après lui, caresser son rival,
> Le trompeur, le trompé, tout me devient égal.

Le peu de succès de cette Épître, supposée écrite par mademoiselle *Verrières*, prouve une vérité que j'ai avancée plus haut; c'est que la réussite d'un poëme dépend principalement du choix des sujets, et qu'en général *Colardeau* choisissait mal les siens. M. de la *Harpe* en convient sans trop le prouver: je crois l'avoir prouvé, en citant quelques vers de l'Epître à madame l'abbesse de ***. Si

Colardeau n'avait traité que des sujets comme l'Epître d'*Héloïse* à *Abailard*, il serait au rang de nos premiers poëtes. *Avis aux jeunes poëtes qui commencent.*

Colardeau avait fait un poëme intitulé : *le Patriotisme*, qui lui valut les bontés de M. de *Choiseul*, et quelques épigrammes de la part de certains journalistes : quoique son caractère fût le plus doux du monde, il répondit à ces derniers par sa charmante Epître à *Minette*, qui est une excellente satyre et un vrai modèle dans ce genre. Cette conduite de *Colardeau* prouve une grande vérité déjà reconnue par les bons esprits, c'est que la satyre doit être bien facile, puisque les hommes qui ont le moins de penchant pour ce genre, y réussissent.

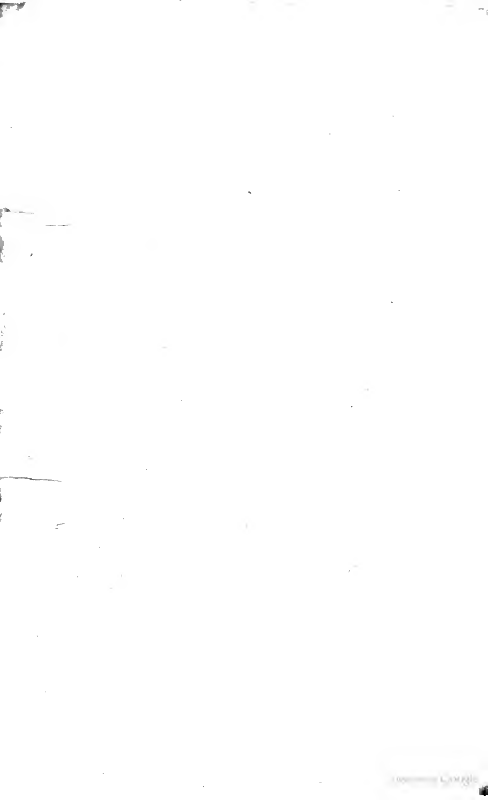
M. de la *Harpe* a prouvé lui-même cette vérité : il est tombé de sa plume féconde quelques épigrammes ingénieuses, quelques poëmes satyriques assez mordans, entr'autres, l'Epître à l'*Ombre* de *Duclos*, qu'il a faite, pour ainsi dire, en se jouant, et qui ont été lus avec avidité ; mais qu'ont-ils ajouté à sa gloire? Je l'ai dit souvent dans mes écrits, et

je me plais ici à le répéter : La satyre est un genre d'autant plus méprisable, qu'il est plus facile; et c'est par orgueil autant que par honnêteté qu'on doit s'abstenir d'en faire.

J'ai l'honneur d'être, etc.....

C. Palmezeaux.

ÉLOGE
DE CLAUDE-JOSEPH
DORAT.



LETTRE

A MADAME

FANNY BEAUHARNAIS.

MADAME,

Vous avez payé à la mémoire de M. DORAT (1) *un tribut de louanges d'autant plus estimable, qu'il vous a été inspiré par le sentiment de sa perte ; comment ai-je osé, après cela, analyser froidement ce que votre cœur avait si bien apprécié ; comment ai-je osé faire l'éloge d'un homme, sur la mort duquel*

(1) Mme. Beauharnais *a fait une fort belle Épître à l'Ombre de* Dorat.

vous aviez, pour ainsi dire, composé un hymne, et mêler la sécheresse de mes jugemens à l'éloquence de votre douleur. Vous l'avez voulu, Madame ; vous avez paru desirer que je vous fisse connaître ma manière de penser sur les ouvrages d'un homme, auquel vous croyez que son siècle n'a pas assez rendu justice : vos moindres desirs sont pour moi des lois sacrées, et je vous ai obéi, sans que vous m'eussiez rien ordonné.

Ne vous étonnez point de cet empire inconnu que vous avez toujours eu sur moi; il est l'effet naturel de l'admiration que j'ai pour vos talens, et de la vénération que m'inspirent vos vertus. Où trouver une ame aussi douce et aussi bienfaisante que la vôtre? Où trouver cette égalité de caractère qui n'appartient qu'à vous, et qui rend votre société aussi sûre qu'agréable? Où trouver autant d'imagination et de sensibilité, que vous en avez mises dans les lettres sublimes de STÉPHANIE, *et dans l'*Aveugle par

amour; *autant de grâces et de légèreté, qu'il y en a dans l'*Abailard *supposé; autant de finesse qu'on en découvre dans vos Poësies fugitives? Où trouver..... mais où m'entraîne un enthousiasme qui ne paraîtra injuste et déplacé qu'à vous seule? Pardon, Madame, j'oubliais que la modestie est, de toutes vos qualités, celle qu'on apperçoit le plutôt en vous; et qu'elle m'imposait la loi de me taire sur les autres: cette habitude que j'ai de louer, ne doit point vous surprendre; c'est sur-tout depuis que je vous connais, que je l'ai contractée.*

Je desire que l'Eloge que je vous envoye, vous plaise davantage que celui que j'allais faire de vous-même: je vous le livre avec tous ses défauts. Que n'est-il plus digne de celle à qui je l'offre, et de celui que j'y célèbre! La forme de cet ouvrage n'étant ni oratoire, ni académique, j'aurais dû peut-être l'intituler: Mémoires ou Réflexions sur la vie et sur les ouvrages de M. DORAT; *mais*

ce titre vous a plu moins que l'autre : c'était assez pour le rejetter. Il ne faut jamais prier les Grâces de rendre compte de leur sentiment même dans les plus petites choses, elles ne peuvent se tromper; et le moyen de réussir toujours, est d'être toujours de leur avis. Je suis bien fier que vous ayez été du mien sur un article. Quoique j'aie travaillé seul à cet Eloge de M. DORAT, *j'ai parlé au pluriel et non au singulier. En disant* JE *dans ces sortes d'ouvrages, on a l'air de s'assimiler quelquefois à la personne qu'on loue. Le* NOUS *vous a paru plus modeste, ainsi qu'à moi; et je ne saurais l'être trop, sur-tout dans cette occasion: je vais juger des talens que je ne devais qu'admirer.*

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant servit.,

C. PALMEZEAUX.

ÉLOGE
DE CLAUDE-JOSEPH
DORAT (1)

Nous croyons que les éloges outrés déshonorent celui qui les reçoit et celui qui les donne. *Dorat* était notre ami, et sa gloire devant nous être chère autant que la nôtre même, notre gloire et la sienne ne nous imposent qu'une loi dans l'ouvrage que nous publions, celle d'être juste : nous souhaitons de ne pas nous écarter de cette loi sacrée; nous souhaitons de prendre toujours la vérité pour guide dans les jugemens que nous allons porter. On est toujours si juste quand on dit la vérité ! Si pourtant nous suivions une route un peu

---

(1) Cet Éloge de *Dorat* avait déjà paru en 1780. Eclairé par les jugemens du public et par les conseils de quelques amis, l'auteur l'a retouché considérablement cinq ou six ans après, et en a fait un ouvrage tout nouveau.

contraire, ne serions-nous pas excusés d'avance par le *sentiment* qui nous anime, et l'ami ne ressemble-t-il pas quelquefois à l'amant qui admire tout dans sa maîtresse, jusqu'à ses défauts ?

Nous parlerons peu de ce qui fait tout le mérite de M. *Dorat* aux yeux de certaines gens, de sa naissance : elle était très-distinguée; il avait plus de trois cents ans de noblesse; c'est ce qu'il nous a dit seulement lorsque nous le lui avons demandé; c'est ce qu'on peut voir dans les titres de sa famille, où sans doute les preuves en sont consignées; c'est ce que nous aurions cherché à prouver peut-être, si M. *Dorat* n'avait pas eu d'autre illustration; mais nous faisons l'histoire de sa vie privée et littéraire, et non sa généalogie. Nous dirons seulement qu'il naquit à Paris le 31 décembre 1734, et qu'il fut baptisé le même jour à la paroisse Saint-Sulpice : nous ajouterons que la famille de M. *Dorat* est originaire du Limousin; que les ancêtres de notre auteur ont occupé, depuis *François I*er., des places très-honorables dans la robe; que l'on compte parmi eux, plusieurs conseillers au par-

lement, et quelques maîtres des comptes. On a dit dans le Journal Encyclopédique, dans le Mercure et dans le Necrologe, que notre auteur descendait du fameux *Jean Dorat*, professeur au collége (1) royal. On s'est trompé; il nous a dit encore bien des fois que cela n'était point; personne à cet égard n'était plus croyable que lui-même. Il n'a rien eu de commun avec *Jean Dorat*, pas même le talent; et nous serions bien fâchés qu'il eût partagé avec lui la gloire d'avoir inventé l'anagramme. Nous ne dirons pas non plus qu'il fit ses études avec succès, qu'il remporta quelques prix à l'université : *Hercule*, comme on sait, annonça dans les jeux de son enfance ce qu'il devait être un jour; cette ressemblance n'est point

(1) La famille des *Dorat* est originaire du Limousin; leur nom était primitivement *Disnemandi*; ce qui, en patois du pays, signifie *Disnematin*. Des lettres-patentes du roi leur permirent de le changer en celui de *Dorat*, qui, selon *Baluze*, provient d'une ville du même nom dans la Basse-Marche; et selon d'autres, du mot latin *auratus*, surnom donné à *Jean Dorat*, professeur au collège royal, qui, nous le répétons, n'était point le parent de notre auteur.

la seule qui se trouve entre *Hercule* et les gens de lettres : il est bien peu de ces derniers qui, comme l'autre, n'aient eu leur *Euristhée.*

Le premier ouvrage de M. *Dorat* fut une Ode sur le Malheur. C'est la divinité que tous les gens de lettres devraient invoquer en entrant dans la carrière, puisque c'est souvent la seule qui préside à leurs travaux.

Je lis les noms des poëtes fameux :
Où sont les noms des poëtes heureux ?

C'est *Gresset* qui a dit ces mots, et M. *Dorat* les aurait dits sans doute avec plus de raison. Une Epître à la princesse de *Robeck*, et d'autres Pièces fugitives suivirent l'Ode sur le Malheur. Ces jolis riens occupèrent les cercles, et y produisirent un effet bien différent de celui que l'auteur en attendait. Il est dans la société une foule d'oisifs titrés qui, dignes de ces temps de barbarie où les nobles ne savaient pas lire, et auraient rougi de le savoir, s'imaginent que les talens de l'esprit déshonorent celui qui les cultive. Ces personnages aussi ridicules que vains, oublient que l'homme de génie est autant au-dessus d'un roi, qu'ils sont

eux-mêmes au-dessous de ce dernier; que *Voltaire* et eux sont dans l'ordre moral, comme le fini et l'infini dans l'ordre métaphysique : ils ne savent pas que le sage ferait bien de les haïr, s'il n'était pas plus juste de les mépriser, et s'ils n'excitaient pas plus de pitié que de colère.

Depuis que nous cultivons les lettres et que nous nous honorons de les cultiver, ces Messieurs nous ont fait entendre que nos occupations nous faisaient le plus grand tort dans ce qu'ils appellent la bonne compagnie ; qu'il n'était pas décent qu'un homme bien né fût ce qu'ils appellent un auteur : dénomination à laquelle ils attachent un sens aussi faux qu'à la première. Leurs représentations ne nous ont point corrigés. Dès-lors ils nous ont regardés comme des êtres nuls, perdus pour la société, et rayés du nombre des vivans. Tout cela n'est que burlesque ; voici ce qui est vraiment criminel. Désespérans de nous convertir, ils ont cherché à nous nuire. Pour la première fois nous avons vu que l'orgueil produisait des fanatiques, ainsi que la religion ; que la sottise avait ses enthousiastes comme la vérité ; et nous nous sommes trouvés dans une crise si

inattendue et si singulière, que nous avons maudit plus d'une fois des préjugés qui tôt ou tard seront détruits par la raison universelle, et qu'il était bien difficile de ne pas respecter, quand on a eu le malheur d'être nés ce que nous sommes.

M. *Dorat* fut, ainsi que nous, exposé à cette bizarre persécution. Certains importans, qui n'avaient pas même le mérite d'avoir lu ses vers, mais qui savaient qu'il en faisait, oublièrent que pour la naissance il était leur égal, et le reçurent avec des airs de protection dont il fut indigné, dont même il se plaignit plusieurs fois, entr'autres dans le discours qui est à la tête des Fantaisies. Il perdit son père étant encore assez jeune : il lui restait une tante qui le chérissait tendrement, mais qui était janséniste; ce qui annonce qu'avec les préjugés du monde où elle vivait, elle avait encore ceux de sa secte. Elle contraria son neveu autant que si elle ne l'eût point aimé; mais comme les parens sont un peu plus faciles à désarmer que les sots, le jeune homme sans doute lui fit entendre raison sur l'article de la Poésie; il n'y eut qu'un point sur lequel elle fut inexorable. M. *Dorat* servait dans les

Mousquetaires : cette tante le retira du corps malgré lui ; et voici comme lui-même raconte la chose.

Passons vîte..... Ciel ! que j'en veux
A ma janséniste de tante !
Emporté par mes premiers vœux,
Je méditais un vol heureux
Vers une gloire plus brillante :
Loin de me voir ensorcelé
Par un talent toujours funeste,
Que n'ai-je encor la soubreveste
Et le coursier gris-pommelé !
Héros, que *Vénus* favorise,
Et dont elle aime la valeur,
Parmi vous règnent la franchise,
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour et l'honneur,
Du corps, je crois, sont la devise.
Ma vieille tante s'en moqua.
Après mainte et mainte neuvaine,
De par *Quesnel* on me damna,
Comme *Escobar* et *Molina* ;
Et, qui pis est, l'on m'ennuya.
Je me dépitais dans ma chaîne ;
Je n'y tins point..... Avec regrets
Je quittai l'école guerrière :
Adieu mes belliqueux projets ;
Adieu la palme militaire,
Et mes combats et mes succès.
Force invisible ! ô Providence !

Quels sont tes décrets absolus !
Peut-être sans *Jansénius*,
J'eusse été maréchal de France.

Il y avait alors à Paris un jeune homme d'une sensibilité d'autant plus vive, que sa complexion semblait plus délicate ; ce jeune homme était *Colardeau :* il fut depuis l'intime ami de M. *Dorat*, et M. *Dorat* fut digne d'être le sien. Ces deux écrivains, comme on sait, avaient beaucoup de ressemblances respectives avec *Ovide* et *Tibulle : Dorat* tenait beaucoup du premier, et *Colardeau* imitait le second.

Leur amitié n'est point ce qui a mis le dernier trait à ces ressemblances. *Colardeau* mourut avant *Dorat* (1), comme

(1) Une ressemblance plus frappante est celle du poëte *Gallus* avec feu M. de *Pézay*. D'un peu bas, comme *Gallus*, M. de *Pézay* est parvenu aux grades militaires ; comme *Gallus*, il a composé des Poësies tendres et galantes ; ambitieux et sensible comme *Gallus*, il est mort de chagrin, dit-on, d'avoir perdu les faveurs de la cour : ajoutez, si vous voulez, à ces ressemblances, que M. de *Pézay* a traduit les Poësies de ce même *Gallus*, qui était l'ami de l'*Ovide* et du *Tibulle* des Latins ; et que ce même M. de *Pézay* était fort lié avec l'*Ovide* et le *Tibulle* Français.

Tibulle était mort avant *Ovide*; et *Dorat* composa une Élégie intéressante sur la mort de *Colardeau*, comme *Ovide* en avait fait une sur celle de *Tibulle*. *Colardeau*, comme *Tibulle*, avait le sentiment le plus exquis de l'harmonie, plus de goût peut-être que d'imagination, la touche la plus moëlleuse, la plus suave, une mélancolie douce, et la sensibilité la plus touchante. Lassé de poursuivre la représentation de sa tragédie d'*Astarbé*, il donna une Imitation de la belle lettre d'*Héloïse* à *Abailard*, par *Pope*. Cette Imitation eut le plus grand succès, et ce succès tourna la tête à tous les jeunes poëtes; comme aucun d'eux n'avait le talent de *Colardeau*, aucun ne réussit autant que lui. M. *Dorat* fut entraîné comme les autres, mais il se distingua de la foule. *Dorat*, comme *Ovide*, avait le coloris le plus brillant, plus d'imagination peut-être que de goût, plus d'esprit que de sentiment, la faculté d'exprimer presque toujours sa pensée par une image, et la facilité la plus heureuse. Sa Lettre de *Barnewelt* à *Truman*, eut quatre éditions en peu de temps. Il y a de très-beaux vers dans cette héroïde; des tableaux terribles, rendus avec

8..

énergie : l'auteur a rempli le but qu'il devait se proposer en traitant ce sujet. Après avoir lu son ouvrage, on hait, on méprise *Fanni*, et l'on plaint *Barnewelt*. Un des beaux endroits est celui où *Fanni* emploie un moyen victorieux quelquefois, lorsqu'une femme veut faire commettre un crime à son amant : nous allons le citer.

« ..... O cher *Truman*! peins-toi ton malheureux ami,
» Foudroyé par ces mots, respirant à demi ;
» Cherchant en vain sa voix, dans les sanglots mourante;
» Renversé dans les bras de sa cruelle amante
» Qui joignait la tendresse à ces instans d'horreur,
» Et les feux de l'amour à ceux de la fureur.....
» Peins-toi, si tu le peux, cette effrayante scène,
» Ce trouble, ces transports d'une femme inhumaine,
» Ce lit, ce lit fatal d'une lampe éclairé,
» Et ce double poignard par *Fanni* préparé!
» Que te dirai-je enfin? Attendri par ses larmes,
» Échauffé par sa rage, entraîné par ses charmes,
» Ses menaces, ses cris... je promis tout... Ah! Dieux!
» *Fanni*, dans ces momens, me force d'être heureux ;
» Avant de l'égorger, enivre sa victime ;
» Et son dernier baiser est le signal du crime ».

Voilà de ces traits qu'il est impossible à un auteur dramatique de transporter sur la scène, et qui, par le mélange du crime et de la volupté, font toujours de l'effet dans un autre

ouvrage. MM. de la *Harpe* et *Blin-de-Saint-More* ont traité le même sujet que M. *Dorat*, mais d'une autre manière : ils en ont fait chacun une tragédie ; et dans toutes deux il y a le même intérêt, mais non les mêmes beautés. Neveu d'un curé de Pithiviers près duquel il habita long-temps, c'est dans le fond d'un presbytère que, pour la première fois, *Colardeau* essaya de cadencer des vers; et ne pourrait-on pas croire que ce fût à cette circonstance singulière qu'il dût peut-être le caractère mélancolique et religieux de son talent. Seul, pour ainsi dire, avec toutes les idées pieuses qui peuplent les maisons curiales, il crut rencontrer, il crut voir, dans la cellule de son oncle, l'ombre pâle et amoureuse d'*Héloïse*; et quoique la tragédie d'*Astarbé* ait été lue à la comédie française, long-temps avant qu'il eût publié la Lettre d'*Héloïse*, nous savons que celle-ci fut le premier ouvrage de *Colardeau* : il nous l'a souvent dit lui-même ; et ce n'est point par conjecture que nous affirmons qu'il dut son premier succès à son séjour dans un presbytère. Non, ce n'est point par une vaine conjecture que nous raisonnons ainsi : si l'ombre d'*Héloïse* ne lui

8...

apparut point en effet, n'est-il pas vraisemblable que des yeux de son imagination, il la vit souvent lui apparaître, et que, poursuivi par ces mânes sacrés, il n'imagina pouvoir les appaiser qu'en leur rendant un poétique hommage? *Dorat*, au contraire, fut jetté de bonne heure dans le tourbillon du monde; *Dorat* élevé non auprès d'un bon pasteur de campagne, mais à l'hôtel des Mousquetaires, ne dut pas d'abord empreindre ses ouvrages de ces teintes passionnées et lugubres, qui marquent les premières productions de son ami: encouragé néanmoins par le succès de la lettre de *Barnewelt*, il donna d'autres Héroïdes, qui toutes en eurent plus ou moins, selon que les sujets en furent bien ou mal choisis. Il avait déjà fait répondre *Abailard* à *Héloïse*, comme *Abailard* aurait répondu lui-même; mais quelle différence entre la situation de ces deux amans! *Héloïse*, en écrivant, était encore une femme; et en répondant, *Abailard* n'était plus un homme. Supposé qu'il eût encore mérité ce nom, une amante qui se plaint, et une amante comme *Héloise*, est toujours bien plus intéressante que son amant, quelque malheur qui lui soit arrivé. L'Héroïde de

M. *Dorat* est bien écrite ; il l'a souvent présentée au public avec des changemens heureux : mais elle vint trop tard. *Héloïse* avait enlevé tous les suffrages ; et pour cette fois seulement *Tibulle* l'emporta avec raison sur *Ovide*. *Colardeau*, d'ailleurs, s'était appuyé sur *Pope*, en imitant la Lettre d'*Héloïse* : il dut la plupart de ses beautés au plus sublime original ; et *Dorat* ne pouvant pas jouir de cet avantage, ressembla à ces danseurs de corde qui n'ont pas de tremplin : il ne fit point de chûte, sans doute, mais il ne s'éleva point aussi haut que son rival heureux.

M. *Dorat* eut plus de bonheur en faisant écrire *Valcour* et *Zeïla*. C'est dans le Spectateur qu'il avait puisé le sujet de leurs lettres. La même aventure d'*Inkle* et *Yarico*, a fourni à M. de *Chamfort* l'idée de la Jeune Indienne. La pièce de ce dernier est restée au théâtre, et le méritait. On lira toujours avec plaisir les trois Lettres de M. *Dorat* : elles sont écrites avec sensibilité, avec élégance ; et dans la dernière, c'est-à-dire, dans celle que *Valcour* écrit à son père, il y a des tableaux qui feraient de l'effet au théâtre ; quoiqu'ils ne ressemblent point à ceux de la Jeune Indienne.

Les autres Héroïdes de M. *Dorat* ont toutes à peu-près le même mérite, du côté du style; quoique le sujet de toutes ne soit pas également heureux. Voici le jugement qu'il porte lui-même de ces productions de sa jeunesse : « Je les avais publiées avec cette précipitation » que la jeunesse met à tout. C'est la saison » de l'ivresse, de l'imprudence et des fautes; » c'est alors qu'on préfère les écarts brillans » de l'imagination, à l'expression simple d'un » cœur profondément ému; c'est alors qu'on » sacrifie à la recherche de quelques vers » éblouissans, cette liaison insensible d'idées, » cet accord de toutes les parties, cette cha- » leur résultant de l'ensemble, enfin, cette » continuité d'un style pur et vrai, qui met » le lecteur dans l'illusion, et fait disparaître » l'effort de l'écrivain. » C'est à la tête des Victimes de l'amour, ou Lettres de quelques amans célèbres, qu'il parle ainsi de ses Héroïdes; et dans cette dernière édition, il a corrigé une partie des fautes dont il s'accuse. Nous croyons qu'on y distinguera sur-tout la lettre de *Comminges*, sujet heureux déjà mis au théâtre par M. d'*Arnaud*. L'Héroïde de *Dorat* n'a point les mouvemens du Drame de ce nom;

mais le Drame est écrit avec peu de correction, et l'Héroïde de *Dorat* est un de ses ouvrages les plus soignés pour le style.

Quelques gens de lettres ont prétendu que le genre de l'Héroïde n'était pas naturel, et qu'il fallait seulement le tolérer; d'autres, que c'était une plaie réelle qui affligeait la littérature, et qu'il fallait le proscrire : nous prendrons un milieu entre ces deux excès. Le président *Nicole*, dont l'avis était de quelque poids, regardait les Héroïdes d'*Ovide* comme le plus bel ouvrage de ce poëte. Cette admiration était exagérée; mais il est très-peu de savans qui n'en aient fait le plus grand cas. Elles ont été traduites en France par *Saint-Gelais*, le cardinal *Duperron*, *Desportes*, *Meziriac*, *Lingendes*, *Hédelin*, ect. etc... et l'on n'admire point, et l'on ne traduit point les ouvrages qui sont une plaie pour la littérature. Pourquoi d'ailleurs ce genre ne serait-il pas naturel? Il nous semble qu'il l'est plus que tous les autres. Lorsqu'un amant est loin de sa maîtresse, un époux de son épouse, un fils de sa mère, quelle est la première idée qui doit venir aux uns et aux autres? C'est sans doute de s'écrire mutuellement. Ce genre a sa source dans le

besoin impérieux que nous éprouvons tous de communiquer nos idées et nos sentimens aux êtres dignes de les partager. Ce besoin est de tous les temps et de tous les lieux. Les Héroïdes ne sont donc pas un genre qu'il ne faille que tolérer, ou qu'il faille proscrire; c'est, comme tous les autres, un genre dont il ne faut point abuser; c'est un genre sur-tout où il faut savoir s'arrêter. Et ne pourrait-on pas dire à presque tous nos auteurs d'Héroïdes, ce que M. de *Voltaire* écrivait à M. *Blin-de-Saint-More*, au sujet de *Gabrielle d'Estrée?*

« Pour *Gabrielle* en son apoplexie,
» Aucuns diront qu'elle parle long-temps ».

Qu'on ne croie pas que M. *Dorat* ne fut jamais occupé que d'une sorte de travail : son activité ne lui permettait pas de s'attacher profondément à un seul ouvrage. L'excès de ses forces peut-être l'obligeait à les disperser. Chaque jolie femme qui frappait ses yeux, chaque événement singulier, chaque homme remarquable par ses talens ou par ses vertus, qui *apparaissait* sur la scène du monde, la nouvelle du jour, l'histoire de la veille, excitaient sa verve tour-à-tour. Il

entremêlait sans-cesse les myrthes et les cyprès, les lauriers et les roses ; il composait en même temps des Tragédies et des Madrigaux, un Poëme didactique et des Contes. En même temps qu'il faisait écrire en longs vers alexandrins *Barnewelt*, *Comminges*, *Abailard*, etc., il écrivait lui-même en petits vers à *Voltaire*, *Helvetius*, *Hume*, etc., et sur-tout à sa maîtresse ou à celle qui devait l'être. De-là naquirent les Fantaisies ; mais ce n'est pas encore le moment de parler de cet ouvrage. Comme M. *Dorat* a fait toute sa vie des Poésies fugitives, et que ses dernières ne sont pas les moins jolies ; c'est pour la fin de cet éloge que nous en réservons l'examen : nous allons passer aux Contes et aux Fables. Nous plaçons au nombre des premiers, l'Isle Merveilleuse, les Tourterelles de *Zelmis*, *Selim* et *Selima*, que M. *Dorat* a quelquefois intitulés Poëmes, et qui ne sont, à ce qu'il nous semble, que des Contes d'une plus longue étendue, ou plus développés que ceux de *la Fontaine*.

Quand ces différentes productions et ses fables parurent, on le compara, comme on avait déjà fait, à *Richer*, à *Lamotte*, à *Grécourt*,

à *Vergier*, à *Senecé*, et à mille autres, on lui cita l'éternel modèle dans les deux genres, l'admirable, le divin, et sur-tout l'inimitable *la Fontaine*. On crut qu'il avait voulu l'imiter ; et d'après cela, bien des gens le condamnèrent, sans l'avoir lu. On ne le jugea point, on le proscrivit : méthode ordinaire du fanatisme de littérature, et de tous les fanatismes. On oublia qu'il n'avait jamais eu l'intention d'égaler son modèle ; on oublia ces vers modestes qu'il avait mis à la tête de ses Contes, dans une invocation à *la Fontaine*.

« Comme toi j'ai bien du loisir ;
» Comme toi j'aime le plaisir ;
» Et là finit la ressemblance.
» Prête-moi tes moindres pinceaux ;
» Que de loin je suive tes traces :
» Je n'aspire point à tes grâces,
» Trop heureux d'avoir tes défauts ».

On oublia que chaque genre a ses lois générales, auxquelles il faut s'asservir, et chaque auteur ses grâces particulières, qu'il ne faut point rejetter ; qu'ainsi il n'est point de sujet qu'on ne puisse traiter de plusieurs manières, toutes également estimables. On

oublia que cette intolérance en littérature est meurtrière et destructive ; que cette admiration exclusive pour un homme qui a excellé dans un art quelconque, empêche un autre homme d'y exceller à son tour ; que s'il fallait briser toutes les statues de *Jupiter*, qu'on a faites depuis *Phidias*, on briserait bien des chefs-d'œuvre ; que s'il fallait brûler toutes les tragédies, parce que toutes ne ressemblent pas à la plus belle de *Racine*, on brûlerait bien de bonnes tragédies. On oublia enfin qu'on était injuste, terme où conduisent toujours l'intolérance et la passion. Quant à nous, dont l'ame a toujours été fermée à l'une et à l'autre, quant à nous qui avons lu et jugé de sang-froid les Contes de M. *Dorat*, voici ce que nous avons vu, et ce que tout le monde aurait pu voir comme nous. Il nous a semblé qu'au-dessous de *la Fontaine* il était plusieurs places honorables, et que M. *Dorat* occupait une des premières ; il nous a semblé que le Conte d'*Alphonse* était un petit chef-d'œuvre ; non dans le genre de *la Fontaine*, mais dans celui de M. *Dorat* : cet ouvrage est plein de volupté, de finesse, de grâces dans

les détails, de situations plaisantes, et même comiques. Celui de *Combabus* nous a fait aussi grand plaisir. C'est un ouvrage de *Chaulieu*, en prose et en vers, intitulé la *Perfection d'Amour*, qui a fourni à M. *Dorat* l'idée de l'Isle Merveilleuse, ou *Irsa* et *Marsis*. L'ouvrage de *Chaulieu* est charmant ; M. *Dorat* n'a pas embelli ce fonds comme beaucoup d'autres, parce qu'il n'est guères possible d'embellir *Chaulieu* ; mais il nous semble qu'il l'a enrichi de tous les atours de la poésie, et même de l'imagination. L'épisode de l'amour qui va consulter le destin dans son temple, la description de ce temple, ne sont pas dans l'ouvrage de *Chaulieu* ; et il nous a semblé qu'ils produisaient un effet très-agréable dans celui de M. *Dorat*. Ces Contes de M. *Dorat* et quelques autres, tels que les *Dévirgineurs*, les *Cerises*, etc., ont paru trop libres : ils le sont en effet ; mais il nous a semblé qu'il y avait de la différence entre être libre et être obscène. M. *Dorat* a dit quelque part que l'obscénité ne devait jamais souiller la plume d'un galant homme : jamais il ne s'est écarté de ce principe. Il nous a semblé qu'on ne

pouvait pas en dire autant de tous les conteurs. Enfin, quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance entre *la Fontaine* et *Dorat*, ne pourrait-on pas toutefois risquer le parallèle suivant. La muse de *la Fontaine* (nous parlons de ses contes) est toujours belle de sa nudité ; celle de M. *Dorat* est embellie par sa parure ; celle-là se couronne, sans prétention, des fleurs qu'elle rencontre sous ses pas ; celle-ci, des diamans qu'elle trouve toujours sous sa main : l'une est une nymphe de village ; l'autre, une coquette de cour. Quel a été d'ailleurs le but de M. *Dorat*, en faisant des Contes ? Il nous l'apprend lui-même dans des réflexions sur ce genre de littérature. « C'est chez » le peuple, dit-il, que *la Fontaine* a pris » les principaux traits de ses tableaux ; il a » peint, si l'on peut le dire, la nature bour- » geoise. Ce qu'on appelle la bonne compa- » gnie est, comme les autres ordres de » citoyens, fertile en intrigues amoureuses, » en aventures plaisantes, en caractères » dignes du Conte. Pourquoi nos marquis, » nos barons et tous nos élégans titrés, ne » remplaceraient-ils pas les paysans, les » valets et les muletiers, personnages si

» distingués dans *la Fontaine* ? Pourquoi, » à la place de *Catau*, de *Perette* et de » *Madelon*, ne peindrait-on pas nos jolies » femmes ? » Voilà donc les personnages que M. *Dorat* a voulu peindre, des barons, des marquis, des élégans titrés. Nous ne l'en blâmons point : toutefois nous ferons une observation qui paraît ici trouver sa place.

Des muletiers, des servantes de cabaret, des moines, ne sont pas trop bonne compagnie, il est vrai ; mais tous ces gens-là sont des hommes ; tous ont leur allure, leurs passions, leur caractère. Croire qu'ils ne sont pas dignes d'être peints, c'est resserrer la sphère d'un art ; c'est donner des entraves au génie, et des chaînes à soi-même. Il nous semble que le poëte philosophe ne trouve qu'une chose indigne de ses pinceaux, le vice ; et que, si quelquefois il lui arrive de le peindre, ce n'est que pour le faire haïr. M. *Dorat* a suivi pour ses pièces de théâtre les mêmes principes que pour ses Contes : il n'a guère mis sur la scène que des barons, des marquis, des élégans titrés. D'après cela, il nous semble qu'il est à *la Fontaine* pour

le Conte, ce qu'il est à *Molière* pour la Comédie ; et il nous semble encore que cette double assertion n'a pas besoin d'être prouvée.

Quant aux Fables, si l'on condamna M. *Dorat*, parce qu'on crut qu'il avait voulu imiter *la Fontaine* ; on eut encore moins de raison que pour ses Contes. Voici quelle fut son intention : il nous l'apprend lui-même dans sa préface. « La Fable, dit-il, est une
» bergère qui cueille en rêvant les fleurs
» qu'elle rencontre, et qui ne songe pas même
» à s'en parer. Je fais ma satyre; mais,
» n'importe. J'ai peut-être envisagé l'apologue
» sous un point de vue qui ne demande pas
» tout-à-fait les mêmes dispositions. Nous
» vivons dans un siècle où tous les ridicules
» ont leur sauve-garde, et presque tous les
» vices, de puissantes autorités. Chaque
» societé particulière est infectée de préten-
» tions qu'on ne peut choquer sans craindre
» un soulèvement : la satyre déclarée pro-
» duirait cet effet. Dans la corruption géné-
» rale, le philosophe le plus courageux doit
» respecter les bienséances qui la masquent.

» Voilà ce que fait la Fable ; elle est, selon » moi, la satyre mitigée. »

Les prétentions de chaque societé, les vices, les ridicules du siècle, voilà ce qu'il a voulu peindre ; il regardait la Fable comme une satyre mitigée. On pourrait conclure de-là que *la Fontaine* a écrit pour toutes les nations, et que M. *Dorat* n'a écrit que pour la sienne. C'est sur-tout les ridicules littéraires qu'il a voulu désigner. L'Autruche, l'Audience des Oiseaux, le Sylphe et le Pygmée, les oiseaux de proie, en sont la preuve; d'autres, tels que l'Aiglon et les Paons, les Voyages de *Jupiter*, lui ont été suggérés par les circonstances. Quoi qu'il en soit, cette production ne peut que faire honneur à son esprit, et ajouter un fleuron de plus à sa couronne. Nous avons compté soixante - dix fabulistes depuis *la Fontaine*, sans ceux que nous ne connaissons pas : tous ressemblent plus ou moins au bon-homme. Si M. *Dorat* a un mérite, c'est de ne pas lui ressembler du tout, Le caractère distinctif de *la Fontaine* est la naïveté ; celui de *Dorat* est une gaîté fine, et quelquefois maligne. Chez *la Fontaine*

on rit de surprise, et sans trop savoir pourquoi : chez l'autre on rit de malice, et on le sait. Le coloris de *Dorat* est, en général, plus brillant, plus riche de poésie, que celui de *Lamothe*, de *Richer*, de *Pesselier*, etc.. Si ces derniers ont des avantages qui ne se trouvent pas chez lui, ne peut-on pas dire qu'il a celui de s'être ouvert une route nouvelle. Quoiqu'il ne ressemble pas toujours à *la Fontaine*, il ne faut pas croire qu'il n'ait jamais des traits naïfs ; les vers suivans prouvent le contraire :

...... Dieu plein de bonté !
A qui les pigeons obéissent ;

dit une colombe en cherchant à consoler ses petits. *A qui les pigeons obéissent*, est du genre de *la Fontaine*. Dans le Renard et les jeunes Lapins, un de ceux-ci, en voyant l'air doux, benin et tranquille du Renard, dit à l'un de ses camarades :

Comme il est tendre alors qu'il nous regarde !
Il a l'air d'aimer les lapins.

Il a l'air d'aimer les lapins, est charmant, et n'a pas besoin de commentaires. Un ou-

vrage supérieur à ceux-là pour l'ensemble ; et le meilleur peut-être de M. *Dorat* dans ce genre, est celui qu'il a intitulé : *Le Secret de l'Education.*

LE SECRET DE L'ÉDUCATION.

Une tante, une mère, une bonne est suspecte.
La jeunesse est toujours prompte à s'effaroucher ;
Pour la mener au but, il faut le lui cacher :
La leçon instruit mieux quand elle est indirecte.
Prouvons. Avec sa tante une nièce habitait :
La nièce avait seize ans, beaux yeux, joli corsage ;
Et déjà même on la citait
Pour la *Psyché* du voisinage.
Mais, avec les attraits qui parent le bel âge,
Elle en avait tous les défauts :
Elle courait, allait, parlait mal-à-propos,
Se coëffait à triple étage,
Et détestait les plus légers travaux ;
Aussi pas un amant n'y fixait son hommage :
Les épouseurs, sur-tout, se tenaient clos ;
Joignez à cette humeur volage et peu flexible,
La curiosité la plus incorrigible ;
Elle voulait tout voir, tout épier :
Personne ne savait mieux qu'elle,
Et l'historiette nouvelle
Et la chronique du quartier.
Son intelligente tutrice,
Quoique cherchant à la flatter,
Reconnut en elle ce vice,
Et résolut d'en profiter.

Dans une chambre solitaire,
Un jour elle s'enferme et fait sonner ses clefs ;
Les desirs curieux à ce bruit éveillés,
La belle de trotter, comme à son ordinaire,
Se suspendant sur la pointe des pieds.
La voilà qui s'attache au trou de la serrure :
Elle contraint ses moindres mouvemens ;
L'oreille est aux aguets, les yeux sont plus ardens,
Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.
Que voit-on ? La tante à genoux,
Et s'écriant d'un ton sensible et doux :
Toi, qui changes les cœurs, Dieu ! permets que ma nièce
Agisse si bien désormais,
Qu'elle mérite la tendresse
De ce mortel charmant qui l'aime avec excès ;
Se cache par délicatesse,
Et m'a fait signer la promesse
De seconder ses vœux secrets.
Se doutant bien qu'elle était écoutée,
Elle poursuit : O ciel ! dans tous les temps,
Puisse-t-elle se voir chérie et respectée !
Qu'elle soit mère, un jour, de vertueux enfans ;
Et que son jeune époux, dans un nœud légitime,
Goûtant les charmes du retour,
Affermisse encor par l'estime
Les tendres chaînes de l'amour !.....
Sa pupille se trouble et jure d'être sage,
De transports inconnus son cœur est agité..... etc.

Que de grâces ! que d'intérêt dans ce Conte ou cette Fable ! On ne peut le lire sans l'atten-

drissement le plus doux, et la surprise la plus agréable.

Quand les Baisers parurent, on fit les mêmes reproches à M. *Dorat*, mais avec moins de justice que jamais. Si jusqu'alors M. *Dorat* avait paru au-dessous de ses maîtres dans les différens genres qu'il avait traités, il nous semble que, dans les Baisers, il a surpassé son modèle. Nous allons mettre le lecteur à portée d'en juger. Voici d'abord le Baiser de *Jean II* :

Cùm Venus Ascanium super alta Cythera tulisset,
Sopitum teneris imposuit violis,
Albarum nimbos circumfuditque rosarum,
Et totum liquido sparsit odore locum.
Mox veteres animo revocavit Adonidis ignes,
Natus et irrepsit ima per ossa calor.
O quoties voluit circumdare colla nepotis !
O quoties dixit : Talis Adonis erat !
Sed placidam pueri metuens turbare quietem,
Fixit vicinis basia mille rosis.
Ecce calent illæ cupidæque per ora Diones
Aura, susurranti flamine lenta subit.
Quotque rosas tetigit tot basia nata repentè
Gaudia reddebant multiplicata Deæ.
At Cytheræa natans niveis per nubila Cicnis
Totius terræ cœpit obire globum :
Triptolemique modo fœcundis oscula glebis
Sparsit, et ignotos ter dedit ore sonos.

Indè seges felix nata est mortalibus ægris;
Indè medela meis unica nata malis.
Salvete æternùm miseræ moderamina flammæ;
Humida de gelidis basia nata rosis.
En ego sum, vestri quo vate canentur honores,
Nata Medusæi dùm juga montis erunt.
Et memor Æneadum, stirpisque disertus amatæ,
Mollia Romulidùm verba loquetur amor.

Voici l'imitation de *Dorat*:

Un jour la belle *Dionée*,
Dans un de ces bosquets qui couronnent Paphos,
Fit enlever le fils d'*Énée*.
Tandis que le sommeil lui versait des pavots,
Elle-même sema de fraîches violettes,
Le gazon embaumé qui lui servait de lit.
Près d'*Ascagne*, étendue en ces sombres retraites,
Vénus le voit dormir, et *Vénus* s'attendrit.

La Déesse alors se rappelle
Du Berger qu'elle aima les jours trop tôt finis;
Il revit pour moi, disait-elle :
C'est ainsi qu'il dormait : tel fut mon Adonis.

Elle sent, à ce nom, errer de veine en veine
Ce feu dont le progrès augmente ses appas :
Combien de fois ne voulut-elle pas,
S'élançant à demi, ne respirant qu'à peine,
Au cou d'*Ascagne* entrelasser ses bras !...
Le desir naît sur ses lèvres ardentes.....
Mais craignant de troubler ce paisible sommeil,
Elle se laisse aller sur des roses naissantes
Qui, grâces à Vénus, verront plus d'un soleil.

Leur parfum la séduit et leur fraîcheur l'attire :
Au gré d'un caprice charmant,
Elle y porte la main, avec feu les respire;
En humecte sa bouche, et croit, dans son délire,
Ne baisant que des fleurs, caresser son amant....
Vous eussiez vu les roses enflammées,
Sous les caresses de *Cypris*,
Epanouir leurs feuilles animées :
C'est de-là que leur vient leur tendre coloris.
Autant de baisers que de roses,
Rivale des zéphirs legers,
Vénus en donne tant de ses lèvres mi-closes,
Que les roses, bientôt, vont manquer aux baisers.
Sa moisson faite, elle s'envole :
Ses cygnes éclatans l'emportent dans les airs,
En longs sillons d'azur devant elle entr'ouverts;
Elle impose silence aux fiers enfans d'*Éole*,
Et les beaux jours naissent pour l'univers.
Du haut des cieux, que son haleine épure,
Où son char d'or lui trace un lumineux chemin,
Vénus sourit; et le front plus serein,
Va semant les baisers sur toute la nature :
Elle en émaille la verdure,
Colore les épis, teint le duvet des fleurs :
Elle en couvre les bois, les prés, la grotte obscure,
Et répand sous les eaux leurs subtiles ardeurs.

Depuis ce jour, tout brûle et s'unit et s'enlace;
Le bouton d'un beau sein est éclos du baiser;
Une rose y fleurit pour y marquer sa trace;
Fier de l'avoir fait naître, il aime à s'y fixer.

Il n'est guère possible d'imiter mieux des vers latins. Ceux de *Jean II* sont doux, harmonieux et brillans : ceux de M. *Dorat* ont les mêmes qualités. Mais pourquoi s'est-il exercé sur un si mauvais modèle? Si l'expression de *Jean II* est toujours assez pure, sa pensée est souvent fausse; ses tours sont maniérés; il prend la mignardise des diminutifs pour la tendresse des sentimens; il n'approfondit guère ceux-ci, et abuse des autres : son imagination d'ailleurs n'est point dirigée par le goût, et ses fictions sont quelquefois hors de la nature. On vient d'en voir un exemple dans la pièce que nous avons citée. « *Vénus* fait porter *Ascagne* endormi dans » un bosquet de *Paphos*; c'est sur un lit de » fleurs qu'elle fait déposer ce précieux far- » deau. *Ascagne* ressemble à *Adonis* : elle » le contemple et croit revoir ce dernier. Son » amour renaît tout-à-coup : elle est mille fois » tentée d'embrasser *Ascagne*; elle craint » de le réveiller; et dans cette crainte, elle » fixe sa bouche sur les fleurs voisines et les » couvre de baisers. » Jusques-là tout est bien. Mais qu'ensuite du haut de son char *Vénus* sème des baisers sur toute la nature, voilà

une image outrée ; voilà ce qu'on ne conçoit pas ; et cependant voilà ce qu'on trouve dans *Jean II*.

Triptolemique modo fœcundis oscula glebis
Sparsit, etc., etc.

Un vers de sentiment vaut mieux que tous ces traits de bel esprit ; et une Elégie de *Tibulle* est préférable à tous les Baisers de *Jean II*. Mais voici une citation qui prouvera encore mieux la supériorité de M. *Dorat*.

BAISER DE JEAN II.

Quid vultus removetis hinc pudicos,
Matronæque, puellulæque castæ?
Nulla hîc furta Deûm jocosa canto,
Montrosasve libidinum figuras,
Nulla hîc carmina mentulata, nulla
Quæ non discipulos ad integellos
Hirsutus legat in scholâ magister:
Inermes cano Basiationes,
Castus Aonii chori sacerdos:
Sed vultus adhibent modò hùc protervos
Matronaeque, puellulæque castæ,
Ignari quia fortè mentulatum
Verbum diximus, evolante voce:
Ite hinc, ite procul, molesta turba,
Matronæque, puellulæque turpes.

Quantò castior est neæra nostra ;
Quæ certè sine mentula libellum
Mavult, quàm sine mentula poetam ?

IMITATION DE M. DORAT.

Pourquoi donc, Matrones austères,
Vous alarmer de mes accens ?
Vous, jeunes filles trop sévères,
Pourquoi redoutez-vous mes chants ?
Ai-je peint les enlèvemens,
Des passions les noirs ravages,
Et ces impétueux orages
Qui naissent au cœur des amans ?
Je célèbre des jeux paisibles,
Qu'en vain on semble mépriser,
Les vrais biens des ames sensibles ;
Les doux mystères du Baiser.
Ma plume, rapide et naïve,
Ecrit ce qu'on sent en aimant.
L'image n'est jamais lascive,
Quand elle exprime un sentiment.
Mais quelle rougeur imprévue !
Quoi ! vous blâmez ces doux loisirs ;
Et n'osez reposer la vue
Sur le tableau de nos plaisirs !....
Profanes, que l'amour offense,
Qu'effarouche la volupté,
La pudeur a sa fausseté,
Et le baiser son innocence.
Ah ! fuyez, fuyez loin de nous ;
N'approchez point de ma maîtresse :

Dans ses bras quand *Thaïs* me presse ;
Et par les transports les plus doux,
Me communique son ivresse,
Thaïs est plus chaste que vous.
Ce zèle où votre cœur se livre,
N'est que le masque du moment :
Ce que vous fuyez dans un livre,
Vous le cherchez dans un amant.

Les deux derniers vers de *Jean II* sont assurément très-obscènes : ceux de *Dorat* sont chastes et fins. Il faut encore remercier ce dernier des deux suivans, qui ne sont pas dans l'original et qui sont charmans :

La pudeur a sa fausseté,
Et le baiser son innocence.

Ces différentes citations prouvent assez que M. *Dorat*, en imitant les baisers de *Jean II* les a embellis, qu'il en a les beautés et non les défauts. Voici pourtant ce qui nous arriva un jour au sujet des Baisers français. Il nous arriva d'en dire du bien devant de prétendus connaisseurs, qui soudain nous demandèrent si nous avions lu les Baisers latins : nous assurâmes que non. Ces Messieurs, profitant de notre aveu, s'écrièrent, avec cette morgue pédantesque qui les caractérise : Ah ! quelle

différence ! que *Dorat* est loin de *Jean II!* nous le crûmes. Bientôt le hasard fit tomber entre nos mains les fameux Baisers que nous ne connaissions pas. En les lisant, nous vîmes qu'on nous avait trompés. Nous avions trouvé un peu injustes les censeurs qui avaient immolé *Dorat* à leur admiration pour *la Fontaine* ; nous trouvâmes un peu ignorans ou un peu faux ceux qui préféraient *Jean II* à *Dorat.* Cependant, après quelques réflexions, ces procédés nous surprirent moins, sans cesser de nous indigner. Nous nous ressouvînmes que, pour faire tomber des productions vraiment estimables, les méchans ou les sots avaient l'habitude de leur opposer sans cesse quelque chef-d'œuvre de convention ; que celui-ci était prôné, élevé jusqu'aux nues ; que les autres étaient déchirés, rabaissés avec acharnement. Et s'il s'était agi d'un ouvrage de plus grande importance, nous nous serions rappelés encore l'histoire des deux fameuses tragédies de *Phèdre*, dont la meilleure, grâce aux manèges dont nous parlons, tomba ; et dont la plus mauvaise réussit. Des censeurs de meilleure foi nous diront peut-être qu'il ne faut pas tant comparer *Dorat* à *Jean II* ;

que souvent le premier a imité l'autre d'une manière si libre qu'à peine trouve-t-on entre eux quelque rapport. Nous répondrons à cela que *Jean II* est un de ces auteurs, qu'il est moins difficile d'égaler que de traduire; que M. *Dorat* a bien fait de l'imiter seulement : nous ajouterons que ce mot est de M. *Dorat* lui-même, et qu'il est plein de raison et de finesse.

Les Baisers sont précédés d'un poëme intitulé : *le Mois de Mai*, poëme charmant, poëme où l'auteur a fondu avec goût une partie du *Pervigilium Veneris*, et où l'on trouve tour-à-tour de beaux vers de description et de beaux vers de sentiment.

Les Lettres d'une Chanoinesse sont encore une imitation. Pourquoi M. *Dorat* s'est-il appuyé si souvent sur un modèle, lorsqu'il était fait pour en servir lui-même ? Il est de vieilles statues faites d'après l'antique, que l'on gâterait peut-être en leur appliquant une draperie. M. *Dorat* n'a point gâté les charmantes Lettres portugaises, en les revêtissant des atours de la poésie; mais il les a embellies en pure perte. *J. J. Rousseau* croyait que les Lettres portugaises étaient l'ouvrage d'un

homme. M. *Dorat* pensait que l'ouvrage était portugais, mais qu'il avait été traduit en notre langue. Quant à nous, qui n'aimons point à nous créer des difficultés sans raison, nous croyons tout bonnement que l'ouvrage est français (1), et qu'il a été réellement composé en français par une femme : cet avis est celui des Portugais eux-mêmes, plus intéressés que nous à ne point l'adopter. Et pourquoi ne croirions-nous pas qu'une femme a écrit ces Lettres pleines de passion et de délicatesse ? Les femmes savent mieux aimer que nous ; elles doivent par conséquent savoir mieux exprimer l'amour. Quelque chose dans ce genre devrait-il nous étonner de leur part ? D'où vient cette surprise ? de notre orgueil, sans doute. Mais parce qu'une vérité humilie, faut-il forger un systême qui révolte? et faut-il être injuste, parce qu'on n'est pas convaincu? Les Lettres portugaises, nous dira-t-on, parmi

---

(1) Ces lettres ont été réellement écrites au chevalier de Chamilli, frère du maréchal de ce nom, qui était, il y a environ soixante ans, gouverneur du pays d'Aunis. Nous tenons cette anecdote d'une personne parfaitement instruite.

beaucoup de traits de sentiment, offrent quelquefois une métaphysique entortillée, obscure; des pensées fausses, des tournures maniérées, des expressions triviales. Oui, sans doute, on trouve tous ces défauts dans les Lettres portugaises; ces défauts y sont mêlés à de grandes beautés, et voilà pourquoi l'ouvrage est d'une femme. Quand on aime et qu'on écrit à son amant, songe-t-on à polir son style? Les négligences qu'on reproche à cet ouvrage sont précisément ce qui en fait le charme; il n'y aurait plus de naturel sans elles, plus d'illusion pour le lecteur : l'art percerait; et si elles étaient mieux écrites, c'est alors que nous les croirions d'un homme. En imitant les Lettres portugaises, M. *Dorat* a eu le projet de faire disparaître ces négligences. A-t-il bien ou mal fait? Il est des défauts respectables dans les productions de l'esprit; mais a-t-on toujours raison de les respecter? Nous ne déciderons point la question; nous répéterons seulement que M. *Dorat* a embelli les Lettres portugaises, puisqu'il en a ôté les taches nombreuses. Les suffrages du connoisseur sensible seront pour les vers de M. *Dorat*, et les larmes du lecteur passionné, pour la prose de

la Chanoinesse. Nous parlerons peu du poëme de la Déclamation : quoique ce soit l'ouvrage de M. *Dorat* qu'on a le plus attaqué; nous croyons que c'est, de tous ceux qu'il a faits, celui qui a le moins besoin d'être défendu. C'est son plus beau titre à la gloire et aux suffrages de la postérité; c'est sur cette base immortelle qu'est appuyée la réputation de M. *Dorat*, et le temps ne fera que l'affermir, ainsi que ces vieux édifices qui reposent sur de vastes fondemens (1). Lorsque ces *Lettres d'une chanoinesse* furent imprimées, *Dorat* en offrit un exemplaire à *J. J. Rousseau* qui, après les avoir lues, blâma l'auteur de les avoir

---

(1) Lorsque M. *Dorat* donna cet ouvrage tel qu'il est, on dut être étonné des ressources de son imagination, et que dans le chant de la danse, par exemple, il traitât, en vers, de cet art mieux que *Marcel* n'en auaurait parlé; ce qui prouve, comme l'a dit M. *Lemierre* dans sa préface du *Poëme de la Peinture*, que les principes fondamentaux des arts sont innés, et que ce ne sont que les détails qu'on apprend. Le poëte, d'ailleurs, étant le synonime d'*inspiré*, devine ce qu'il ignore; et c'est pour cela qu'on le nomme *vates*. Ainsi le talent et le sentiment tiennent lieu de pratique et même de théorie. M. *Dorat* et M. *Lemierre* en ont donné chacun une preuve non-équivoque.

faites; cela est bien écrit, dit-il, mais cela est trop bien écrit. Les lettres d'une femme, et d'une femme qui aime, ne doivent pas être si correctes : c'est le désordre qui en fait le charme; et quand la passion commande, on soigne peu son expression. Le croirait-on, cependant? *J. J. Rousseau*, malgré ce reproche, estimait infiniment le talent de *Dorat*, et un jour il lui en donna la preuve en lui conseillant de continuer l'*Emile;* je vous aiderai, lui dit-il, si vous avez besoin de secours; mais, non, vous êtes assez fort pour voler de vos propres aîles. *Dorat* nous a souvent rapporté cette anecdote comme un fait incontestable; et ce qui doit la faire croire, c'est que *Rousseau* ne persifflait jamais, et que *Dorat* ne savait point mentir.

Lorsque la *Henriade* parut, on convint que la nation avait enfin son Poëme épique. Ne pourrait-on pas dire, avec autant de raison peut-être, que ce siècle n'a eu un beau Poëme didactique que du moment que la Déclamation théâtrale a été mise au jour? J'ai déjà lu votre charmant Poëme sur la *Déclamation*, dit M. de *Voltaire* à son auteur, dans une lettre et dans un temps où il n'avait pas trop envie de le

flatter : il est plein de vers heureux et de peintures vraies. Nous nous garderons bien d'analyser ce qui a été si bien jugé ; nous ajouterons seulement que ce n'est pas ainsi qu'en a jugé un censeur un peu partial de *Voltaire* lui-même et de *Dorat;* mais ses arrêts ne peuvent pas avoir beaucoup de poids. Les vers suivans feront connaître la manière de ce Monsieur, quand il critique soit la *Henriade*, soit le poëme de la *Déclamation*.

(1) Dans ses jugemens vrais ou faux,
Il sabre, mutile, estropie ;
Prend, pour fureter les défauts,
Un verre qui les multiplie :
Le bien il le tait à propos,
Ou très-volontiers il l'oublie.

Plusieurs gens de lettres ont dit que les Romans de M. *Dorat* avaient eu dû succès, mais peu en ont donné la raison : il est aisé de l'appercevoir. Les Romans de M. *Dorat* ont réussi, parce que l'intérêt y naît toujours d'une action simple, peu chargée d'événe-

(1) Vers de *Dorat*, tirés de *Ma Philosophie*, et dans lesquels il désigne M. *Clément*, de Dijon.

mens, et développée sans trop d'étendue; parce qu'il n'y a point d'aventures trop merveilleuses, de longs épisodes étrangers au sujet principal; parce que les caractères en sont bien prononcés, qu'ils forment le plus souvent entr'eux un contraste piquant, qu'ils sont soutenus jusqu'à la fin, qu'enfin ces productions sont une peinture vraie de la société. Le style en est touchant, passionné dans les lettres de *Versenay*; noble et sage dans celles du *Baron*; ingénieux, léger et plaisant dans celles de madame d'*Ercy* et du *Marquis*; simple et vrai dans celles de madame de *Sénanges*. Nous ne parlons que des sacrifices de l'amour; mais ce jugement peut s'appliquer aussi au style des *Malheurs de l'Inconstance* (1). Ce qui nous a sur-tout étonnés dans ces deux Romans, ce sont quelques lettres de femme: si nous n'avions pas connu la flexibilité extrême du génie de M. *Dorat*, nous ne croirions jamais qu'une femme ne les eût pas composées.

(1) Ce dernier Roman a un avantage sur l'autre: il y a plus de mouvement. L'action, sans être compliquée, nous en a paru plus vive; il y a, sur-tout, un duc que l'on pourrait appeler le *Lovelace Français*.

Nous allons en citer un exemple, pour mettre les lecteurs à portée de partager ou d'expliquer nos doutes : il est pris des *Sacrifices de l'amour*, tome Ier, lettre 37 : c'est madame d'*Ercy* qui parle.

« . . . .

» . . . Au reste, voici l'histoire de mon
» voyage. Vous savez, ou vous ne savez pas
» que, pour arriver là, il faut passer un bac.
» Imaginez-vous que mes chevaux, par un
» caprice qui n'a pas laissé que de m'étourdir,
» voulaient me mener tout droit dans la ri-
» vière : ils étaient vraiment mal intentionnés
» ce jour-là ; et comme je ne nage pas bien,
» j'ai mieux aimé descendre de voiture pour
» ne les pas gêner. Un charretier, bien ivre,
» scandalisé de leur fantaisie, s'est mis à les
» fouetter de toute sa force, par bon procédé
» pour moi. Un de mes gens a attrappé un
» coup de fouet : il a battu le charretier qui
» a juré de son mieux ; et ce mieux-là, je ne
» le connaissais pas encore. Nous voilà donc
» dans le bac, avec beaucoup d'humeur les
» uns contre les autres : mes compagnons de
» voyage étaient des paysans qui riaient de
» bon cœur, et puis un gros bon homme,

» coëffé d'une perruque rousse, vêtu d'une » redingote grise, et monté sur un cheval » étique. Le malheureux (*c'est de l'homme* » *que je parle*) est sourd au point qu'un de » ses amis qui causait avec lui, ne pouvait » s'en faire entendre, quoiqu'on l'entendît de » l'autre côté de la rivière. J'oubliais un » Monsieur en habit verd, en parasol verd, » dans un cabriolet verd-pomme, qui regar- » dait couler l'eau d'un air tout-à-fait attentif. » Cet homme est un sage, ou un amant mal- » heureux, ou un sot pour le plus sûr : il n'a » pas levé les yeux une seule fois : le plus » beau ciel, de jolies femmes; tout cela lui est » égal, il n'en voit rien. J'arrive enfin : je » trouve six femmes faisant un cavagnole : ces » six femmes sont des siècles; la plus jeune » a quarante ans, et elle se serait fort bien » passée de mon arrivée : les autres la trai- » taient comme un enfant, et il est doux » d'être grondée à pareil prix. Etes-vous assez » content de moi? J'entre dans des détails, » je m'occupe de vous.... »

Qu'il règne dans ce morceau, de vérité, de naturel, et de cette ingénuité comique, carac- tère dominant des femmes dans le genre

épistolaire! Madame de *Sévigné* ne conte pas mieux; tranchons le mot, il n'y a qu'une femme qui puisse conter ainsi. Et pour dévancer le temps de tout dire, nous devons avertir nos lecteurs que c'est une *Sévigné* moderne, que c'est madame de *Beauharnais* qui a écrit toutes les lettres qui sont dans les *Sacrifices de l'Amour*, sous le nom de madame de *Sénanges*, et toutes celles qui sont dans les *Malheurs de l'Inconstance*, sous celui de madame de *Circé*. Ces lettres ont une sensibilité, une simplicité qui leur sont particulières, et qu'on ne trouve pas dans les autres; elles décèlent un cœur aussi tendre que délicat, et faut-il s'en étonner? L'auteur a prouvé dans celles de *Stéphanie* un talent sublime pour ce genre de travail; et par une fatalité singulière, mais qui n'est pas inexplicable, c'est à *Dorat* qu'on a attribué les lettres de *Stéphanie*, tandis que madame de *Beauharnais* a composé seule les principales et les plus belles lettres des Romans de *Dorat*. Voilà le crime de la plupart des hommes : ils ne veulent pas que les femmes soient capables d'écrire des Romans, tandis que nos plus jolis Romans ont été écrits par des femmes; ils soupçonnent

qu'il y a de l'homme dans les moindres ouvrages féminins, et non contents de disputer au beau sexe la faculté distinctive, la faculté de concevoir, ils s'approprient ses conceptions même. Ce crime ne fut point sans doute celui de *Dorat* : il dit tout haut, et fit même imprimer dans quelques journaux, que madame de *Beauharnais* était la véritable et seule auteur des Lettres de *Stéphanie ;* mais il ne dit point assez qu'elle lui avait fourni celles de ses deux héroïnes, mesdames de *Sénanges* et de *Circé*. Qu'on ose dire après cela que les femmes, pour nous servir d'une expression vulgaire, ne font jamais rien qu'avec leur teinturier. Ah! ce qu'on devrait dire sans cesse, ce qu'on devrait sans cesse répéter, c'est que les femmes ont non-seulement le talent de bien écrire les ouvrages de sensibilité, mais que ce sont elles encore qui, pour la plupart, dirigent nos plumes ou nos pinceaux, et que, par leurs conseils lumineux, par leurs remarques fines et délicates, elles perfectionnent souvent ce que nous n'avons qu'ébauché; et que, nées pour être nos maîtresses dans l'art d'aimer, elles le sont encore dans l'art de sentir et de peindre. Madame de *Beauharnais*

en est la preuve; et ce qui doit mettre le sceau à sa gloire, c'est que si elle était moins modeste, nous nous serions bien gardés de lui rendre sa couronne ; c'est à son insu que nous écrirons ces lignes; et il n'y a qu'elle au monde qui ne nous les pardonnera pas.

Dorat, au sujet de ces deux Romans, nous a conté une anecdote qui peut-être ne sera pas déplacée ici. Il a tracé dans ces Lettres un caractère auquel il n'est pas honnête de ressembler : ce caractère est celui de *Leblanc*, espèce d'intrigant subalterne, comme on en voit beaucoup. Lorsque l'ouvrage parut dans une assez grande ville de province, où demeurait depuis peu un homme qui portait le même nom, et qui depuis peu était revenu de Paris, on prétendit que M. *Dorat*, dans son Roman, avait voulu faire le portrait du *Nouveau Débarqué*; et que, pour qu'on le reconnût mieux, il lui avait laissé son propre nom. Cet homme aspirait à une place de finance, que les ressemblances prétendues l'empêchèrent d'obtenir. Il écrivit à M. *Dorat* pour le prier de détruire cette opinion. Celui-ci répondit que l'imputation était injuste, que les applications tombaient à faux sur M. *Leblanc*,

que jamais il n'avait eu en vue de le tourner en ridicule. Armé de ce témoignage, M. *Leblanc* fut bientôt vainqueur des bruits qui couraient sur son compte ; la calomnie se tut, et il obtint la place qu'il desirait. Cette anecdote prouve que non-seulement M. *Dorat* était ennemi de la satyre personnelle, et ami de la vérité ; mais encore qu'il portait dans le monde l'esprit d'observation si nécessaire à tout homme qui écrit ; et que par conséquent il peignait d'après nature. Si le personnage de son Roman avait été idéal, on aurait ri peut-être de son portrait ; mais ou ne l'aurait appliqué à personne.

Nous avons déjà dit que l'activité de M. *Dorat* ne lui permettait pas de s'attacher à un seul ouvrage, et l'on va bientôt en voir la preuve. Un homme moins ardent peut-être, ou moins amoureux de la gloire, se serait contenté de celle que lui auraient valu les ouvrages dont nous venons de rendre compte : les vœux de M. *Dorat* ne se bornaient pas à si peu de chose. Des myrthes et des roses ornaient déjà son front : c'est sur-tout de palmes dramatiques qu'il était jaloux de le couronner. Il paraît même que les succès de la scène étaient ceux

qui le flattaient le plus; il a plus d'une fois rassemblé toutes ses forces pour les obtenir. Mais avant de parler de son théâtre, qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions sur l'Art de la Comédie, le plus utile peut-être, et le moins encouragé de tous les arts: nous ne croyons pas qu'elles soient absolument étrangères à notre sujet.

En disant que l'Art de la Comédie est le plus utile, il n'est pas question ici des arts de première nécessité, tels que l'agriculture, la mécanique, etc... etc... C'est moralement que nous parlons, et non physiquement: notre assertion n'a pas besoin de commentaire, et il nous est aussi facile de la démontrer, qu'à nos lecteurs de l'entendre. Quels sont les vrais fléaux de l'humanité? Les vices d'abord, et ensuite les ridicules qui sont tour-à-tour les fils et les pères des vices. Attaquer de front ces ennemis, n'est pas le moyen de les vaincre: on n'élude leurs forces qu'en usant de ruses et de détours. Les hommes enfin sont de vieux enfans qu'il faut conduire à la vertu par un chemin de fleurs: des préceptes directs les effarouchent; des conseils amis les persuadent. C'est sur-tout aux

auteurs comiques que s'adresse l'éternel et charmant axiôme du Tasse. Il faut pour guérir les hommes de leurs innombrables maladies, entourer de miel les bords du vase où le remède est renfermé. Les poëtes comiques qui suivent cette règle, nous semblent être les vrais médecins de l'ame. Ceci a besoin d'être développé. La comédie qui fait ce bien aux hommes n'est point celle d'intrigue, ni même celle de sentiment à qui l'on a donné par dérision le nom de *Comédie larmoyante*. Celle-ci fait pleurer beaucoup, l'autre peut faire beaucoup rire, et aucune ne peut corriger. La Comédie par excellence, la seule qui soit vraiment utile, est celle qui corrige et fait rire à-la-fois ; le *Tartuffe* nous paraît, non le modèle, mais le chef-d'œuvre de ce genre admirable. Les modèles dans les autres genres ne sont pas rares ; *Plaute*, *Terence et la Chaussée*, en fournissent plusieurs. Ainsi donc, le poëte comique, qui, selon nous, est le vrai médecin de l'ame, n'est point celui qui, semblable à *Plaute*, imagine une intrigue que nouent et dénouent des valets, ou d'autres fourbes à gages ; une intrigue où les incidens sont

accumulés, sans autre besoin de la part de l'auteur que d'exciter la surprise et le rire dans ceux qui l'écoutent. Dans ces sortes de pièces, un jeune homme peut quelquefois apprendre à braver son père, ou à séduire une fille; une fille, à tromper son tuteur ou son futur époux; un valet, à voler son maître : ces sortes de pièces sont bien plutôt l'école du vice que celle de la vertu; et elles font, comme on voit, bien plus de mal que de bien. Le vrai médecin de l'ame n'est point celui qui, semblable à *la Chaussée*, rassemble dans une action quelconque les situations les plus attendrissantes qu'il peut imaginer, telles que des *Reconnaissances imprévues*, des *Duels forcés*, entre des personnes qui s'aiment, etc., seulement pour exciter le plaisir douloureux et momentané que goûtent les hommes sensibles à déplorer les malheurs de leurs semblables. Les pièces de ce dernier genre ne sont pas dangereuses comme les autres, mais elles ne sont pas plus utiles ; et si les autres font plus de mal que de bien, celles-ci ne font ni l'un ni l'autre. Le vrai médecin de l'ame est celui qui, semblable à *Molière*, n'imagine pas une intrigue, ne combine pas

une situation, n'arrange pas une scène, n'écrit pas une ligne, qu'il n'ait un desir vigoureux, un projet formel de détruire un préjugé, de *ridiculiser un vice*, ou *d'extirper un ridicule*. Mais nous parlons de ce qui doit être, et non de ce qui est. Et qu'on ne croie pas que la puissance d'un pareil homme soit bornée, et que son génie, quand ses intentions sont pures, ne soit pas d'une utilité générale, et ne cause même, dans l'ordre moral comme dans l'ordre civil, les plus grandes révolutions. *Aristophane*, en jouant les *Dieux* et les *Philosophes*, triompha des deux choses les plus fortes qu'il y ait dans le monde, la religion et la sagesse. *Molière*, né dans une monarchie, et protégé par un monarque héréditaire, a changé les mœurs d'un peuple : *Molière*, né sous un roi usurpateur et protégé par le peuple, eût détrôné le tyran. L'arme du ridicule dans la main du sage, est aussi forte que l'épée dans celle du conquérant, avec cette différence que le premier n'employe guère la sienne que pour le bonheur des hommes, et que l'autre..... Mais il est temps de prouver notre seconde assertion.

Il est certain qu'il y a peu de pays au monde où les sciences et les arts, soit mécaniques, soit libéraux, reçoivent plus d'encouragemens qu'en France. Il y a des écoles gratuites de dessin, de droit et de théologie. De jeunes peintres, de jeunes sculpteurs, vont à Rome aux frais de la nation, parcourent l'Italie, et forment leur génie et leur goût sur les chefs-d'œuvre des grands maîtres : ils recueillent à leur retour le fruit de leurs études, et leurs travaux ne sont jamais sans récompense. Par une fatalité singulière, et qui cependant ne nous étonne point en France, l'Art de la comédie est le seul qu'on y néglige, et même qu'on y opprime : depuis quelque temps sur-tout il semble que tout s'unisse pour en retarder les progrès..... Les progrès ! Que disons-nous? Grâces à cette inconcevable persécution, il n'en fait plus depuis long-temps, et chaque jour même il marche à grands pas vers sa ruine. Sur les sept cent mille personnes qui habitent la Capitale, il y en a à peine cent qui aient conservé les vraies notions de la bonne comédie : *Apparent rari nantes in gurgite vasto.* Ces notions

ressemblent à ces germes bienfaisans, épars dans un champ négligé, et qui, développés à peine, sont étouffés par l'ivraie qui les environne. On ne fait plus guère de comédies dans ce vrai genre ; et nous osons prédire qu'à moins d'une révolution générale dans les esprits, ce qui n'est pas impossible ; qu'à moins qu'il ne s'élève un protecteur éclairé et puissant, ce qui peut arriver aussi ; nous osons prédire que, dans dix ans, et peut-être plutôt, l'art divin de *Molière*, l'art charmant de rendre les hommes meilleurs en les faisant rire, ne sera guère plus connu que les mystères de la religion chrétienne absolument inutiles pour la plupart des hommes, et qu'ils dédaignent assez pour ne pas chercher à les deviner. On regardera les comédies de *Molière* comme *les vieux édifices* qu'on admire encore ; on dira : *cela est beau ;* mais on ne bâtira plus ainsi : nous-mêmes, on nous regardera peut-être comme des visigoths d'écrire sur ces matières. Il se peut bien pourtant que quelqu'un, en lisant ceci, s'écrie : Ce n'est pas tout de déclamer, ce n'est pas tout de former des conjectures vagues, et des prophéties plus vagues encore,

il faut prouver. — Que nous prouvions? Hélas! rien n'est plus facile; nous ne sommes embarrassés que sur le choix des preuves. Si nous voulions approfondir ce sujet, il nous serait bien difficile de n'être pas diffus : nous tâcherons d'être courts.

Un homme (1) qui a beaucoup souffert des inconvéniens dont nous parlons, a dit fort ingénieusement que, du temps de *Louis* XIV, il régnait plus de liberté et moins de licence, et qu'aujourd'hui il règne plus de licence et moins de liberté. Ce mot est d'une vérité frappante. Qu'un auteur comique, *s'il en est encore*, s'avise de donner une comédie dans le vrai genre; qu'il traite son sujet avec la même vigueur et la même liberté que *Molière* : s'il peint les mœurs telles qu'elles sont, c'est-à-dire, avec toute leur dépravation et telles qu'il faut les peindre pour les faire haïr, soudain l'on criera au scandale; les hommes les plus corrompus accuseront l'auteur d'avoir voulu les corrompre; ils proscriront,

---

(1) Cet homme est M. *Palissot*, qui nous a fort maltraités dans la dernière édition de ses *Mémoires littéraires*.

ils rejetteront la peinture de leurs vices ; quoique pleins d'amour pour la réalité ; et le peintre leur paraîtra plus dangereux encore et moins chaste que ses tableaux. Cela est si vrai, qu'aujourd'hui le Tartuffe, l'Ecole des femmes, celle des Maris, ne passeraient point, et que tout le monde en convient. Le luxe d'ailleurs a tellement confondu les états et les conditions, que si notre pauvre auteur a choisi des bourgeois pour ses personnages, et les a fait parler comme des bourgeois, des bourgeois eux-mêmes diront que ces gens-là ont le plus mauvais ton ; les plaisanteries les plus naïves, les réparties les plus simples, paraîtront basses et triviales dans leur bouche ; la bonne compagnie trouvera ces personnages encore plus insupportables, et fera plus haut encore sonner le mot de bon ton : car c'est le mot de ralliement de tous les sots qui n'ont pas le ton de la nature. En conséquence, ces Messieurs et ces Dames diront que la pièce est détestable ; cet arrêt circulera : il parviendra sans doute aux oreilles de l'auteur qui croira peut-être la bonne compagnie, retirera sa pièce, et n'en fera plus... On veut que nous prouvions ! Eh !

qui ne sait pas que, de tous les temps, les auteurs comiques, et sur-tout leurs ouvrages, ont été persécutés ? Qui ne sait pas que le *Misantrope* est tombé ? qu'une cabale trop puissante a fait arrêter le *Tartuffe*, et l'aurait fait brûler, ainsi que son auteur, si elle l'avait pu ? Qui ne sait pas que de nos jours, le *Glorieux* et le *Métromane* ont rencontré des milliers d'obstacles ; que l'un a été refusé par les comédiens, et presqu'étouffé par le public, à sa naissance ; que l'autre, avant d'avoir vu le jour, est resté dix ans sur le ciel-de-lit de *Dufresne* ? Qui ne sait pas qu'il n'est pas un auteur comique, depuis *Menandre* jusqu'à *Vadé*, qui ne se soit plaint de cette persécution ? que ceux qui vivent s'en plaignent encore ? Qu'on lise la préface de *Roseïde*. « Il semble, dit l'auteur dont nous » faisons l'éloge, qu'il se répande une in- » fluence maligne sur tous ceux que le ciel » prédestine à rire aux dépens des autres... » En arrivant à nos jours, on ne s'apperçoit » pas que cet astre perfide qui s'attache aux » courtisans de la folâtre *Thalie*, ait acquis » plus de bénignité : il semble au contraire » que le public redouble de rigueur, à mesure

» que les difficultés se multiplient... Quel
» accueil a-t-on fait à la *Mère jalouse*, à
» l'*Egoïste*, à l'*Homme personnel*, ouvrages
» assurément très-estimables? L'*Impatient*,
» petite pièce pleine de feu, d'un dialogue
» vif et d'un comique agréable, n'eut aucun
» succès dans la nouveauté. Comment reçut-
» on la première fois ce *Barbier de Séville*,
» si gai, si original, qui joint aux effets les
» plus piquans de l'action, les finesses du
» dialogue le plus animé, et qui laisse, par
» intervalle, échapper des *lueurs* d'intérêt
» à travers toutes les folies de l'imagination?
» l'hydre vint en force : elle fit son joyeux
» tintamarre, et l'on balança si l'on remettrait
» sur la scène une comédie charmante,
» regardée aujourd'hui comme un chef-d'œu-
» vre de verve, d'enjouement, où les saillies
» d'un esprit libre désarment la critique,
» dérident la sagesse, et n'attristent que
» l'envie. »

On nous dira peut-être, eh! quel mal y a-t-il, après tout, qu'on n'encourage point des hommes qui peuvent être utiles, il est vrai, mais qui plus souvent encore sont dangereux par le fiel et le ridicule qu'ils ré-

pandent également sur le vice et sur la vertu ? Vous vous étonnez qu'on les persécute, ajoutera-t-on, eux qui sont persécuteurs ; et là-dessus on nous citera l'exemple éternel d'*Aristophane* qui dénonça publiquement *Socrate*, et qui peut-être hâta la mort d'un homme qui n'aurait jamais dû mourir. *Aristophane* fut coupable sans doute ; mais c'est une exception : nous sommes loin de proposer ses principes pour modèles. Si nous croyons que ses écrits peuvent en servir, périsse l'art à jamais ; périsse même le génie, s'il doit attaquer la vertu. Nous abhorrons autant la satyre particulière qui nomme ou qui désigne le mortel qu'il faut respecter, que nous aimons celle qui peint en général les hommes qu'il faut haïr : *Aristophane* méritait seul la ciguë qu'il fit boire à *Socrate*.

M. *Dorat*, témoin de la persécution qu'essuyait un art qu'il aimait passionément, jetté d'ailleurs dans des sociétés brillantes, *mais frivoles*, où le ton de la nature aurait paru du dernier bourgeois, M. *Dorat*, disons-nous, crut devoir ennoblir un genre qui est toujours noble, toutes les fois qu'il

est vrai ; voilà pourquoi il n'a mis sur la scène que des hommes de qualité, et que même quelquefois il a prêté à des valets le langage poli et élégant des maîtres ; quoique ce défaut ait choqué plusieurs personnes dans les comédies de *Dorat*, il n'est pas impossible de l'excuser. Ne faut-il pas toujours embellir la nature au théâtre ; et puisque le costume des paysans sur la scène n'est point le même qu'au village, qu'au lieu de haillons ils y paraissent vêtus d'habits frais et quelquefois *élégans*, pourquoi n'y ferait-on pas parler les domestiques un peu plus noblement qu'ils ne parlent dans l'antichambre ? D'ailleurs les valets qui ont peu d'esprit, et sur-tout les soubrettes, vivant perpétuellement avec leurs maîtres et leurs maîtresses, ne peuvent-ils pas, à la longue, s'être rapprochés de leur conversation ? *Molière* lui-même, dans le *Tartuffe*, ne fait-il pas tenir à *Dorine* des discours un peu hardis et peut-être au-dessus de l'état de cette dernière ? Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir dire que *Dorat* était à *Molière* pour la Comédie, ce qu'il est à *la Fontaine* pour le Conte ; voilà pourquoi il nous a si souvent marqué sa prédilection

pour *la Chaussée*, et qu'il en a si souvent fait l'éloge dans ses préfaces. Quoi qu'il en soit des principes de M. *Dorat*, nous ne croyons pas qu'il faille exclure de la scène les grands et les gens de qualité ; *Molière* qui n'excluait rien, les y a mis avec succès ; et M. *Dorat* lui-même, s'il n'avait rien exclu, les y aurait mis avec plus de succès encore. Le *Célibataire* et la *Feinte par amour* seront toujours vus avec plaisir : ces deux pièces sont écrites avec esprit, avec légèreté, avec finesse. Le rôle de St.-Gerans, dans la première, est d'un naturel et d'une vérité qui tiennent à la vraie comédie ; le cinquième acte de cette pièce est un des plus beaux qu'il y ait au théâtre, et même un des plus moraux. *Terville*, subjugué par l'éloquence de *Montbrisson*, montre clairement que les systêmes échouent contre les sentimens, que les folles imaginations des hommes, que les calculs spécieux de l'esprit ne tiennent pas contre l'amour, et que l'on n'est véritablement heureux qu'en aimant la vertu et qu'en suivant la nature. Le sublime plaidoyer que celui d'où l'on sort pénétré et convaincu de ces vérités touchantes ! il vaut

mieux que les plus belles harangues des orateurs les plus célèbres. Il y a dans l'autre des portraits frappans ; l'intrigue en est simple. Dans l'une et dans l'autre, il y a plus de développement que d'action ; et c'est ainsi qu'on fait des comédies de caractère. *Quoique M. Dorat préférât la Chaussée à Molière*, il nous semble que, dans ces deux pièces, il s'est fait une manière qui tient un peu de l'un et de l'autre ; ce n'est point là du moins celle de *Destouches* ; ce n'est point celle de *Regnard*, de *Dufresni*, c'est celle de M. *Dorat* ; et c'est beauconp, après tant de gens, d'en avoir une à soi. Rien n'est moins définissable que ce qu'on appelle l'air dans les visages et les manières, et rien cependant n'est plus réel. Il en est de même des écrits. Ceux de *Dorat* étaient marqués à son coin : dans presque tous il a une manière qui lui est propre, et c'est pour cela qu'il a fait école, comme plusieurs personnes l'ont déjà observé. Le *Malheureux imaginaire*, les *Chevaliers français*, sont des ouvrages très-estimables, non peut-être pour l'intrigue et l'invention, mais pour les détails et les grâces du style. Il y a sur-tout dans

le *Malheureux imaginaire*, un caractère charmant qui a fait la fortune de cette pièce, c'est celui de d'Epermont, insouciant aimable et gai, qui contraste parfaitement avec le principal personnage. Nous croyons qu'à quelques égards, M. *Dorat* a voulu se peindre lui-même dans le caractère de d'Epermont : il n'en convenait point, mais tout le faisait deviner. Ce sont les célèbres Mémoires du comte de *Grammont* qui ont donné à M. *Dorat* l'idée des *Chevaliers français*. Ces deux petites pièces sont très-bien écrites, et la prose d'*Hamilton*, toute charmante qu'elle est, ne leur a pas fait autant de tort que l'on a semblé le croire. Quant à *Roseïde* ou l'*Intrigant*, nous croyons que c'est la pièce de *Dorat* dont le plan suppose le plus d'invention et de génie : cette comédie est à-la-fois d'intrigue et de caractère ; et elle aurait sûrement réuni plus de suffrages, si le personnage principal eût été un peu moins odieux, ou si, tel qu'il est, l'auteur l'eût placé dans des situations plus comiques.

M. *Dorat* avait des idées encore plus saines sur la tragédie que sur la comédie :

voici comment il parle de la première dans la préface d'*Adélaïde* de Hongrie : « S'il » m'était permis de donner un conseil aux » auteurs tragiques, je les inviterais, au lieu » de tenter des innovations incertaines, à » se rapprocher avec courage de l'ancienne » simplicité ; encore un coup, ce n'est point » par des tableaux, des groupes combinés, » et des effets pittoresques, qu'on va jus- » qu'au fond des ames surprendre le secret » des passions, ouvrir la source des larmes, » porter le trouble du sentiment. Cette fai- » ble ressource réveille pendant quelque » temps le goût émoussé de la multitude, » mais n'obtient pas le suffrage de la raison. » Les véritables coups de théâtre partent du » cœur, non de la tête : le développement » des caractères, la gradation de l'intérêt, » le langage de la nature, un dialogue plein » et soutenu, la pitié, la terreur amenées » au comble par des nuances bien ménagées : » voilà les poignards qui nous déchirent, et » les beautés qui nous transportent. Tout » homme qui écrit, s'il est pénétré de son » sujet, ne se rejette pas sur les accessoires : » rien n'annonce plus le défaut de chaleur

» que la recherche des ornemens. Ce seul
» mot, *qu'il mourût*, dans les Horaces,
» fait une impression plus vive, plus pro-
» fonde, que ne fera jamais tout l'appareil
» fastueux de la tragédie moderne. »

Voilà assurément un systême bien sage sur la tragédie; ce peu de lignes vaut *un Art poétique*. Comment se peut-il après cela, que M. *Dorat* n'ait pas eu de grands succès dans la tragédie? Aurait-il mal exécuté ce qu'il avait si bien conçu? Non assurément. *Régulus* et *Pierre-le-grand* sont la preuve du contraire. Une action simple, un dialogue naturel, un style qui leur ressemble; voilà ce qu'on doit admirer dans ces deux ouvrages. Il a pris pour lui-même, en les composant, les conseils qu'il donnait aux autres dans sa préface, et nous croyons qu'elles auraient eu beaucoup plus de succès, il y a cinquante ans; mais on ne saurait se dissimuler que *Voltaire* a causé une révolution au théâtre, en y mettant presque toujours la philosophie en action et en sentiment; de puissans intérêts, une peinture rapide et animée des malheurs qu'ont faits aux hommes la tyrannie, le fanatisme et l'ignorance;

de grands tableaux des mœurs des nations. Voilà à présent ce qu'il faut pour plaire. Peut-être que la tragédie a gagné d'un côté ce que la comédie a perdu de l'autre : il semble en effet que *Melpomène* empiète chaque jour sur le domaine de *Thalie* ; la *Veuve du Malabar*, qui a le plus grand succès en ce moment, est à-la-fois une preuve et un exemple de ce que nous disons. Cette pièce est une satyre vive et éloquente d'un usage cruel et ridicule ; et voilà peut-être pourquoi le public la voit avec tant de plaisir. Nous croyons que M. *Dorat* aurait eu le même succès, s'il avait eu le bonheur de trouver un sujet aussi heureux. Nous ne devons pas oublier de parler de la double palme qu'il cueillit le jour de la première représentation de *Régulus* et de la *Feinte par amour* ; succès d'autant plus glorieux pour lui, qu'il est peut-être unique dans les fastes de la littérature, et qu'il annonçait une flexibilité de génie assez rare parmi les gens de lettres.

Zoramis, ou *le Ministre vertueux*, ajoute encore à l'opinion que nous avons des talens de M. *Dorat* pour la tragédie. Celle-

ci est la dernière qu'il ait fait imprimer; elle n'a point été représentée ; et comme aucun journaliste n'en a parlé, nous allons en donner un extrait rapide et succinct. Cet extrait sera nouveau pour le lecteur qui peut-être aura lieu d'être surpris du silence qu'on a gardé sur cette production de M. *Dorat* : il en a puisé le sujet dans le fameux Roman de *Théagène* et *Chariclée*, un des plus beaux monumens de la brillante imagination des Grecs. *Racine* avait puisé dans le même Roman le sujet de sa première tragédie, *et cette ressemblance n'est pas la seule que M. Dorat ait eue avec Racine*; ce dernier, d'après les conseils de ses amis, ne fit point imprimer sa pièce. Voici l'avant-scène de celle de M. *Dorat*.

La princesse *Philoclée* est née en Afrique, on ne dit pas dans quelle ville. Une nuit, ses sujets rébelles entrent dans le palais du roi son père, le massacrent, ainsi que sa mère; et l'usurpateur, qui est à leur tête, monte sur le trône à leur place. *Philoclée* échappe aux fureurs de ce dernier, grâces aux soins d'une main vigilante et protectrice; elle est conduite à Micène, où on lui donne

un asyle, et où l'on prend soin de son enfance. A Micène un jeune Grec, connu déjà par de brillans exploits, paraît s'intéresser vivement aux malheurs de *Philoclée*: il la suit sans cesse aux autels. Un jour après avoir été victorieux dans un cirque public, il s'avance vers elle, dépose à ses pieds ses couronnes, et lui jure de la venger, et de la faire remonter sur le trône de ses pères. Les habitans de Micène, instruits du rang et des malheurs de *Philoclée*, secondent les projets du jeune héros ; on lui fournit des soldats, des armes, des vaisseaux, il s'embarque avec *Philoclée*, et fait voile pour l'Afrique. A peine il est en mer, que des pirates très-aguerris fondent sur lui ; le combat s'engage, *Philoclée* est prise, et le jeune héros disparaît. Ces pirates sont les sujets de *Zoramis*, roi de Crête; *Philoclée* est emmenée chez ce dernier, où elle est captive depuis six mois ; elle y déplore sans cesse la perte du jeune héros qui devait lui faire restituer ses états, et ne trouve de véritable consolation que dans le commerce d'un vieillard respectable nommé *Théosiris*, lequel a pour elle l'amitié tendre et désinté-

ressée d'un père. Ce vieillard est le conseil et l'ami de *Zoramis* qui, instruit de sa sagesse, s'est reposé sur lui du soin de gouverner son royaume. Le vieillard quoique moins malheureux que *Philoclée*, a cependant été en butte aux coups du sort. Né dans l'Élide, d'une famille illustre, il a long-temps exercé à la cour un des premiers emplois; mais sa franchise, et l'habitude dangereuse qu'il avait de dire la vérité aux rois, lui ayant fait beaucoup d'ennemis, il a été obligé, pour éviter leur poursuite, de se bannir lui-même de sa patrie, sous le nom de *Théosiris* qui n'est pas le sien. Avant de partir, il a laissé son fils unique et très-jeune encore entre les mains d'un ami fidèle. Le fond de la scène représente la mer qu'on apperçoit à travers des rochers. Sur les colonnes du palais, d'une architecture barbare, sont arborés des drapeaux et des trophées d'armes. On voit dans l'éloignement une tour et des boulevards fortifiés. Il fait à peine jour, *Philoclée* ouvre la scène avec *Palmis*, sa confidente: elle déplore la perte de *Thermodène* (c'est le nom du jeune héros

qui s'et déclaré son appui). Depuis le temps qu'elle est captive à la cour de *Zoramis*, elle n'a point entendu parler de lui, elle le croit mort : ses regrets et ses larmes annoncent qu'elle l'aime, et qu'elle a pour lui plus que de la reconnaissance. Sa confidente lui laisse entrevoir qu'elle craint bien que *Zoramis*, que son vainqueur, ne soit amoureux d'elle. Ce soupçon indigne *Philoclée* : elle hait *Zoramis*, et sa flamme lui serait insupportable. La confidente lui conseille de voir *Théosiris* et de le consulter ; il arrive en ce moment : *Philoclée* lui demande quel homme est *Zoramis* ? Le vieillard lui en fait le portrait suivant.

. . . . Endurci par la guerre,
Il est inexorable, orgueilleux, sanguinaire.
Dans son ame pourtant, à travers sa hauteur,
J'ai souvent démêlé quelque trait de grandeur :
La lâcheté l'indigne, et la feinte le blesse.
Il saurait se punir d'un instant de faiblesse ;
C'est par-là qu'il m'enchaîne, et quelquefois j'ai cru
Que l'héroïsme en lui produirait la vertu.
De l'Egypte long-temps il occupa le trône ;
Mais *Sésostris* enfin lui ravit la couronne.
Ce revers éclatant, cet affront immortel,
Vit au fond de son cœur, et le rend plus crue

Reportant ses regards vers ces plaines fécondes,
Que le Nil enrichit du trésor de ses ondes,
Il faut que, par son peuple à regret secondé,
Il soutienne un état que la haine a fondé.
Les vaisseaux, vers ces bords, poussés par la tempête,
Attaqués par les siens, deviennent sa conquête :
Le naufrage et la mort servent à ses desseins ;
Il sait mettre à profit les malheurs des humains :
Il haït, combat, triomphe ; et plein de son outrage,
Jusqu'à l'amitié même, en lui tout est sauvage.

Ce caractère, comme on le voit, est un mélange de vices et de vertus, et tel à-peu-près qu'*Aristote* le desire. *Théosiris* poursuit, il raconte à *Philoclée* tout ce qu'on vient de voir dans l'avant-scène, comment il a été obligé de s'exiler de sa patrie, et de confier aux soins d'un ami, son fils, tendre et frêle espérance. *Philoclée* lui apprend à son tour comment elle a perdu ses parens et son trône ; comment ce jeune Grec avait formé le projet de la venger ; comment ce projet échoua, etc., etc. Après cette double confidence, *Zoramis* paraît, suivi d'une escorte nombreuse : *Philoclée* l'évite, il reste avec *Théosiris* ; il a appris que l'Egyptien veut tenter contre lui de nouveaux efforts,

il jure de le repousser et exhale son courroux de la sorte.

Périssent à jamais ces monumens hautains ;
Qui portent jusqu'au ciel le néant des humains,
Pompeuse sépulture, où la mort semble fière
D'ensevelir cent rois dans la même poussière,
Et ne laisse percer quelques pâles lueurs,
Que pour en éclairer le débris des grandeurs !
Non, non, Memphis n'est plus qu'un séjour de mollesse,
Où l'erreur usurpa le nom de la sagesse ;
Où l'homme aveugle et bas insulte à l'Éternel,
Par le culte d'un Dieu qui mugit sur l'autel.

Les vers de cette imprécation sont fort beaux, et le dernier sur-tout nous paraît sublime. La tragédie de *Zoramis* est pleine de morceaux de cette force, et l'on ne tarderait pas à le voir, si les bornes d'un extrait ne nous empêchaient pas de les citer tous. *Zoramis* congédie sa suite et reste seul avec *Théosiris*: il lui raconte un songe qu'il a fait la nuit précédente. Ce songe ressemble pour le fonds à tous ceux des tragédies faites et à faire; il a des rapports marqués avec l'action de la pièce ; il est bien sombre, bien terrible, bien merveilleux ; mais par le style, il ressemble à peu d'autres ; et s'il est

vrai que, dans chaque tragédie, il faille un songe, nous ne croyons pas qu'on doive proscrire celui-là. *Zoramis* rappelle ensuite cette nuit désastreuse où

Philoclée, en pleurs, étonna ses regards
Au milieu *des* flambeaux, *des* débris, *des* poignards.

Il avoue enfin qu'il aime cette princesse, et qu'il a fait de vains efforts pour surmonter cet amour. Le vieillard l'exhorte vivement à étouffer un feu qui peut lui être funeste, lorsqu'on vinet annoncer au roi qu'un envoyé de Memphis lui fait demander audience. Le roi répond qu'il le verra, sort, en demandant des nouvelles de *Philoclée*. *Et ainsi finit le premier acte.*

Ce premier acte donnera au lecteur une idée suffisante des suivans qui sont remplis de beautés du premier ordre. On y verra sur-tout que l'ame de *Dorat* était républicaine, et qu'elle détestait les tyrans.

Le sujet de cette pièce est un peu romanesque : elle ressemble un peu trop à beaucoup d'autres ; mais il y a des beautés de détail qu'il est impossible de ne pas admirer. Lorsque *Philoclée* dit au vieux ministre

que *Thermodène* est son fils ; lorsque ce vieillard le reconnaît, l'embrasse et est obligé de s'en séparer au moment même où il a le plus de plaisir à le voir; il est impossible de ne pas fondre en larmes : cette situation est vraiment tragique, et les ennemis même de M. *Dorat* (supposé qu'il en ait encore) seront obligés d'en convenir. Ils ne pourront pas nier non plus que la première scène du cinquième acte ne soit une des plus belles qu'il y ait au theâtre. M. *Dorat* avait déjà donné une tragédie de *Théogène et Chariclée ;* mais elle ressemblait peu à *Zoramis*, quoiqu'elle fût la même pour le fonds.

Le malheur (et osons le dire), le défaut de M. *Dorat*, était de présenter sans cesse au public, sous de nouvelles formes et sous des titres nouveaux, des ouvrages qui ne l'étaient plus, et de refaire ainsi continuellement ce qu'il avait déjà fait. Ainsi il a refait *Théogène et Chariclée*, sous le titre de *Zoramis*, et les *Deux Reynes*, sous celui d'*Adélaïde* de Hongrie ; ainsi les *Prôneurs*, ou le Tartuffe littéraire, d'abord en trois actes, ont été mis en cinq, et sont devenus

Merlin-Bel esprit; ainsi *Zulica*, sa première tragédie, a subi, en différentes années, des changemens divers, et porté tour-à-tour le titre d'*Amilka* et celui de *Pierre-le-grand*. *Pierre-le-grand*, *Amilka* et *Zulica*, étaient sans doute la même pièce; mais cette trinité dramatique rappelait bien imparfaitement la parfaite trinité théologique : s'il y avait quelqu'identité dans les vers, plus souvent encore il y régnait des disparités nombreuses; et *Dorat* ne cherchait point à faire croire qu'*Amilka* procédait de *Zulica*, et ainsi de suite : il voulait persuader au contraire que chacun de ces ouvrages était une création particulière de son génie qui n'avait aucune affinité avec celle qui la suivait et celle qui la précédait. Disons mieux, lorsque *Dorat* avait adopté un sujet heureux ou malheureux, sa manie était de le retravailler sans cesse, lorsqu'il n'avait pas réussi, et de l'exposer même de nouveau à de nouvelles chûtes. L'infortuné !.... Qu'en ce point il était à plaindre ! c'était s'imposer volontairement le tourment le plus cruel des enfers, l'affreux tourment de *Sisiphe*.

Qu'on ne croie pas cependant que ce fut

toujours par obstination qu'il fit et refit vingt fois le même ouvrage ; c'était souvent par déférence pour les conseils qu'on lui donnait, et plus souvent par des retours de sévérité sur sa manière d'écrire, dont il était rarement content. Cet homme qu'on a accusé de légèreté, de frivolité et d'inconséquence, n'a pas lâché un seul ouvrage dans le public, qu'il ne l'eût mis vingt fois sur le métier, d'après le précepte de *Boileau* ; et quelquefois une chanson qui paraissait être le fruit d'une matinée, lui avait coûté des semaines entières de travail. Nous avons vu chez lui, avant qu'il la fit représenter, vingt-cinq copies d'une tragédie d'*Alceste*, qui toutes étaient différentes ; et peut-être en eût-il fait faire le même nombre entre la représentation et l'impression, si la pièce eût été mise au théâtre, de son vivant. Cette défiance continuelle de soi-même, et ce respect pour la critique, qui l'excitaient principalement à corriger ses écrits, méritent sans doute des éloges, et prouvent une rare modestie et un grand desir de la perfection. Gardez-vous toutefois de l'imiter, vous jeunes écrivains qui suivez la même carrière, et n'allez point

consumer vos forces et éteindre votre feu dans des travaux ingrats. Le grand secret de l'art d'écrire n'est pas de corriger beaucoup une production que l'on va publier ; mais de la bien corriger ; et, si le sujet n'en vaut rien, la sagesse ordonne de l'abandonner plutôt que de s'obstiner à la refaire. Un agriculteur qui, en traçant un sillon, sentirait le soc de sa charue arrêté par un rocher caché sous la terre, et qui, malgré cet obstacle, voudrait aller en avant, passerait à vos yeux pour un insensé. Eh bien ! il en est de même d'un auteur quelconque. Abandonnez, mes amis, abandonnez le terrein pierreux qui ne produit rien, et transportez votre charue dans un champ fertile. Le mieux est l'ennemi du bien, est le meilleur de tous les proverbes pour les artistes.

Qu'on juge des succès qu'aurait pu avoir *Dorat* dans la carrière des lettres, s'il avait employé à composer des ouvrages nouveaux, tout le temps qu'il a mis à rappetasser les anciens ! nous disons *rappetasser ;* car une Tragédie et une Comédie ressemblent beaucoup à un habit: dès que l'un ou l'autre sont manqués à la première façon, il est bien

difficile qu'ils ne finissent par avoir l'air un peu *guenille*. Malheur enfin, malheur à l'homme qui ne sait pas distinguer avec certitude, dans son ouvrage, ce qui est bien et ce qui est mal! Il pourra, en le corrigeant, prendre l'un pour l'autre ; il pourra en ôter le bien, et finir par très-mal faire. *La Tour*, dit-on, gâtait ses tableaux chaque fois qu'il les retouchait. Il y a plus d'un *la Tour* en littérature ; et il est trop vrai que plus d'une fois *Dorat* en a fourni la preuve.

M. *Dorat* aimait passionément la tragédie: son projet même était, il nous l'a dit souvent, de ne plus s'exercer que dans ce genre. On lui a constamment refusé les talens qu'il exige ; rien n'est plus injuste, mais rien n'est moins étonnant. La grâce s'allie rarement avec l'énergie. *Dorat* avait tant montré de la première, qu'il fallait bien le croire incapable de la seconde ; et après tout, il n'y avait pas grand mal à cela. Cette impuissance prétendue de réussir dans plusieurs genres, est la seule consolation qui reste à l'envie, et ne faut-il pas lui en laisser quelques-unes. On donnait un jour *Adélaïde* de Hongrie, nous entendîmes un homme, au

sortir de cette pièce, dire que *Dorat* ne faisait bien que des vers de société, et les yeux de cet homme étaient encore humides des larmes que le cinquième acte de cette tragédie lui avait fait répandre. Nous observerons, au sujet de cette pièce, que, quoique le fonds en ait paru trop romanesque, il est impossible de la lire ou de la voir représenter, sans éprouver l'attendrissement le plus vrai. *Dorat*, a-t-on dit, en avait puisé le sujet dans un Conte de Fée. Et qu'importe la source où l'on puise, si l'on fait disparaître le merveilleux sous un air de vraisemblance qui en impose au point d'arracher des pleurs au spectateur sensible? Les tragédies faites d'après quelque trait de la Fable, ont-elles une source plus digne de vénération ? La Fable n'est-elle pas une suite d'historiettes plus incroyables quelquefois que toutes celles de la Bibliothèque-Bleue? Les gens qui ne s'attendrissent qu'aux pièces composées exactement d'après les règles du théâtre, rappellent le mot de ce paysan qui, assistant à un sermon touchant où tout le monde pleurait, excepté lui, et interrogé pourquoi il ne pleurait pas, répondit : *Je ne suis point de la paroisse.* Les

règles sont très-respectables, sans doute; mais la Poétique du cœur vaut bien celle d'*Aristote.*

Nous venons de jetter un coup-d'œil rapide sur les ouvrages importans de M. *Dorat* : sa couronne est composée de lauriers et de fleurs; et ces dernières en sont peut-être le plus bel ornement. Ces fleurs sont ses Poésies fugitives: elles se répandaient d'abord dans la capitale, et de-là dans la province. On les lisait avec avidité, et au bout d'un certain temps, l'auteur les rassemblait et les offrait au public sous un titre quelconque : c'est ainsi qu'il a donné, à différentes époques, les *Fantaisies*, les *Nouveaux Torts*, et le premier volume du *Coup-d'œil sur la Littérature :* on trouve dans ces trois recueils des pièces de tous les genres. Ces bagatelles ne sont pas aussi frivoles que bien des personnes le croient : plusieurs événemens singuliers et remarquables y sont consignés en jolis vers, ce qui vaut bien la prose lourde et monotone des Gazettes; on y trouve des peintures vraies des mœurs du temps, des modes et des ridicules du jour; ces pastels fugitifs, ces croquis légers,

peuvent servir à l'historien qui médite de grands tableaux, et plus encore au moraliste qui observe l'influence des événemens sur les hommes, et celle des hommes sur les événemens. *Dorat*, dans ces petits ouvrages, a moins de négligence que *Chaulieu ;* il a plus de précision que *Gresset;* plus de traits fins, plus d'esprit que le cardinal de *Bernis;* plus d'abandon que *Bernard*, plus de grâces que *Desmahis ;* plus de coloris que *Voltaire ;* et enfin une légèreté qui n'appartient qu'à lui. C'est-là que sa muse ressemble à cette nymphe qui courait sur les épis sans les courber. Au nom de *Voltaire*, si supérieur dans ce genre, le lecteur indigné s'est arrêté peut-être en criant au blasphême : il a eu tort. Encore une fois nous ne voulons point déshonorer notre ami, et nous-mêmes en lui prodiguant des éloges qu'il n'a point mérités; nous ne devons, nous ne voulons être que justes. Il en est de ses Poésies fugitives comme de ses Fables : si *Dorat* a des qualités qui ne se trouvent point chez les auteurs que nous avons nommés, ils en ont qui ne se trouvent point chez lui. *Voltaire* sur-tout a toujours plus de pré-

cision et de philosophie. On a reproché à *Dorat* de traiter ces petits sujets toujours de la même manière, et par conséquent d'être monotone : ce reproche n'est pas fondé. Il est vrai qu'il a presque toujours le coloris brillant de *Properce*, mais la scélératesse piquante de *Catulle* a régné dans ses premiers écrits en ce genre, et la tendresse de *Tibulle* a respiré dans les derniers. C'est une autre *Délie* qui a causé cette révolution; et, s'il faut en croire les vers suivans, cette moderne *Délie*, que nous ne connaissons pas, était bien plus intéressante que l'ancienne. Il est bien peu de femmes à qui l'on puisse dire ce qui suit :

Qu'un auteur ordinaire efface ;
Il fait très-bien assurément ;
Mais toi dont l'amour suit la trace ;
Toi, qu'inspire ce Dieu charmant,
Uses du moins bien sobrement
Du conseil épineux d'*Horace* ;
Délie, efface rarement,
De peur d'enlever une grâce ;
Ou de rayer un sentiment.

Lorsque *Dorat* écrit à des femmes de théâtre, célèbres par leurs attraits et leurs

talens; à ces femmes de bien qui sont, comme il le dit lui-même :

> Qui sont du célibat en France,
> Et la ressource et le soutien.

il prend avec elles un ton leste et cavalier, qui n'est point celui d'un jeune mousquetaire, comme on l'a prétendu, mais celui d'un homme qui a vécu dans le monde, qui l'a observé; qui connaît la mesure des choses et ne la passe jamais; qui paraît avoir la certitude de ne pas déplaire, lors même qu'il est un peu insolent. Lorsqu'il parle à ces femmes de leurs maris ou de leurs amans, c'est sans le moindre égard, sans le moindre intérêt pour les malheurs auxquels ils sont sujets. Mais qu'on lise toutes les pièces qu'il a adressées à *Délie*, on verra qu'il y prend un ton absolument différent; c'est celui du respect, du sentiment le plus vrai et le plus tendre : il y déplore même ses infidélités; il se répent, et n'a point l'air d'un faux converti. Ces légères observations suffisent pour montrer l'injustice du reproche qu'on lui fait. Est-ce être monotone que de peindre éga-

lement bien l'amour constant et l'amour fripon ?

On a dit quelque part que les derniers ouvrages de M. *Dorat* se ressentaient d'un physique qui se détruisait tous les jours : ce reproche n'est pas plus fondé que le précédent. Nous allons donner une preuve du contraire, en transcrivant ici l'Epître à la Variété.

ÉPITRE A LA VARIÉTÉ.

Jeune Déité que je sers,
Enchanteresse au vol agile,
Qui me séduis par les éclairs
De ton diadême mobile,
Et comme *Iris*, en nuances fertile,
D'une écharpe changeante embrasse l'univers ;
Toi, qui fends la plaine liquide,
Ou vas ouvrir dans l'air des chemins inconnus,
Sur un char rayonnant, *Diaphane* et rapide,
Traîné par les dragons d'*Armide*,
Ou les colombes de *Vénus* ;
Variété, c'est toi que je prends pour modèle ;
De ce globe embellis l'uniforme tableau ;
Il n'est rien à mes yeux, s'il ne se renouvelle.
Viens ; de l'ennui même du beau
Sauve ma Muse qui t'appelle,
Dirige-la ; ton art piquant
Au vrai mariant l'imposture,

Des écrits et de la nature,
Est le plus aimable ornement.
Etale à mes regards ce vase inépuisable,
Ce dépôt immense de fleurs,
Dont ta main si légère assortit les couleurs:
Leur frêle et vif éclat ressemble à nos ardeurs.
Tout ce qui plaît n'est point durable;
La rose du matin, le soir, meurt sur le sable;
Les zéphirs sont charmans, les zéphirs sont trompeurs;
J'aime mieux les regrets, qu'un bonheur qui m'accable:
Le vol même du temps emporte ses rigueurs.
Daphné fuit, *Apollon* l'implore;
Le dieu jouit, même alors qu'il se plaint;
L'amour que l'on poursuit encore,
Est bien plus séduisant que l'amour qu'on atteint.
Pour moi, dans ta riche corbeille,
Vas, je me garderai de jamais faire un choix;
Chaque fleur ou sombre ou vermeille
Viendra s'effeuiller sous mes doigts.
Pour le front de *Thalie*, ou le sein de *Climène*,
Tantôt je cueillerai l'œillet éblouissant,
Tantôt du souci pâlissant
Je couronnerai *Melpomène*.
Les larmes ont leur volupté,
Comme le rire a son ivresse;
Et des indifférens l'importune gaîté
Insulta trop souvent à ma douce tristesse.
Docile aux mouvemens dont je suis agité,
L'abandon est la loi qui me conduit sans cesse;
J'ai de l'instinct, et point de volonté;
Le projet m'effarouche, et le travail me blesse;
Je vais où je suis emporté:

C'est rarement vers la sagesse.
Enfin, mon vol est libre autant qu'illimité.
Un siècle ne vaut pas l'instant qui m'intéresse ;
Ni gai ni sensible à demi,
Aujourd'hui je triomphe aux pieds d'une maîtresse ;
Je pleurerai demain dans le sein d'un ami.
Voilà pourquoi, moitié fous, moitié sages,
Mes écrits ont offert tant de traits différens.
Ces fruits irréguliers de mes loisirs volages,
Dictés par mes erreurs, ou par mes sentimens,
Sont des rêves, des jeux, et non pas des ouvrages.
Par ses illusions, secondant mon attrait,
Une autre Déité, qui l'entraîne à sa suite,
Me donne tous les biens que la raison promet :
Le monde enchanté qu'on se fait
Vaut bien le monde qu'on habite.
L'imagination partage mes desirs ;
Autour de moi, par vous, la lumière est plus pure,
En sons mélodieux vous changez mes soupirs.
Pourvu de maux par la nature,
L'homme du moins la trompe, en créant des plaisirs.
La gloire est imposante, et par fois je l'adore :
C'est un nuage coloré
Qu'on embrasse et qui s'évapore.
N'importe ; on est heureux tant qu'on est enivré.
Variété, tels sont les objets que j'encense ;
Ta double étoile au front, ta baguette à la main,
Verse à jamais ton charme souverain
Sur ma fugitive existence ;
Et, lorsqu'à mon dernier instant,
J'aurai vu s'envoler le songe de la vie,
Immortel comme toi, que ton prisme éclatant

Me reproduise encor ta brillante féerie,
Dans ce monde invisible, où l'avenir m'attend.

Cette Epître est assurément un des derniers ouvrages de *Dorat*. Y a-t-il quelque phrase qui se ressente de la faiblesse d'un physique qui se détruit tous les jours ? Que de grâces, au contraire ! quelle pureté et même quelle douce philosophie dans ces deux vers !

Le monde enchanté qu'on se fait,
Vaut bien le monde qu'on habite.

Les suivans ne sont-ils pas dignes de *la Fontaine* ?

Je vais où je suis emporté :
C'est rarement vers la sagesse.

M. *Dorat* se portait fort mal, il est vrai, lorsqu'il donna ces vers : son physique se détruisait en effet tous les jours. Mais y a-t-il dans cette pièce quelque chose qui l'annonce? Ne pourrait-on pas l'appeler le chant du cygne, ainsi que la réponse qu'il a faite à M. le (1) chevalier de *Cubières*, et qui a paru dans tous les journaux du temps, et dans l'almanach des *Muses* ?

---

(1) On prenait alors des titres que l'auteur a quittés depuis long-temps.

Nous ne parlerons point des écrits où l'on prétend que M. *Dorat* eut l'intention d'attaquer des hommes justement célèbres ; nous dirons seulement pour l'excuser, que, puisqu'il n'y a nommé personne, il n'est pas absolument prouvé qu'il ait eu cette intention : quoi qu'il en soit, nous n'en parlerons point, et nous le pouvons sans nuire beaucoup à sa gloire. S'il eut en effet le projet de jouer ces hommes célèbres dans une de ses comédies, il fut d'autant plus à plaindre, qu'aucun d'eux n'a jamais écrit une ligne contre lui ; que parmi ces hommes qu'il croyait être ses ennemis, plusieurs l'appréciaient mieux que personne, et lui rendaient plus de justice que quelques gens qui se disaient ses amis. M. *Dalembert*, entr'autres, nous a dit souvent que M. *Dorat* avait dix fois le mérite nécessaire pour être de l'académie française. Eh ! qui pourrait contredire M. *Dalembert ?* Tout le monde sait que *Malleville*, *Pavillon*, *Benserade*, *Voiture*, furent de l'académie française ; qu'elle porta même le deuil de ce dernier ; et M. *Dorat* qui valait mieux que tous ces hommes ensemble, n'aurait pas mérité d'en être ? Cessons d'agiter cette question ;

sachons pourquoi il n'en fut pas. Né avec une délicatesse ombrageuse, chaque fois qu'il avait un succès, il croyait que ce succès était contesté par les hommes même dont le suffrage y mettait le sceau. D'autres hommes d'ailleurs intéressés peut-être à ce qu'il ne fût pas de l'académie, l'aigrissaient contre ses véritables juges. Aussi crédule que sensible; altier tour-à-tour et modeste, il ajoutait foi à ces insinuations perfides; et lorsque dans ses préfaces ou dans ses épitres il se plaignait, soit avec amertume, soit avec raillerie, de ses prétendus détracteurs, il avait le malheur de se faire de vrais ennemis, et d'en combattre d'imaginaires (1). Ce siècle a vu naître une foule de philosophes, dignes émules des

(1) La sorte de férocité avec laquelle on s'est déchainé contre M. *Dorat* après sa mort, ne justifie-t-elle pas cette délicatesse ombrageuse que ses amis lui ont souvent reprochée? Il n'est donc plus vrai que l'envie n'attaque que les vivans: elle distille son fiel sur la tombe des morts; elle hait des cendres; elle ne se contente pas de ressembler à ces vampires de la Moravie qui suçaient le sang des hommes et en faisaient des squelettes; elle s'assied sur les monumens, en brise la pierre et ronge les squelettes même.

Platon, des *Lucien*, des *Plutarque*, des *Sénèque*, des *Montaigne*, etc. etc. M. *Dorat* sentait tout le mérite de ces derniers qui ne sont plus : il les lisait avec plaisir; il les imitait même tant qu'il pouvait : plusieurs de ses écrits en sont la preuve. Mais grâces aux insinuations dont nous avons parlé; quoiqu'il adorât les maîtres, il se croyait détesté des disciples, dont il augmentait le nombre sans le savoir et sans y prétendre. Il vivait avec les vieux philosophes morts depuis long-temps, et fuyait ceux qui existent encore. Enfin il estimait, il révérait la philosophie ancienne; et la philosophie moderne, qui est la même sous des formes différentes, lui paraissait dangereuse. Cette philosophie, cette divinité bienfaisante qui éclaire et console l'humanité, était à ses yeux une furie armée de serpens, et toujours prête à le poursuivre. C'est surtout dans les dernières années de sa vie que ce fantôme lui apparaissait sans cesse : il le voyait assis au bord de sa tombe. Pénétré de courroux et d'indignation, il s'armait à son tour, dressait contre le prétendu monstre son artillerie légère; mais ses traits ne faisant qu'ef-

fleurer l'égide impénétrable de cette déesse, retombaient le plus souvent sur lui-même, et le blessaient malheureusement d'atteintes incurables. On sera surpris peut-être qu'à cet égard nous déplorions son aveuglement. Peut-être croira-t-on qu'étant amis, qu'ayant à-peu-près les mêmes goûts, nous devions avoir les mêmes principes; pourquoi cela ? Pourquoi veut-on que les sentimens influent si fort sur les opinions ? Ne peut-on s'aimer et s'estimer beaucoup, sans penser et se conduire de même? Les meilleurs amis de l'antiquité, parmi les hommes de lettres philosophes, furent un épicurien et un stoïcien. Si nous sommes fiers de quelque chose, ce n'est point du goût à-peu-près stérile que nous avons pour les lettres ; c'est de la justice que nous nous plaisons à rendre à ceux qui les cultivent avec plus de fruit que nous. Nous admirerons toujours le talent par-tout où il se trouvera ; et si déjà nous n'étions pas d'un parti, celui de la vérité, c'est le seul que nous voulussions épouser.

Il est intéressant d'observer que M. *Dorat* n'a pas toujours eu pour les honneurs littéraires cet éloignement qu'il a souvent manifesté sur la fin de ses jours, avant qu'on

eût aigri son caractère : décoré déjà de titres suffisans, il s'était présenté pour être de l'académie française; mais comment s'était-il présenté ? De la manière la plus intéressante, et qui seule, nous osons le dire, qui seule lui méritait une place, s'il est vrai que dans une société où les vertus ne font qu'un avec les talens, un procédé héroïque ait la valeur d'un bon ouvrage. Dans le temps que *Dorat* eut le noble desir d'être de l'académie, *Colardeau* l'avait aussi; *Dorat* proposa à son ami de faire avec lui les visites nécessaires; *Colardeau* y consentit, et il n'y avait qu'une place vacante. Il est une seule chose dans le monde que les amis n'aiment guère à partager, c'est la gloire. *Dorat* et *Colardeau*, en confondant leurs droits, prouvèrent que le bonheur de l'un deviendrait celui de l'autre, que le succès du vainqueur consolerait le vaincu de sa défaite; et la littérature ne fournit pas souvent des exemples de cette générosité et de cette délicatesse.

Si nous avons eu beaucoup à louer en parlant des ouvrages de M. *Dorat*, nous ne l'aurons pas moins en parlant de sa personne et de son caractère. Sa passion dominante était

un amour immodéré pour la gloire, qu'il n'avait point l'air de mépriser, comme on l'a prétendu, mais dont seulement il paraissait ne pas se soucier beaucoup. Il traitait cette divinité à-peu-près comme ses maîtresses; il lui ravissait des faveurs, et feignait de la dédaigner. Ce sentiment qui l'occupait presque tout entier, devait nécessairement affoiblir en lui des sentimens plus doux; voilà pourquoi en amitié il était peu empressé, mais solide: il ne venait point chercher son ami, mais son ami était sûr de le trouver, et le trouvait sur-tout dans les grandes occasions; il en a donné plus d'une preuve à des gens qui ont eu avec lui les torts les plus graves. Nous connaissons à ce sujet des faits que nous ne révélerons point: il y a trop de choses à louer dans notre ami, pour que nous lui fassions un mérite d'avoir pardonné de vrais coupables.

Il avait les vertus que donnent la religion et la philosophie: ces vertus sont à-peu-près les mêmes. Il était doux, poli, bienfaisant, plein d'humanité et de franchise. Une chose qu'on aura peine à croire, et qui cependant est vraie, c'est que, sous un extérieur léger et presque frivole il cachait un grand fond de

bonhomie, et la poussait même jusqu'à la crédulité. Par ces dernières qualités comme par quelques autres, il ressemblait assez à *la Fontaine* : et qui osera nier qu'il n'eût pu dire comme ce dernier ?

> Je suis chose légère et vole à tout sujet;
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet;
> A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire;
> J'irais plus haut, peut-être au Temple de mémoire.
> Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours...

Il avait de plus que le bon homme une activité incroyable; il ne paraissait jamais occupé, et il l'était sans cesse : il travaillait partout, dans les cercles, aux promenades, aux spectacles; il observait en courant, et peignait de même; et malgré cela il n'apportait jamais dans la société ces distractions si communes à ceux qui ont plus de commerce avec les livres qu'avec les hommes; il y montrait de l'esprit et savait sur-tout faire briller celui des autres, talent ordinaire de ceux qui en ont le plus. Il parlait peu, mais il écoutait bien, et l'on ne pouvait s'empêcher d'aimer son silence. Sa modestie et son indulgence lui donnaient un avantage réel sur tous ses semblables. Dès

qu'il ouvrait la bouche, on l'écoutait avec attention : et comme il ne l'ouvrait guères que pour dire des choses fines et saillantes; c'est sur-tout alors qu'on lui savait bon gré de s'être tu. Il avait dans sa tournure physique quelque chose de vif, de délié et de leste, qui annonçait absolument le caractère de ses écrits ; et nous sommes presque tentés de l'appeler le *sylphe* de la littérature. Mais il s'est peint souvent lui-même ; et pour en donner une idée plus juste, il vaut mieux que nous citions ses propres paroles :

Quoique le ton du siècle autrement en ordonne,
Je prétends fuir l'orgueil, ne détester personne ;
Bien scandaleusement toujours rire à souper ;
Sur le front d'un rival attacher la couronne ;
S'il le faut, être dupe, et ne jamais tromper :
Je veux de plus, dans ma très-humble sphère,
Jouir, sans faste et sans éclat,
Du peu de bien que je puis faire,
Et plaindre mon ami, s'il devient un ingrat.
Que la haine après persévère,
Je verrai, ma *Zirphé*, ses complots sans effroi :
Mon cœur est courageux, si ma tête est légère ;
Malin pour mes censeurs, mais sensible pour toi,
Je garderai mon caractère ;
Et mes torts, Dieu merci, ne mourront qu'avec moi.

Voici un endroit où il se peint encore avec des couleurs plus vraies : il est tiré de son épître intitulée *ma Philosophie*, qu'il a donnée ensuite sous le titre de *mes Erreurs*.

Dans ses folles métamorphoses,
Mon esprit, toujours au-dehors,
Ne sait point saisir les rapports,
L'ensemble harmonique des choses,
Et leurs invisibles accords :
Mais je sais rire, en récompense,
Et même rire à mes dépens.
Tous les matins dans le silence,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'autel de la Tolérance.
Je persiffle avec assurance
Ces égoïstes sourcilleux,
Qui ne permettent pas qu'on pense,
A moins qu'on ne pense comme eux.
Trop fier pour descendre à l'intrigue
Je fuis les sentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigue
Cesse d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune,
Loin de courtiser la faveur :
Si je veux rencontrer un cœur,
Je le cherche dans l'infortune.
Je ne me laisse point charmer
A l'éclat d'un luxe stérile ;
Moins mon ami peut m'être utile,

Plus j'ai de plaisir à l'aimer.
J'honore les rangs et les titres,
Mais sans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer
Mes sentimens sont mes arbitres,
Et je m'appartiens tout entier.
Ma gauloise philosophie
Borne-là ses modestes vœux ;
Et dans mon délire joyeux,
Je tiens à ma superficie,
Pourvu qu'elle cache un heureux.

Avec cette aversion pour l'intrigue, cette fierté de caractère et ce mépris réel pour la fortune qu'avait M. *Dorat*, doit-on être surpris qu'il n'ait pas obtenu les faveurs de cette dernière ? Il est passé ce temps où l'or, prenant des aîles entre les mains du sage et généreux *Colbert*, volait dans les retraites des savans de presque toute l'Europe ; et, perdant à leurs yeux ce qu'il avait de vil et de méprisable, avant d'avoir passé entre les mains de leur bienfaiteur et de leur soutien, conquérait à *Louis* XIV des hommes que l'on ne conquiert point avec le fer, et étendait ses victoires jusques sur les esprits, terme où se brise ordinairement le pouvoir des rois. Tout est un peu changé

dans ce siècle. Un homme d'un vrai talent ; et qui se distingue de la foule, est d'autant plus heureux, qu'à son égard on s'en tienne à l'indifférence : qu'il est bien rare qu'il n'excite pas la persécution. M. *Dorat* n'ayant jamais demandé de grâce, n'en obtint jamais aucune ; cependant il en était digne par ses succès, et sur-tout par ses malheurs. Ces derniers sont moins connus que les autres : deux banqueroutes qu'il essuya presque en même temps, dérangèrent prodigieusement ses affaires ; delà naquirent des chagrins, et peut-être même des infirmités qui le conduisirent au tombeau. Il mourut à Paris, le 29 avril, 1780, d'une maladie de langueur qui le consumait depuis environ deux ans : il conserva jusqu'à son dernier moment sa présence d'esprit, sa fermeté et ses principes. Ainsi fut enlevé à la littérature un homme *qui promettait plus encore qu'il n'avait tenu*, et qui, avec les secours du temps et de l'étude, fût devenu sans doute, supérieur à lui-même.

Il aimait trop la gloire pour garder long-temps ses productions dans son portefeuille. Le desir extrême des jouissances ne lui

permettait point à cet égard de faire des sacrifices. Il se hâtait même un peu trop de paraître au grand jour, et il en convenait (1). Les corrections quelquefois consi-

---

Aux Auteurs du Journal.

Messieurs, c'est avec une surprise mêlée de chagrin, que je viens de lire dans le *Nécrologe* de cette année, une notice sur feu M. *Dorat*, dont un (*) homme de lettres estimable se déclare l'auteur. Ce dernier prétend avoir souvent exhorté M. *Dorat* à mettre la dernière main à ses ouvrages, et le plus grand reproche qu'il lui fasse, c'est de n'avoir point suivi ce conseil. Il dit très-affirmativement qu'abusant de sa facilité, ses ouvrages étaient, pour ainsi dire, des impromptus sur lesquels il ne revenait jamais. Tout ce qui nous reste de lui, ajoute-t-il, est du premier jet : il lui en coûtait moins de faire vingt vers que d'en corriger deux. Comment se fait-il que l'auteur de la notice, s'il a été lié avec M. *Dorat*, comme il le laisse croire, comment se fait-il qu'il ait avancé des faits aussi contraires à la vérité? Je puis vous assurer, Messieurs,

(1) Voici une lettre que nous avons écrite à ce sujet, et qui a paru dans le journal de Paris, le jeudi 12 avril 1781.

(*) M. *Castilhon*.

dérables ; qu'il faisait à chaque nouvelle édition de ses divers écrits, annoncaient qu'il

---

que si *Dorat* avait un défaut, c'était peut-être de revenir trop souvent sur ses premières productions. Il n'en est aucune, excepté la *Feinte par Amour*, et très-peu de Poésies fugitives ; il n'en est aucune, dis-je, qu'il n'ait vingt fois remise sur le métier ; il n'en est point à laquelle, à plusieurs reprises, il n'ait retranché, ajouté ou corrigé un très-grand nombre de vers. Cette extrême sévérité supposait dans M. *Dorat* un grand desir de la perfection, et s'il n'y a pas toujours atteint, pourquoi donner à entendre qu'il n'en avait point la volonté? L'auteur de la notice n'ignore pas qu'il est peu d'ouvrages de *Dorat*, qui n'aient eu plusieurs éditions : qu'il les compare toutes, qu'il les confronte, il verra qu'elles ne se ressemblent point, et qu'à beaucoup d'égards, les dernières sont souvent préférables aux autres ; il verra que la tragédie de *Zoramis*, qu'il appelle *Zoramir*, je ne sais trop pourquoi ; il verra, dis-je, que cette tragédie, pour le fond, est à peu-près la même que celle de *Théagène* et *Chariclée* ; mais que la forme en est toute changée, et que les deux derniers actes en sont absolument neufs. Il verra dans la seconde édition de *Régulus*, un rôle qui n'est point dans la première, celui d'*Amilcar*, rôle qui assurément ne dépare point cette tragédie ; il verra que le beau poëme de la *Déclamation* n'a été dans sa

ne pouvait dévorer cet intervalle, cruel, mais nécessaire, qu'il faut laisser entre les travaux

---

naissance qu'une pièce de trois ou quatre cents vers, sans division de chants, et sans aucune forme didactique. Il verra que les Contes, les Fables, et presque toutes les Poésies fugitives, ont subi une foule de changemens plus ou moins heureux, plus ou moins considérables. Il verra que le Drame, intitulé : *les Deux Reines*, a été refait sous le titre d'*Adélaïde* de Hongrie ; et que celui de *Zulica* a reparu sous le nom de *Pierre-le-Grand*. L'auteur de la notice convient de ces deux derniers articles. Comment peut-il donc se faire que tout ce qui reste de *Dorat* soit du premier jet ? Comment se fait-il que l'on soit ainsi en contradiction avec soi-même ? Comment se fait-il que l'on soit homme de lettres, et que l'on ignore des faits littéraires aussi connus ? M. *Dorat* m'a dit bien des fois, ainsi qu'à ses autres amis, que son plus grand plaisir était de corriger ses ouvrages : comment se fait-il qu'il ne l'ait jamais dit à l'auteur de la notice, ou que celui-ci ne s'en soit jamais apperçu ? Notice, si je ne me trompe, vient du mot latin *noscere*, qui signifie connaître : lors donc qu'on fait une notice sur les écrits d'un homme, il me semble qu'il faudrait connaître un peu davantage cet homme et ses écrits. Un étranger, qui n'aurait lu que la notice du *Nécrologe*, où l'on prétend que les ouvrages de *Dorat* sont des im-

et les succès. Cependant il a laissé plusieurs ouvrages posthumes, parmi lesquels on dis-

---

promptus, ne serait-il pas un peu surpris, s'il lisait ensuite le *Célibataire* et la *Déclamation théâtrale?* Ne trouverait-il pas ces impromptus un peu longs, et n'aurait-il pas quelque peine à croire qu'ils eussent été faits du premier jet.

Je ne répondrai point aux autres reproches, que dans la notice on a faits à M. *Dorat* : chacun a raisonné bien ou mal sur cet écrivain ingénieux; chacun l'a jugé à sa manière ; je l'ai jugé à mon tour, j'ai fait de lui un éloge assez détaillé que je vais mettre au jour. Si l'ouvrage est bon, il répondra à tous les jugemens, à toutes les critiques, à toutes les notices qui ont paru dans mille et une feuilles périodiques : s'il est mauvais, je n'aurai pas moins le courage de l'avouer. Quand j'ai loué mon ami, je n'ai pas dû songer à ma gloire. Au reste, Messieurs, je vous préviens qu'en faisant l'éloge de *Dorat*, je n'ai cru aucunement m'immiscer dans les factions polémiques qui divisent et déshonorent la littérature. J'ai dit dans cet éloge, ce que je pensais, sans chercher à réfuter ce que les autres ont pensé. Je serais bien fâché de ressembler à ces gens qui, comme le dit *J. J. Rousseau* avec son énergie ordinaire, vont se fourrant dans le tripot littéraire. J'aime le repos, l'obscurité même ; s'il n'avait été question que de moi, jamais je n'aurais relevé les erreurs de la

tingue sa tragédie d'*Alceste*, reçue à la Comédie Française, depuis plusieurs années, et dont il avait déjà publié des fragmens; une comédie, intitulée le *Faux Superficiel*, et plusieurs jolies pièces fugitives. Son impatience de jouir était si forte, et il attachait tant de prix à la gloire, qu'il a voulu, pour ainsi dire, s'en rassasier avant que de mourir. Jamais il n'a publié tant d'ouvrages que dans les derniers jours de sa fugitive existence : on a vu paraître de lui, dans l'espace d'environ trois mois, *Roséïde*, *Pierre-le-grand*, *Zoramis*, *Merlin-bel-Esprit*, *Voltaire aux Welches*, et les deux volumes intitulés, *Coup d'œil sur la Littérature*. On eût dit, et il paraît certain, qu'il pressentait son heure fatale. Semblable à l'astre du jour, qui rassemble tous ses rayons au moment où il va cesser d'éclairer l'hémisphère, il a voulu que les derniers éclairs de son génie expirant, fissent baisser les yeux même à l'envie.

---

notice; mais qui osera me blâmer d'avoir fait un sacrifice à l'amitié?

J'ai l'honneur d'être, etc., le chevalier de C***.

Mais l'envie a dit, et dira peut-être encore, pourquoi louer un homme qui a fait le dialogue de *Pégaze* et de *Clément*, *Voltaire aux Welches*, les *Prôneurs*, l'*Epître du Curé de Saint-Jean de Latran*, celle intitulée, *Aux grands hommes des Cotteries*, etc., etc., etc. ? Pourquoi ne pas rejetter sur lui-même le fiel qu'il a versé dans tous ces pamphlets ? A dieu ne plaise ! que nous voulions faire honneur à M. *Dorat*, de ces productions, qui en feraient à ces auteurs qui mettent leur gloire dans la satyre, et qui n'ont, pour réussir, d'autre ressource que cette dernière. M. *Dorat* en avait de plus respectables : ces productions quoiqu'estimables dans leur genre, ne sont que la moindre partie de sa gloire. Le talent de la satyre nous paraît si facile, qu'il n'en est point un à nos yeux : tout homme qui n'a que celui-là, prouve, selon nous, une impuissance absolue, et de plus un cœur vicieux ; et nous n'admirerons jamais le contraire de l'honnêteté et du génie. Mais n'est-il pas permis à l'homme qui a la conscience de sa force et de son talent, de repousser l'injure par le ridicule, et d'opposer la plai-

santerie légère à la grossière critique ? Est-il un seul écrivain célèbre, depuis le bon *la Fontaine*, jusques au caustique *Piron*, qui n'ait ri quelquefois aux dépens de ses censeurs, ou de ses ennemis ? Nous ne parlons point de *Boileau* : il était sans excuse, puisqu'il faisait métier de ce qui doit n'être, tout au plus, qu'une distraction. Mais *Racine*, mais *Voltaire* sur-tout, mais *Fontenelle* même, le doux *Fontenelle*..... et mille autres ; qui ne sait, qu'ils ont laissé d'assez bonnes épigrammes ? Ont-ils bien ou mal fait de répondre à des sots ? Nous ne déciderons point la question. Encore une fois, nous ne voulons point excuser M. *Dorat* de les avoir imités ; nous voulons prouver seulement qu'il n'était point satyrique, quoiqu'il ait fait des espèces de satyres. Lui, méchant ! lui, satyrique ! Qu'on se rappelle qu'il y a peu d'hommes qui aient loué plus que lui ce qu'il y avait de plus louable dans ce siècle. *Voltaire*, ce nom ne paraît jamais dans ses écrits, qu'il ne soit précédé ou suivi d'un éloge ; et ce nom revient très-souvent dans ses Préfaces, dans ses Poésies fugitives, etc. Nous n'en

citerons qu'un exemple : il est tiré de la Préface d'*Adélaïde* de Hongrie. « M. de » *Voltaire*, dit-il, qui depuis a donné le » ton à son siècle, sçut, ainsi que *Corneille* » et *Racine*, profiter avec habileté du goût » qu'il trouva dominant. Dès le premier » pas dans la carrière, il fixa les yeux sur » quelques hommes qui avaient imprimé » aux esprits une sorte de mouvement » philosophique, conforme à sa manière de » voir et de penser. Il s'apperçut que la » sphère des connaissances s'étendait ; qu'on » commencait à plaider la cause des hommes, » et à prononcer les mots de vertu, de » justice et d'égalité. Ce premier coup d'œil » lui indiqua un genre nouveau, le plus » pathétique qu'on pût jamais introduire sur » la scène : la philosophie s'y montra avec » toute la pompe de l'éloquence, et la » chaleur du sentiment. . . . . Les larmes » coulèrent sur les maux de l'humanité, et » tous les cœurs volèrent au-devant de ces » maximes bienfaisantes qui affermissent le » bonheur du monde, quand elles sont » suivies par ceux qui le gouvernent. Voilà » sur-tout ce qui assure à M. de *Voltaire*

» le titre de créateur, qu'on s'avise quelquefois de lui disputer ; mais plus il » approcherait de la perfection, moins il » laisserait d'espérance à ceux qui viendront » après lui. »

Oui, dira-t-on, *Dorat* loue *Voltaire* souvent, mais quelquefois il fait le contraire. Eh bien ! alors, il a l'air d'un enfant, armé à la légère, qui aborde un géant d'un air moitié grave, moitié badin, forme autour de lui le simulacre d'un combat, fait briller à ses côtés la lance tour à tour et l'épée, ne le touche jamais, craint de le blesser même, finit souvent par jetter ses armes et tomber aux genoux de son redoutable mais immobile adversaire : il n'y a point de mauvaise intention dans cette conduite ; et l'on voit bien qu'il veut faire au géant plus de peur que de mal. Qu'on se rappelle enfin, que M. *Dorat* avait, pour ainsi dire, épousé les intérêts de MM. *Colardeau* et *Lemierre*, ses amis et si dignes de l'être ; et qu'il a défendu leurs ouvrages autant qu'il l'a pu, des atteintes de la critique et de la fureur des partis. Qu'on se rappelle qu'il a toujours dit, et souvent écrit du bien des ou-

vrages de MM. de *Beaumarchais*, *Dudoyer*, *Barthe*, *de Cailhava*, *Sedaine*, *Lantier*, etc. etc. ; qu'il a adressé les Épîtres les plus flatteuses, à MM. de *Champfort*, *de Saint-Marc*, *Doigny*, *de Pezay*, etc. etc. ; que ces éloges étaient d'autant plus désintéressés, qu'il n'avait aucune relation avec quelques-uns de ces écrivains estimables, et que plusieurs étaient ses rivaux. Q'on se rappelle qu'il y a peu de talens naissans qu'il n'ait encouragés, et que les jeunes littérateurs trouvaient toujours en lui non un maître orgueilleux de les instruire, mais un ami impatient de les éclairer. Qu'on se rappelle enfin la réponse qu'il fit à cette fameuse épigramme, où l'on disait que ses fleurs étaient des pavots. Cette réponse n'est point dans ses œuvres, nous ne croyons pas qu'elle ait été imprimée, et le lecteur, peut-être, ne sera pas fâché de la trouver ici.

Grâce, grâce, mon cher censeur !
Je m'exécute, et livre à ta main vengeresse,
Mes vers, ma prose et mon brevet d'auteur ;
Je puis fort bien vivre heureux sans lecteur :
Par pitié seulement laisse-moi ma maîtresse ;
Laisse en paix les amours ; épargne au moins les miens.

Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
Tes agrémens... mais chacun a les siens.
On peut s'arranger dans la vie :
Si de mes vers *Églé* s'ennuie,
Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

Nous demandons si un homme qui fait une réponse aussi douce à une épigramme qui ne l'est guère, est méchant et satyrique ? Un ancien a dit qu'il ne connaissait pas de concert plus agréable, que d'entendre un homme dire des injures à un autre homme qui ne répondait rien. M. *Dorat* a donné l'exemple d'un concert plus agréable encore, et sur-tout plus nouveau. Reste à le disculper, dira-t-on toujours, des pamphlets nommés ci-dessus. A cela nous répondrons d'abord que dans plusieurs occasions il n'a fait que se défendre, et que la défense est de droit naturel ; que dans d'autres occasions, il s'est encore défendu, croyant qu'on l'attaquait. Pourquoi se trompait-il, ajoutera-t-on ? C'est un malheur ; mais il prouve du moins qu'il ne devenait réellement méchant, que lorsqu'il croyait devoir l'être ; et qu'il ne l'était point en effet. En voilà bien assez sur cet article. On a fait à M. *Dorat* un reproche

plus fondé, et qui mérite de notre part une attention particulière. M. *Dorat*, a-t-on dit, n'a composé que des ouvrages frivoles ; et tout homme qui en écrivant n'a point en vue l'utilité publique, mérite peu l'estime et la considération du public. Nous sommes assez de l'avis de ces censeurs : nous pensons que, le plus qu'on peut, l'on ne doit prendre la plume que pour annoncer une vérité, ou pour détruire une erreur. Faire aimer la vertu, faire haïr le vice, voilà le seul et unique but auquel doit tendre tout homme de lettres. Les anciens croyaient que les heures s'envolaient dans le ciel, pour y rendre compte de l'usage qu'en faisaient les mortels. Nous voudrions que toutes les minutes de la vie d'un homme de lettre, allassent déposer aux pieds du juge suprême, ou un desir de faire le bien, ou un regret de ne l'avoir pas fait. Mais vouloir que les beaux arts apportent toujours avec eux une utilité réelle, n'est-ce pas un peu empiéter sur les droits de la philosophie ? Nous savons que cette dernière peut s'allier avec la poésie : *Anacréon*, *Horace*, *Lucrèce*, *Chaulieu*, *Boileau* même dans ses Epîtres, et sur-tout *Voltaire*,

en ont donné des preuves. Mais combien d'autres poëtes n'ont jamais songé à renfermer dans leurs vers de grandes vérités morales. *Pindare* jouit d'une assez grande réputation : est-ce dans ses Odes, quelques belles qu'elles soient, qu'un citoyen ira apprendre à remplir ses devoirs, et un sage, à modérer ses passions ? S'il y a quelques préceptes utiles, ils y sont si clair-semés, qu'en vérité ce n'est pas la peine de les aller chercher si loin. D'ailleurs quel est le but des arts ? d'imiter la belle nature. Cette imitation n'est souvent d'aucune utilité pour les mœurs, et elle n'en est pas moins estimable. La plus belle sonate n'engage personne à faire une bonne action, et l'homme le plus vicieux verra un chef-d'œuvre de *Raphaël*, sans devenir meilleur. Faut-il pour cela proscrire la peinture et la musique ? Les jolis vers, les beaux tableaux, les bonnes sonates, sont les fleurs du monde moral : et à ceux qui demandent à quoi elles peuvent servir, nous pourrions demander à notre tour, à quoi servent les fleurs du monde physique. Il faut bien croire qu'elles sont utiles, puisque Dieu les a créées : pourquoi

n'en serait-il pas de même des autres ? S'il est vrai que l'agriculteur *cueille avec plaisir* dans le même champ, *le bluet* qui réjouit sa vue, et l'épi qui doit nourrir son corps, pourquoi le citoyen ne lirait-il pas, avec *le même plaisir*, des chansons et des traités de morale ? Faut-il d'ailleurs que le citoyen soit toujours occupé ? ne faut-il pas que ses travaux soient entremêlés de délassemens, et qu'il trouve enfin l'agréable à côté de l'utile ? L'intention de la nature et celle des législateurs, fut toujours que l'homme vécût vertueusement et agréablement ; et celui qui ne fait que des Romans et des Contes pour rire, remplit leurs vues plus qu'on ne croit. Mais c'est trop plaider une cause qui n'a pas besoin d'être plaidée. Ne faisons pas croire qu'elle est mauvaise, en voulant trop prouver qu'elle est bonne. Disons plutôt, disons que, dans les ouvrages de *Dorat*, même dans ceux qui paraissent les plus frivoles, tels que ses Poësies fugitives, il y a souvent ce que desirent les censeurs un peu exigeans dont nous parlons; c'est-à-dire, une philosophie qui peut être d'autant plus utile, qu'elle parle le langage des grâces. Que ces

Messieurs lisent attentivement *Anacréon citoyen*, les *Erreurs*, l'Hymne sur la *Bienfaisance*, l'*Epître à un Athée*, celle *à un Homme en faveur*, celle *à un jeune Philosophe*, et beaucoup d'autres. Dans tous ces ouvrages, ils admireront, ils aimeront les principes d'une saine morale, revêtue de tous les atours de la poésie; ils y puiseront des leçons de bienfaisance et d'humanité; ils y apprendront l'art de plaire, et peut-être même le secret d'être heureux.

En commençant cet éloge, nous avons promis de ne dire que la vérité; mais il nous semble que nous ne pouvons pas juger si nous l'avons toujours dite : on ne voit jamais bien clair dans sa propre cause; et celle d'un ami devient toujours personnelle à son ami. Mais, dans tous les cas, nous sommes à l'abri de tout reproche : les juges même les plus sévères, nous pardonneront nos erreurs en faveur de nos sentimens, et ceux qui ne nous les pardonneront pas, desireront, peut-être, d'avoir des amis qui nous ressemblent.

De quelque manière qu'on nous juge, si nous avons des torts, nous avons aussi beau-

coup de complices. Il ne faut, pour s'en convaincre, que se rappeler les jugemens qu'ont portés, sur *Dorat*, divers aristarques modernes. M. *Palissot* (1), dans ses *Mémoires Littéraires*, lui trouve du talent pour le genre didactique, et ne peut s'empêcher de dire du bien du poëme de *la Déclamation*. M. l'abbé *Sabatier-de-Castres*, non moins savant que M. *Palissot*, a fait l'éloge de ses Poësies fugitives. M. l'abbé *Remi*, rédacteur du *Mercure*, le croit né pour la Poësie descriptive; et M. *de la Harpe*, son ennemi le plus acharné, a été forcé d'avouer qu'il y avait des scènes charmantes dans *la Feinte par Amour*. Avons-nous dit autre chose que ces quatre Littérateurs célèbres? Avons-nous fait autre chose, que de réunir, en un faisceau, leurs opinions divisées?

Mais, *Dorat* a trop écrit, ont dit quelques-uns de ces Messieurs; et pour arriver plus sûrement à la gloire, il aurait dû imiter son

(1) Nous avons nommé deux ou trois fois M. *Palissot*, avec éloge, dans cet ouvrage. Pour récompense il nous a fort maltraités dans la première édition de ses Mémoires littéraires.

ami *Colardeau*, qui n'a laissé que deux petits volumes. Ce reproche de trop écrire, se renouvelle à chaque instant contre les auteurs les plus distingués; mais il nous semble qu'il est fils de l'impuissance ou de la paresse, peut-être même de l'envie. Un temps a été, où pour se rendre immortel, il suffisait de faire un bon volume. Ce temps heureux est passé, et les réputations colossales de nos jours, ne sont plus appuyées que sur d'immenses pyramides de feuilles imprimées. Les auteurs les plus volumineux, finissent toujours par devenir les plus illustres; les autres meurent promptement dans la cotterie qui les a vus naître. *Dorat* et *Colardeau* ont fait chacun ce qu'ils ont pu, l'un en ne publiant que deux volumes, l'autre en s'élevant jusqu'à la vingtaine; et dans la littérature, comme dans presque tous les arts, il faut à la longue juger de la force par la masse.

Cette notice sur la vie de notre ami, était depuis long-temps achevée, lorsqu'il a paru, chez *Auguste Delalain*, un ouvrage posthume de *Dorat*, en voici les titres : *Le Séducteur vaincu ; les Trois infidélités*

ou *l'Envieuse par amour; le Mari comme il y en a peu; le Vainqueur exécrable*, et *le Nouvel Elisée.* Ces cinq *Aventures* ou *Contes nouveaux* sont réellement de *Dorat* : il nous les avait communiqués, à différentes époques, il y a environ trente années. Nous en avons donné un extrait détaillé, dans l'intéressant journal de M. *Lucet*, intitulé : *Bulletin de Littérature.* Nous aurions pu y dire, que M. *Longchamps* avait puisé, dans *le Séducteur vaincu*, le sujet de sa comédie, en trois actes et en vers, intitulée : *Le Séducteur amoureux* ou *converti* (elle porte ces deux titres); mais cette Comédie n'avait pas encore paru.

Paris, 3 *ventôse an onze.*

FIN.

VIE
D'ANTOINE RIVAROL.

15

LETTRE

A M. D'ESCHERNY,

COMTE D'EMPIRE,

A VERSAILLES.

Vous me demandez, mon cher Comte, ce que je pense d'un livre qui vient de paraître, intitulé : *Vie philosophique, politique et littéraire de* Rivarol, qui se trouve chez *Barba*, Palais du Tribunat, n°. 51. Il me sera difficile de vous répondre. L'auteur de cette Vie est *Sulpice de Laplatière*, avec lequel je suis lié depuis environ vingt années. *Sulpice de Laplatière* est un homme estimable à beaucoup d'égards; il est bon ami, bon époux et bon parent. Je suis un des premiers à qui il a envoyé son livre; et quoique jamais il ne m'ait rendu aucun service essentiel, peut-être dois-je me taire sur les défauts de son ouvrage, autant par respect pour les vieux liens qui nous

unissent, que par le souvenir de ses qualités sociales. Cependant vous me pressez beaucoup dans votre dernière lettre; vous savez que j'ai été l'ami, le compatriote de *Rivarol*, et souvent même le confident de ses projets littéraires; vous voulez descendre avec moi dans l'ame de cet écrivain célèbre, dont les productions vous ont enchanté; vous voulez (ce sont vos expressions) que je vous le peigne à nu. Eh bien! vous serez obéi. Entre deux amis qui semblent demander deux choses opposées, il faut toujours se tourner du côté de celui à qui l'on peut plaire sans blesser la délicatesse, et fut-elle blessée d'ailleurs dans le récit que je vais vous faire, n'aurais-je pas toujours ces mots fameux pour excuse : *Amicus Plato, magis amica veritas.*

La *Vie philosophique, politique et littéraire de* RIVAROL, que vient de publier *Laplatière*, n'est ni *philosophique*, ni *politique*, ni *littéraire*. Le bon goût, les convenances, et surtout la vérité, y sont blessés à chaque instant; c'est un *farrago libelli* qui ne dit rien à l'esprit ni au cœur; et, après l'avoir lu, on ne sait lequel on doit le moins estimer ou de l'auteur qui l'a écrit, ou du héros qu'on y célèbre. La *Vie de Rivarol* est le fruit d'une spéculation de

librairie, une compilation indigeste dans laquelle il n'y a ni critique, ni raisonnement, ni érudition, ni recherches; c'est le portrait décoloré, inanimé et terne d'un original plein de vie; c'est une caricature sans esprit, uniquement imaginée pour attraper le public, pour lui voler son argent. Elle est composée d'abord d'*une introduction*, ou *discours préliminaire* très-emphatique, où, contre l'usage des auteurs, au lieu de demander grâce pour son livre, *Laplatière* le présente comme un chef-d'œuvre. Arrive ensuite cette Vie tant vantée, où l'auteur prête à *Rivarol* des ouvrages qu'il n'a point composés, des discours qu'il n'a point tenus, et de prétendus bons mots qu'il n'a jamais dits; où les contradictions, les contre-sens et les anachronismes fourmillent; où tout est faux jusqu'aux dates; où l'on dit dans un endroit que *Rivarol* est né le 17 avril 1757, et dans un autre, qu'il est né en 1754; où le nom même du lieu de sa naissance est estropié, puisque *Laplatière* l'écrit plusieurs fois *Bagnol*, au lieu de *Bagnols*; où l'on prétend que *Rivarol* se fixa à Paris il y a trente-cinq ans, tandis qu'il n'y vint, pour la première fois, qu'en 1774.

On vous dit effrontément dans cette Vie, que le respectable M. de *Malesherbes* alla voir un jour M. de *Rivarol* pour le consulter sur la manière de gouverner l'État, tandis que *Rivarol* n'a jamais vu ni connu M. de *Malesherbes*. Quelle vraisemblance d'ailleurs qu'un vieillard décoré d'une grande dignité aille prendre des conseils d'un jeune homme!..

On vous dit que *Rivarol* a fait divorce avec sa femme, tandis qu'il n'a jamais été question de divorce entre madame de *Rivarol* et son époux.

On vous dit que *Rivarol* détestait les femmes auteurs, et c'est une femme de lettres qu'il a épousée, une des femme les plus savantes de l'Europe.

On peint *Rivarol* dans cette Vie comme un capucin, lorsqu'on lui fait dire, entre autres, à une demoiselle qui tenait des discours un peu légers sur la religion: *Mademoiselle, une femme dévote vaudrait mieux pour votre mari, qu'une femme si libre dans ses opinions.* Et *Rivarol*, dans plusieurs de ses écrits, a laissé entrevoir qu'il était athée, sur-tout lorsqu'il a dit que *Dieu était absent dans l'ordre moral.*

Voilà, quant aux faits principaux, ce que

vous remarquerez dans cette Vie, mon cher Comte, et ce qui vous paraîtra aussi absurde que révoltant. Je ne relèverai point une foule d'autres erreurs qui font de cette prétendue Vie un long répertoire de mensonges, ce serait à n'en pas finir. *Laplatière* n'a fait que deux volumes, et j'en ferais une vingtaine; mais que dis-je, deux volumes?...... Savez-vous comment *Laplatière* les a composés? La partie biographique ne contient guère qu'une trentaine de pages, et le reste n'est autre chose que les ouvrages même de *Rivarol* qu'il a fait réimprimer. Il a fondu dans le premier volume les articles les plus piquans du *Petit-Dictionnaire des grands Hommes;* et dans le second, il a bravement inséré, sans y changer un mot, *le discours sur l'Universalité de la langue française*, qui a partagé le prix à l'académie de Berlin; et toutes les notes qui l'accompagnent. Il a flanqué ce discours que tout le monde connaît, du *jugement* qu'en a porté l'académie de Berlin, jugement qui avait déjà paru dans la *Gazette de France*; du *prospectus*, déjà répandu dans toute l'Europe, d'un *nouveau Dictionnaire de la langue Française*, et d'un *fragment* que vous

avez déjà lu dans le Feuilleton du *Journal des Débats*, sur le *Numa* de *Florian*; et par un effort de génie plus rare encore, il a fait réimprimer en entier, dans son premier volume, la belle préface de la Traduction du *Dante*, qui vaut mieux que la Traduction même. Ne conviendrez-vous pas que c'est faire des livres à bon marché que de travailler de la sorte, et qu'il n'y a qu'un pirate de littérature qui puisse se conduire ainsi? Ce n'est pourtant pas moi qui donne à *Laplatière* le nom de pirate; ce nom lui est donné par toutes les personnes qui achètent son livre, et n'est-il pas permis à un lecteur trompé de se plaindre de l'auteur qui le vole, en lui vendant comme nouveauté ce qu'il avait déjà dans sa bibliothèque? Non-seulement *Laplatière* a trompé son lecteur, mais encore son libraire, en lui faisant croire que le discours sur l'*Universalité de la langue Française*, était un nouveau manuscrit, retouché et augmenté par l'auteur.

Le libraire est un bon homme qui aime la paix, et qui n'a point eu le courage de se fâcher, quoique *Laplatière* lui ait vendu fort cher le manuscrit prétendu nouveau; mais la veuve de *Rivarol* est furieuse d'un

tel procédé, et elle a raison de l'être ; c'est attenter à sa propriété que de vendre, sans sa permission, les ouvrages de son mari ; elle veut attaquer *Laplatière* devant les tribunaux. Voici, en attendant, le billet qu'elle m'a écrit :

« Je viens d'apprendre à l'instant, Monsieur, que vous aviez fait un acte de justice qui vous fait honneur ; vous avez » témoigné votre indignation, comme tous » les honnêtes gens, sur une Vie de mon » mari, pleine de faussetés, de mensonges, » de faits controuvés, où l'on mutile cet » infortuné, où l'on flétrit sa veuve.

» J'ai déjà répondu en peu de mots à tout » ce qui s'est débité dans les journaux, de » si étrange et de si pitoyable ; j'ai dû » triompher de mes adversaires, parce que » la vérité l'emporte toujours sur le mensonge ; mais rien de si dégoûtant que cette » prétendue Vie de mon mari, écrite en » style de laquais, et avec les principes de » gens que je ne souffrirais même pas dans » mon anti-chambre.

» Quelles bassesses et quelles lâchetés les » hommes font pour un écu ! Les voleurs de

» grand chemin sont des héros en compa-
» raison de ces vils et méprisables mortels,
» qui s'emparent du denier de la veuve, et
» la déshonorent pour dernier coup de grâce....
» Comme cet homme est repoussant par ses
» mensonges, sa flétrissante cupidité et sa
» mauvaise prose!

» Est-ce donc là ce que les lettres, la
» philosophie, la sagesse, la raison, ensei-
» gnent ?.... Les libraires qui impriment tant
» de fatras, se refusent aux bonnes choses.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» *Paris, 23 mai, 1802.* »

Vous croirez peut-être que le sentiment de son offense a égaré madame de *Rivarol*, lorsqu'elle a comparé le *style* de *Laplatière* à celui d'un *laquais*, et lorsqu'elle a écrit qu'il était aussi *repoussant par sa mauvaise prose* que par ses mauvais procédés; mais que direz-vous lorsque vous lirez la phrase suivante dans la *Vie philosophique, politique et littéraire de* Rivarol? *Il savait trop bien apprécier le morcelé de l'âme des courtisans, pour être tenté de partager leur servitude; en les hantant, il ne s'était point*

laissé contagier du souffle impur de cette morgue puérile, etc.

Quel langage, bon Dieu ! qu'est-ce que c'est, bon Dieu, que le *souffle d'une morgue* ! qu'est-ce que c'est qu'un homme qui ne s'est point laissé *contagier par le souffle de cette morgue* ? qu'est-ce que c'est que le *morcelé d'une ame* ? Croyez-vous qu'il y ait dans les *Précieuses ridicules* quelque chose de plus ridicule ? et n'est-ce pas insulter le vicomte de *Jodelet* et le marquis de *Mascarillé*, que de supposer qu'ils ont jamais pu s'exprimer ainsi ? Eh bien ! ces phrases abondent dans la *Vie philosophique, politique et littéraire*, et c'est l'homme à qui ces phrases innombrables sont échappées, qui s'est avisé de juger un de nos écrivains les plus ingénieux, les plus élégans et les plus faciles. Je crois voir un vilain escargot déposer sa bave impure sur des roses.

Ah ! ce n'est pas ainsi que vous avez écrit *la Philosophie de la politique*, où la politique est si bien mariée à la philosophie, où les principes les plus sages sont développés avec tant d'éloquence, d'érudition et de charmes ! Oh ! qu'il est différent du plat éloge de

Rivarol ! votre éloge sublime de *J. J. Rousseau* qui fut votre ami et votre modèle, de ce *J. J. Rousseau* que vous avez quelquefois égalé dans votre prose brûlante, et qui, s'il n'était pas mort, vous eût sans-doute pardonné de l'avoir loué, quoiqu'il détestât la louange. Oh ! que votre correspondance d'un habitant de Paris, avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, présente des agrémens inconnus à ce bon M. de *Laplatière* ! Ce bon M. de *Laplatière* ignore entièrement les règles du goût et même celles de la grammaire ; et vous brillez sur-tout par la correction, l'élégance, la pureté du style. Il est orgueilleux, et vous êtes modeste ; il est trivial ou maniéré, vous êtes toujours naturel et toujours noble ; il ennuie en un mot, et vous enchantez.

Voilà, voilà le style que j'aurais voulu avoir (c'est du vôtre que je parle) pour écrire la notice que je vous envoie. Il n'était pas difficile de faire mieux que *Laplatière* ; mais il n'est donné qu'à vous seul de faire aussi bien que vous-même. Quoi qu'il en soit, mon cher Comte, j'ai cru devoir faire *une notice sur la vie et les ouvrages de*

RIVAROL, autant pour rendre hommage à ce génie aimable et ingénieux, que pour rendre hommage à la vérité. *La Vie de* RIVAROL par *Laplatière*, n'est qu'un tissu de faussetés et de mensonges; la mienne du moins est fondée sur des faits dont je fus témoin oculaire. J'ai dit ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu; et si je ne l'ai pas dit avec ce charme qui caractérise tout ce qui sort de votre plume, du moins ai-je le mérite de n'avoir rien inventé : car le devoir du biographe n'est pas d'inventer, mais de raconter et d'analyser. Ce que le texte n'a pu renfermer, ou ce qui l'aurait fait languir, je l'ai développé dans quelques notes; et comme mon sujet ne comportait guère la valeur d'un volume, je l'ai enrichi de quelques ouvrages de *Rivarol*, qui n'avaient point encore paru, ou qui du moins n'avaient point paru avec la perfection dont ils étaient susceptibles. C'est ce que vous trouverez de meilleur dans mon travail. Je vous ai donné ici quelques lettres qu'il m'avait adressées, et des synonymes encore inédits. Les productions nouvelles de *Rivarol* ne pourront qu'être agréables au public. Puisse la mienne ne pas vous déplaire, et ne soyez pas étonné que je la signe du nom de *Palméзeaux*, nom que *Rivarol* lui-

même m'avait donné dans son *Petit Almanach de nos Grands Hommes*, et qui, pour cette raison, m'est devenu fort cher.

J'ai l'honneur d'être, etc.....

C. PALMÉZEAUX.

Paris, 6 messidor an 10.

VIE DE RIVAROL.

RIVAROL a été mon compatriote et mon camarade d'études; j'ai passé, avec lui, une partie de ma jeunesse : je vais jeter quelques lignes sur le papier, qui pourront servir à l'histoire de sa vie. On y verra comment, avec l'esprit le plus brillant, et tous les dons de la nature, on peut quelquefois n'être pas heureux; et peut-être ce tableau ne sera-t-il pas inutile aux jeunes gens qui voudraient le prendre pour modèle.

Antoine de Rivarol naquit à Bagnols, petite ville du département du Gard, en 1755. Le fameux marquis *de Rivarol*, lieutenant-général dans les armées de *Louis XIV*, et grand'croix de l'ordre de *S. Louis*, mort en 1704, était le grand oncle de son père; mais une longue suite de malheurs, qu'il serait inutile de détailler ici, avait obligé ce dernier à prendre un état utile; ce qui alors s'appelait déroger. *Rivarol* père avait monté une auberge à Bagnols, pour gagner sa vie et celle

de ses enfans, et réparer, en quelque sorte, les torts de la fortune : il ne jouit pas long-temps des avantages que cet état lui procurait. M. le comte *d'Eu*, ayant passé par Bagnols, à son retour des états du Languedoc, logea dans l'auberge de *Rivarol* père : on lui fit payer extrêmement cher un modique déjeûner ; il s'en plaignit à son arrivée à Paris, et le ministre de la maison du roi, fit fermer la maison de M. *de Rivarol*. Cette aventure dut apprendre à *Rivarol* père, qu'il ne faut tromper personne, pas même les grands seigneurs.

Antoine Rivarol, ayant fait d'assez bonnes études, fut destiné de bonne heure, par son père, à l'état ecclésiastique; son père, malgré sa détresse, avait fait de grands sacrifices pour son éducation ; il fut envoyé au séminaire de Sainte-Garde, à Avignon, lorsque j'étais moi à celui de Saint-Charles, de la même ville. J'obtins la permission d'aller le voir, comme étant du même pays, et sur-tout, pour lui demander des nouvelles des respectables parens que j'ai encore à Bagnols ; il m'en donna de satisfaisantes : il vint me voir à son tour. Nous eûmes, l'un

pour l'autre, non pas une étroite amitié, le temps ne nous permit pas d'en resserrer les nœuds, mais une estime réciproque et sentie. Quelquefois nous nous promenions sur les remparts d'Avignon, si bien conservés et si célèbres dans toute la province ; et comme *Rivarol* avait la plus belle figure, la plus belle taille et la démarche la plus noble, quelques dames s'écriaient, en le voyant passer : Voilà le bel abbé du séminaire de Sainte-Garde ; il y en avait même, qui, entraînées par l'admiration, le suivaient des yeux en soupirant, et d'autres qui l'accompagnaient jusques aux portes de son austère demeure.

On trouvera, peut-être, minutieux que je parle ici de la figure de *Rivarol ;* mais une belle figure influe, plus qu'on ne pense, sur les destinées d'un homme; et celle de *Rivarol* lui valut de bonnes fortunes, que je raconterais s'il n'avait pas eu d'autres mérites, et s'il n'eût été qu'un héros de ruelles ou un petit maître. *Plutarque*, d'ailleurs, ne parle-t-il pas plus d'une fois de la beauté *d'Alcibiade ? Rivarol* avait avec ce dernier, plus d'une ressemblance (*a*) : il était

éloquent comme lui, et, comme lui, il savait se plier aux mœurs et aux usages de tous les pays où il allait.

Envoyé avant lui dans la Capitale, pour y achever mes études, j'allai, avant de partir, lui faire mes adieux; et nous nous séparâmes avec la promesse de nous y revoir, et j'ai presque dit, avec l'impatience de nous y retrouver. *Rivarol* était alors en philosophie, et la théologie m'avait déjà ouvert son sanctuaire. Quatre ou cinq ans après mon arrivée à Paris, *Rivarol* y vint à son tour : il m'écrivit de Versailles, où j'allai le trouver. Ce n'était plus le nom de *Rivarol* qu'il portait, mais celui de *Desparcieux* : il m'écrivit, sous ce nom, quelques lettres que j'ai conservées (*b*). Je voulus savoir d'où venait ce changement : il s'obstina à ne m'en rien dire; mais il était facile de le deviner. L'accident arrivé à son père, et que j'ai rapporté plus haut, lui faisait craindre, peut-être, qu'on ne lui fît un crime des torts paternels, comme alors c'était l'usage, et peut-être aussi que, voulant paraître dans le monde sous une bannière respectable, il crût qu'il n'y en avait pas qui pût lui faire plus

d'honneur que le nom de *Desparcieux*, nom qui était alors universellement honoré.

Quoi qu'il en soit, *Rivarol* répandit partout qu'il était le proche parent du savant et modeste *Desparcieux*; ce qui pouvait bien être, et ce qui fut cru généralement: car *Desparcieux* étant mort à cette époque, ne pouvait pas le démentir; mais ce *Desparcieux*, l'académicien, avait, en mourant, laissé un neveu (*), qui était l'héritier de ses talens, s'il ne l'était pas de sa renommée. Ce *Desparcieux*, le neveu, trouva mauvais qu'un inconnu eût pris son nom; et, par les voies ordinaires qu'on employe en ces sortes d'occasions, il força *Rivarol* à le quitter.

Avant de se dépouiller de ce glorieux manteau, *Rivarol* avait connu, à Versailles, une dame qui, n'étant plus ni jeune ni belle, l'avait trouvé fort jeune et fort joli : elle s'était arrangée avec lui, comme alors s'arrangeaient certaines dames; elle lui donnait

(*) Le cit. *Mahérault*, professeur à l'Ecole Centrale du Panthéon, a publié un Éloge fort intéressant de *Desparcieux*, le neveu, mort il y a deux ou trois années : l'oncle *Desparcieux* était mort en 1769.

la table, le logement : bref, ils partageaient ensemble tout ce qui était susceptible de partage. Ce genre de vie plaisait assez à *Rivarol*, qui, naturellement paresseux, aimait à cueillir des roses, pourvu qu'elles fussent sans épines. Un incident, qu'il aurait dû prévoir, vint tout-à-coup troubler son bonheur, et lui prouva qu'on se pique le bout des doigts, même en cueillant les roses les plus fanées. Ce fut un rival qui causa son infortune, et quel rival encore? un apothicaire!... Oui, le croira-t-on? Ce fut un apothicaire qui lui enleva sa conquête surannée, et qui, jaloux de ses succès, voulut même lui enlever la vie.... *Rivarol* haïssait autant les procès criminels, qu'il aimait le repos: il aurait pu attaquer devant les tribunaux, un homme qui l'avait attaqué avec un tube beaucoup plus dangereux qu'une seringue; il lui céda sa dulcinée, et vint à Paris rire, avec ses amis, de son aventure. Il était pauvre, cependant, et presque dans l'indigence : ses amis lui prêtèrent de l'argent, et il leur en témoigna sa reconnaissance avec tant de grâce, qu'ils le remercièrent de l'avoir accepté.

Son premier ouvrage ne fut point, comme

on l'a dit, son *Discours sur l'universalité de la Langue française*, couronné par l'académie de Berlin : ce discours est celui qui, le premier, le fit connaître ; mais il fut précédé de beaucoup d'autres. Il écrivit d'abord une lettre sur le *Poëme des Jardins*, une sur *les Aérostats*, et une sur *les Têtes parlantes* d'un certain abbé *Mical* (c), phénomènes de mécanique, qui passèrent comme tous les phénomènes de ce genre, sur-tout dans un pays où la merveille du lendemain fait oublier celle de la veille. Il explique assez bien, dans sa lettre sur *les Aérostats*, les procédés chimiques dont on se servit d'abord pour faire des ballons, soit par le moyen de la fumée, soit en les remplissant avec des gaz inflammables ; mais il s'y moque un peu trop de *Faujas*, qu'il appelle plusieurs fois, avec affectation, un physicien très-distingué ; et il rabaisse un peu trop M. *de Mongolfier* lui-même. Ces deux lettres, et d'autres bagatelles qu'il ne signa point, mais qu'on savait être de lui, parce qu'elles portaient l'empreinte de son caractère et le cachet de son talent ; ces bagatelles, dis-je, le faufilèrent avec quelques littérateurs influens, et quelques

meneurs de l'opinion, qui le poussèrent dans *le Mercure* : je m'explique.

Il y avait alors à Paris un homme qui, sans être profond dans aucun genre, exerçait sur tous les genres une espèce de dictature: cet homme faisait la librairie en grand ; et la plupart de ses entreprises lui ayant réussi, il répandait l'or et les bienfaits sur es gens de lettres, autant pour les encourager que pour s'honorer à leurs yeux ; et comme il était leur bienfaiteur, sans être leur rival, il n'y en avait pas un qui n'en dît du bien, pas un qui ne cherchât à gagner sa bienveillance. et pas un qui ne se louât de ses procédés. *Rivarol*, présenté à *Pankoucke*, lui offrit sa plume, et *Pankoucke* l'accepta ; ils s'en trouvèrent bien l'un et l'autre, ce qui arrive très-rarement dans les marchés que font entr'eux les auteurs et les libraires. *Rivarol* fit des extraits pour *le Mercure* : il fit des dissertations pour *le Mercure* ; mais il ne les signa point ; et la raison de l'incognito qu'il gardait, attribuée, par quelques personnes, à sa modestie, n'était que l'effet de son orgueil, mais d'un orgueil noble, bien placé, et qui n'appartient qu'à un homme de talent.

Rivarol ayant la conscience de sa force, sentait bien qu'il pouvait faire mieux que des extraits; et, semblable à un peintre de génie, il gardait son nom pour de grands tableaux, et le refusait à des bambochades. *Le Mercure*, toutefois, ne lui prenait pas tellement son temps, qu'il ne pût faire autre chose: aussi vit-on paraître de lui quelques brochures à présent oubliées, et cependant assez piquantes, dans le temps qu'il griffonnait le plus d'extraits pour ce Journal. On remarqua son *Epître au Roi de Prusse*, qui venait de le faire recevoir à l'académie de Berlin, et l'on en retint même ces deux vers, qui sont dignes de devenir proverbes :

En vain de sa bassesse, un *Pradon* s'environne :
Boileau, dans son courroux, ne méprisait personne.

Rivarol avait déjà prouvé son talent pour la prose; son *Epître au Roi de Prusse*, prouva son talent pour les vers : mais elle prouve aussi son talent pour la satyre, et peut-être est-il fâcheux qu'il n'ait pas pu se passer de ce dernier, pour arriver à une grande renommée.

Rivarol, cependant, n'était pas le seul qui

fit des extraits pour *le Mercure* (Hélas! où ne trouve-t-on pas des rivaux?); il avait, dis-je, pour rival, un homme doué d'une raison profonde et d'un admirable talent pour l'analyse, qui, deux ou trois fois le mois, répandait une grande clarté sur les questions les plus embrouillées de la littérature, de la morale et même de la politique, sous le nom de *Cossef-d'Ustaris*. Cet homme refaisait, en quelque sorte, les ouvrages dont il parlait, distribuait l'éloge et le blâme avec autant de finesse que de goût; et sa critique, embellie des formes de la politesse, plaisait toujours sans offenser : cet homme était le cioyen GARAT, actuellement sénateur. *Rivarol* se brouilla avec lui, je ne sais pourquoi, et ne voulut plus travailler avec lui, à un Journal où il était obligé de partager sa gloire. Quoique *Rivarol* eût dû sentir la supériorité de *Garat*, il ne lui céda la victoire qu'à demi; il dirigea l'*Epître au Roi de Prusse*, contre cet antagoniste redoutable, l'affubla du nom de *Lourdis*, et chercha à lui donner des ridicules; mais, pour le coup, les ridicules ne tombèrent que sur lui;

et, pour comble de malheur, *Garat* ne lui répondit point, et justifia les vers que j'ai cités plus haut.

Boileau, dans son courroux, ne méprisait personne.

Mais, peut-être, ai-je passé un peu légèrement sur le discours où *Rivarol* assigne les causes de l'*Universalité de la Langue française* ; ce discours n'était, dans l'origine, qu'un extrait (*d*) qu'il destinait au *Mercure*, et qu'il me communiqua ; je lui conseillai de le développer et de l'envoyer à l'académie de Berlin, dont le programme venait de paraître; il suivit ce conseil et ne remporta point le prix, comme on affecte de le dire sans cesse; mais il le partagea avec une dissertation latine sur le même sujet. Ce discours est écrit avec plus d'éclat que de profondeur, avec plus de grâce que de solidité, et les idées n'en sont pas toujours justes : il est même, en quelques endroits, d'un style maniéré, sur-tout lorsque l'auteur dit que *les mots sont assis à la porte de chaque profession*, et que les poëtes, du temps de *Ronsard*, *lâchèrent le grec tout pur*. Mais il y a de la méthode, des apperçus lumineux : l'auteur prouve plus que par les

faits, que la langue française doit être universelle : il le prouve par l'exemple. Qui voudrait en effet ignorer la langue française, s'il n'avait à lire que des discours comme le sien?

Parlerai-je ici d'une mauvaise plaisanterie qu'on attribua généralement à *Rivarol*, quoiqu'il l'ait toujours désavouée, et qui parut à peu-près en même temps, *le choux et le navet* (*e*)? Voici comment cette drôlerie vit le jour : je crois que c'est un jeune militaire, parent, ami de *Rivarol*, et auteur lui-même de plusieurs jolis ouvrages, qui, le premier, en conçut l'idée, le premier du moins qui me l'apporta, écrite de sa main : elle n'avait alors qu'une vingtaine de vers; elle me fit rire, et cependant je lui conseillai de la brûler. *Rivarol* en voulait à l'abbé *Delille*, parce que celui-ci ne lui avait point envoyé un exemplaire du *Poëme des Jardins*, qu'il lui avait promis. Le militaire ayant épousé la querelle de son parent, ne voulut point suivre le conseil que je lui donnai; et loin de brûler le petit dialogue satyrique entre *le choux et le navet*, il le retoucha ou du moins fut censé l'avoir retouché, et me le rapporta tel qu'il

parut alors. J'y trouvai ce vers qui n'était point dans la première version, et qui est le moins mauvais de toute la pièce.

Sa gloire passera, les navets resteront.

Et j'avoue que j'en ris beaucoup plus que la première fois. Ce dialogue eut un succès prodigieux, quoiqu'il ne le méritât guère : il fut imprimé et réimprimé plus de trente fois; il donna même lieu à une superbe gravure où l'abbé *Delille* était représenté d'une manière burlesque, en contemplation devant un panier rempli de navets et de choux, avec le vers écrit au bas en gros caractères :

Sa gloire passera, les navets resteront.

L'abbé *Delille* est si peu irascible, qu'il colporta lui-même cette gravure dans plusieurs sociétés.

Mais passons nous-mêmes sur une anecdote qui n'aurait pas dû nous arrêter si longtemps, et venons à un ouvrage de *Rivarol* un peu plus digne de notre attention et de notre estime.

Rivarol n'avait encore publié que des ouvrages de peu d'importance; la traduction de *l'Enfer*, du *Dante*, accrut un peu sa répu-

tation, et l'aurait placé au nombre des savans et des véritables gens de lettres, si cette traduction, comme celles de *Perrot d'Ablancour*, n'était pas *une belle infidelle*. Cette traduction est en général d'un style élégant et facile; mais elle fourmille de contre-sens et d'infidélités révoltantes pour qui connaît la langue italienne. *Rivarol* d'ailleurs s'y est donné une licence beaucoup trop commune à presque tous les traducteurs : il a abrégé son modèle sous prétexte qu'il y avait du mauvais goût dans les morceaux qu'il a retranchés; il a fait un squelette d'un corps plein de vie; et l'on ne trouve dans sa froide copie ni la force de l'original, ni sa précision énergique. Tout est brûlant chez le *Dante* (*f*) : tout, chez *Rivarol*, est inanimé, et presque toujours contraire à la pensée de l'auteur. Il est facile d'en donner quelques exemples.

Dante commence son premier chapitre par ces mots :

Nel meno del Cammin di nostra vita
Mi ritrovai, etc.....

Le traducteur dit : j'étais au milieu de ma course. *Nostra vita* signifie la course ordinaire des hommes, et non pas la course du

Dante. Ce poëte ne se serait jamais servi, dans une même phrase, de ces deux mots *nostra* et *mi*, si l'un et l'autre se rapportaient à la même personne. C'est comme si je disais, en parlant de moi-même, je me suis trouvé dans une maison où nous étions malades.

Esta selva, selvaggia e aspra et forte.

Ces mots *aspra e forte* ne signifient point *profonde et ténébreuse*, comme l'a traduit *Rivarol*, mais *âpre et difficile à vaincre*. Ce sont deux choses bien différentes, et qu'un bon traducteur aurait dû distinguer.

Io non so ben ridir com' i' v'entrai.

Rivarol a écrit : *je ne puis rappeler le moment où je m'engageai dans la forêt périlleuse* ; et *Dante* a voulu dire : je ne puis bien redire comment j'étais entré.

On me dira peut-être que je suis minutieux dans mes observations, et que je m'appesantis sur de légères nuances ; mais je répondrai que presque toute la traduction de *Rivarol* est faite dans cet esprit, et qu'il est impardonnable d'avoir altéré le sens de son auteur, puisqu'il l'a traduit en prose. Que l'abbé *Delille*, en traduisant les Georgiques latines, rende les vers de *Virgile* par des équivalens,

il est gêné par la rime, par la mesure, par la phrase poétique française, qui a d'autres règles que la phrase poétique latine, et on le lui pardonne : mais un traducteur en prose n'a point ces excuses à donner; et il ment à son lecteur, soit volontairement, soit par impéritie, lorsqu'il n'est pas fidèle.

Quoi qu'il en soit, la traduction du *Dante*, par *Rivarol*, vaut un peu mieux que celles qu'on avait déjà publiées; mais on peut faire mieux que *Rivarol*, et *Dante* est encore à traduire. A qui la palme de cette traduction est-elle réservée? A celui qui aura voyagé long-temps en Italie, ou qui l'aura long-temps habitée. Et *Rivarol* n'était pas encore sorti de la France : il ne connaissait la langue italienne que par les études particulières qu'il en avait faites, à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire. Sa traduction est une version d'écolier, ou telle que l'aurait faite un professeur de rhétorique qui ne serait jamais sorti de sa classe.

Quoique *Rivorol* connût assez bien la métaphysique des langues en général, il n'avait point fait une étude assez approfondie de la langue italienne en particulier, pour tra-

duire *Dante*; et si j'ai parlé de sa traduction, c'était moins pour rendre hommage à son talent, que pour tâcher de completter cette notice.

Rivarol n'était point né pour se traîner sur les traces d'autrui, mais pour voler de ses propres aîles : il le prouve dans ses lettres à M. *Necker*, *sur la Religion et la Morale*; lettres qui ne sont qu'au nombre de deux, ce qui en a fait desirer bien davantage par tous ceux qui les ont lues ; lettres où la plaisanterie est maniée avec un charme infini; où le raisonnement est assaisonné de toutes les grâces d'un esprit fin et délicat; lettres, en un mot, où l'on croit voir un joli chat jouer avec un rhinocéros, et que je ne crains pas de comparer aux immortelles Provinciales. Comme *Rivarol* s'y moque avec adresse du gros livre de l'*Importance des Opinions religieuses*, où il prétend que M. *Necker* est à la fois déiste et théologien! comme il le réfute avec légèreté sans avoir l'air de le combattre ! comme il le fait tomber à chaque instant en contradiction avec lui-même ! et comme, sans le suivre pied à pied, et sans pousser ce qu'on appelle des argumens, il

dévoile toutes ses erreurs, et met la vérité dans le plus grand jour ! Ces lettres m'ont fait croire, ainsi qu'à beaucoup d'autres personnes, que *Rivarol* était né pour le genre polémique, et qu'il serait arrivé à la plus grande renommée, s'il ne s'en fût jamais écarté.

Mais le genre polémique n'est point la satyre, et dans le *Petit Almanach de nos grands Hommes*, il enfonce le trait avec d'autant plus de malignité, qu'il l'enveloppe de toutes les grâces de la louange. Je ne finirais pas, si je voulais rendre compte de tous les chagrins que lui causa ce *Petit Almanach*, qui, au fond, n'est qu'un ouvrage médiocre, et un réchauffé de plusieurs autres ouvrages du même genre. Le poëte Gacon avait déjà fait, sous le titre d'*Apologie de la Motte*, la critique la plus amère de *la Motte*. *Chevrier*, auteur du *Colporteur*, avait fait l'*Almanach des Gens d'Esprit*, ouvrage qui ressemblait encore plus au *Petit Almanach de nos grands Hommes*. Il existe enfin une brochure peu connue, intitulée : *Conseil d'un vieil Auteur à un jeune*, ou *l'Art de parvenir dans la République des Lettres*, et qui a paru chez *Duchêne* en 1758, dans laquelle l'auteur.

imagina de critiquer la littérature d'alors ; d'abord en prenant le ton de l'éloge, ce qui forme une ironie soutenue, qui a son agrément, comme le disent les auteurs du journal trop célèbre, intitulé : *Histoire des Sciences et des Arts*, autrement dit, *Journal de Trévoux*.

Comment se fait-il que *Rivarol*, imitant ces diverses brochures, les ait compilées sans efforts, et toutes fois avec l'espoir d'obtenir quelque gloire ? *Rivarol* avait besoin d'argent, et ce n'est pas l'amour de la gloire qui lui a dicté cette rapsodie. Cette rapsodie est une débauche d'esprit, dont son ami *Champcenet* fut le collaborateur ou plutôt le complice; il n'y a de bon que la préface, et c'est *Mirabeau* l'aîné qui l'a faite. Que personne n'en doute, *Mirabeau* lui-même m'en a fait l'aveu, et l'a répété à plus de vingt autres personnes.

Cette rapsodie cependant eut beaucoup de succès ; et comme tout ce qui est malin réussit toujours, on en fit trois ou quatre éditions dans l'espace d'une demie année. Les uns, lecteurs bénévoles, ne se fâchèrent point de leur article; et j'eus, non pas le

bonheur, mais l'honneur d'être de ce nombre; d'autres prirent la chose au sérieux et voulurent tuer l'auteur, pour lui apprendre à vivre, comme ils le disaient eux-mêmes; d'autres enfin, et ceux-ci furent les plus sages, rirent les premiers, des traits que leur lançait *Rivarol*, et suivant la maxime connue de *Voltaire*, *sifflèrent librement* celui qui les avait sifflés. On distingua parmi ceux qui descendirent dans l'arène, M. *J. de Chénier*, qui depuis est devenu célèbre. Il publia contre *Rivarol*, *le Dialogue du Public et de l'Anonyme* (*g*), où l'on remarque déjà le talent qu'il développa depuis dans sa belle Epître sur la *Calomnie*. On distingua *Flins des Oliviers*, auteur de *la Jeune Hôtesse* et *du Réveil d'Epiménide*, qui se défendit à sa manière, c'est-à-dire, avec autant d'esprit que de grâce; on distingua plusieurs autres athlètes (*h*) qui combattirent avec vigueur, mais qu'il serait trop long de nommer ici. Tout le monde littéraire enfin décocha des traits à *Rivarol*, et les Epigrammes, bonnes ou mauvaises, tombèrent sur lui comme la grèle. Je dis bonnes ou mauvaises, mais il faut convenir que la plupart ne valaient rien :

dans toutes ou presque toutes, on lui reprochait d'être le fils d'un cabaretier, c'est-à-dire sa naissance; et ce n'est pas ainsi qu'il fallait lui répondre. *Rivarol* avait eu tort de se faire appeler *M. le comte*, et de se dire descendant d'un grand seigneur italien, quoiqu'il en descendît en effet. La naissance, peut-être, est un mérite dans les monarchies; mais on ne doit jamais s'en prévaloir, puisque c'est le hasard qui la donne; mais aussi dans une querelle littéraire, ne faut-il pas faire un crime à un auteur de n'être pas gentilhomme. *Arlequin* a dit que, si *Adam* avait acheté une charge de secrétaire du roi, nous serions tous nobles. On avait un peu trop oublié cette maxime d'*Arlequin*, au temps où parut le *Petit Almanach de nos grands Hommes*. La manie dominante était la *nobilomanie*, si je puis me servir de ce terme. M. un tel est bon, disait-on, M. un tel n'est pas bon, et cela selon qu'ils étaient plus ou moins nobles: je ne cache pas que, si j'eusse été juge entre *Rivarol* et les prétendus grands hommes dont il se moquait, j'aurais donné tort à tout le monde.

Rivarol n'aurait donné tort à personne;

s'il n'eût essuyé que des épigrammes ; mais on en vint avec lui aux voies de fait, et des assassins gagés l'attendirent plus d'une fois sur son passage. Il fut longtemps assez heureux pour les éviter ; mais, un soir où il ne pensait point à eux, ils l'assaillirent avec des armes insolites (*i*), et le laissèrent presque pour mort dans une allée de la rue S. Honoré, non loin de la rue de l'Echelle : je le rencontrai une quinzaine de jours après ; il avait au front une balafre épouvantable, et m'étant écrié à cette vue : c'est avec des bûches énormes, me dit-il, qu'ils ont voulu m'assassiner.

Je ne raconte ce fait avec quelque détail, que pour apprendre aux jeunes gens à se défier de leur goût pour la satyre. Presque tous, hélas! n'y sont que trop portés. Et quelle pitié que de s'exposer à perdre la vie pour une mauvaise brochure ! *Alceste* dit dans le *Misantrope* :

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'au malheureux qui travaille pour vivre.

Rivarol m'a avoué, depuis, qu'il n'avait fait *l'Almanach des grands Hommes*, que parce qu'il manquait d'argent ; et je lui pardonne, ainsi que le *Misantrope*. Il vaut beaucoup

mieux faire un mauvais livre qu'une mauvaise action. Mais n'est-il que des écrits satyriques qu'on puisse composer, quand on est pauvre ; et le champ de la pensée n'est-il pas assez étendu pour y ceuillir autre chose que de la ciguë ?

Rivarol, au surplus, a presque toujours été dans la gêne ; durant les premières années de sa vie ; et, pour en sortir, il n'a jamais fait de bassesses : car je n'appelle point bassesses un pamphlet littéraire, où il a attaqué beaucoup plus de sots que de gens d'esprit. Si l'on peut appliquer à *Rivarol* les paroles de *Médée*, *video meliora proboque, deteriora sequor*. Ce n'est point à *Rivarol* considéré comme citoyen, mais comme auteur : il a toujours respecté les loix et les propriétés ; il a toujours été fier dans la pauvreté, toujours délicat et toujours sobre quand il dînait seul. Je dirai plus, *Rivarol*, dans son désordre apparent, avait un ordre admirable ; n'ayant pas la faculté d'être avare ; puisqu'il ne possédait presque rien, il était rangé comme une pensionnaire de couvent, et toujours il a trouvé, dans sa frugalité et son économie, des ressources que les plus opulens cherchent en vain. Je l'ai vu fortuné un seul moment, c'est-à-dire, en 1791 ;

et je dois l'ajouter à sa louange, il a supporté la prospérité avec la même sagesse et le même courage que l'indigence.

Il m'est bien doux, en parcourant la vie littéraire de *Rivarol*, de passer alternativement d'un ouvrage médiocre à un ouvrage vraiment estimable; c'est ainsi qu'un voyageur, après avoir traversé des landes et des bruyères, arrive dans une prairie toute parsemée de fleurs. Où trouve-t-on plus de roses et même plus d'immortelles que dans les lettres qu'il publia d'abord sous le nom de l'abbé *Sabbatier*, de Castres, et ensuite sous celui de *Salomon*, de Cambray? La révolution française venait à peine d'éclore: elle avait éveillé tous les esprits. Celui de *Rivarol* ne fut pas des derniers à se déterminer : il travailla aux *Actes des Apôtres*, et se prononça ouvertement pour le parti de la cour; non qu'il aima la cour plus qu'un autre, mais tel était sa manière de voir; et je suis bien éloigné de lui en faire un crime. Son frère, *Claude-François Rivarol*, a recueilli toutes ces diverses lettres en un volume in-8°., intitulé : *Tableau historique et politique des travaux de l'Assemblée constituante*, depuis *l'ouverture des Etats généraux*, *jus-*

qu'après la journée du 6 octobre 1789. Ce titre fastueux promet beaucoup plus qu'il ne tient : on trouve dans le *Tableau historique*, fort peu de choses qui soient relatives à l'histoire. Les causes qui ont amené les révolutions de France, n'y sont point développées, et les résultats y sont à peines indiqués; mais il règne dans cet ouvrage une foule d'apperçus très-ingénieux et très-fins : on y admire une sagacité profonde et quelquefois une plaisanterie du meilleur ton. L'auteur a dans son style, une rapidité qui s'accorde fort bien avec la rapidité de la révolution : il peint chaque évènement par une phrase accompagnée de réflexions; et ses réflexions ne sont guères plus longues que ses phrases.

Voltaire annonce dans la *Henriade*, qu'il dira les malheurs du peuple et les fautes des princes. *Rivarol* prévoit les malheurs du peuple, et il n'épargne pas les princes, quoiqu'il se soit déclaré leur ami : il n'épargne pas même M. *Loménie de Brienne*, archevêque de Sens, qui alors était fort lié avec lui, et lui avait témoigné beaucoup d'estime.

Il se moque souvent, dans ses lettres, du titre qu'on donnait à l'assemblée nationale, *d'assemblée la plus auguste de l'univers*. Il

prétend que tous les parlemens réunis, n'auraient pas fait l'esprit des loix, et que toutes les académies du monde ne produiraient point *Athalie*. Il compare l'égalité absolue à la pierre philosophale ; il voudrait qu'aux mots *égalité naturelle*, on substituât *égalité civile*, à laquelle même il paraît croire fort peu. Le peuple, selon lui, est un souverain qui ne demande qu'à manger ; et sa majesté, dit-il, est tranquille quand elle digère. Il consacra enfin plusieurs pages de son livre à réfuter le systême de *J. J. Rousseau*, sur la démocratie. Il y a de l'esprit dans tous ses raisonnemens, mais presque tous sont spécieux et fondés, la plupart, sur de mauvaises bases; mais si on ne le croit qu'à demi, lorsqu'il s'efforce de réfuter *Jean-Jacques*, on ne peut s'empêcher d'admirer le prophétique instinct, qui, en 1789, lui a dicté les vérités suivantes : « Les philosophes, dit-il,
» page 96, verront bientôt avec douleur, qu'il
» faudrait qu'il existât un monde de philo-
» sophes, pour briser ainsi toute espèce de joug;
» ils verront qu'en déliant les hommes, on les
» enchaîne ; qu'on ne peut leur donner une
» arme défensive, qu'elle ne devienne bientôt
» offensive, et ils pleureront sur le malheur de

» l'espèce humaiue, qui ne permet pas à ceux
» qui la gouvernent, de songer à la perfection.
» Alors de philosophes qu'ils étaient, ils de-
» viendront politiques. Ils verront qu'en légis-
» lation comme en morale, le bien est toujours
» le mieux; que les hommes s'attroupent, par-
» ce qu'ils ont des besoins, et qu'ils se déchirent
» parce qu'ils ont des passions; qu'il ne faut
» les traiter ni comme des moutons, ni comme
» des lions, mais comme s'ils étaient l'un et
» l'autre; qu'il faut que leur faiblesse les ras-
» semble et que leur force les partage. Le
» despote qui ne voit que de vils moutons, et le
» philosophe qui ne voit que de fiers lions,
» sont également insensés et coupables ».

L'expérience nous a trop prouvé qu'il n'y avait rien dans ce fragment que les événemens n'aient confirmé; et certes il fallait autant de prescience que de courage, pour annoncer ainsi tout haut, tout ce qui nous est arrivé. Je ne blâme, dans ce passage, qu'une affectation trop marquée de décrier les philosophes.

Intimément convaincu de la bonté de sa cause, *Rivarol* ne manqua pas d'écrire au roi pour détourner loin de lui l'orage qui le menaçait : il l'avoue lui même en ces termes,

dans son *Tableau historique* : « Le roi per-
» dait chaque jour une bataille contre l'assem-
» blée nationale. Ses ministres se trompaient
» et le trompaient en tout ; une main peu con-
» nue, mais sûre, (c'était la sienne) lui pré-
» senta inutilement le tableau du présent et de
» l'avenir ».

On voit, par ce passage, que *Rivarol* était entièrement pour la monarchie ; et pourrait-on en douter, lorsqu'il dit dans un autre endroit :
« Tous ceux qui ont parlé avec le plus de raison
» et d'enthousiasme de la liberté, ont fini par
» penser que la monarchie convenait parfai-
» tement aux grands empires. Ces philosophes
» ont parlé de la liberté comme d'une maî-
» tresse, et de l'autorité comme d'une femme
» légitime ».

Cet amour pour la monarchie qui n'a jamais cessé d'éclater dans tous les ouvrages politiques de *Rivarol*, et plusieurs relations qu'il eut avec la cour, firent croire qu'il était payé par elle. Quant à moi, je l'ai cru un moment, lorsque je l'ai vu en 1791, occuper un hôtel magnifique, avoir des chevaux, un équipage, et tenir ce qu'on appelle un état de maison ; je l'ai cru sur-tout, lorsque j'ai appris qu'il avait composé

les préambules des Edits de monseigneur de *Loménie de Brienne*; mais rien aussi ne m'a prouvé que je ne me trompais pas, et je l'avoue franchement. Calomnier les vivans est une bassesse, calomnier les morts est cent fois pis; et les petits nuages qui ont pu s'élever entre *Rivarol* et moi, ne m'empêcheront jamais de rendre à sa mémoire la justice qui lui est dûe.

Ce qu'il y a de certain, c'est que *Rivarol* se défendit souvent avec gaîté et plus souvent avec humeur, du reproche qu'on lui faisait d'être salarié par les puissances de Versailles. Je l'ai entendu plusieurs fois rappeler ces paroles de *Mirabeau* qui disait : *je suis payé, mais non vendu*; et ajouter en les retournant : *Je suis vendu, mais non payé*; paroles remarquables et qui donnent à peu près la mesure du caractère de l'un et de l'autre.... Ils ont pris le parti coupable, disait-il, en parlant des démagogues, et nous le parti honnête. Ils sont pour les heureux, et nous pour les malheureux. Qui pourrait ne pas voir dans cette confession, supposé que le parti de la cour fut malheureux et non coupable, l'ame d'un homme sensible autant que délicat, et

celle d'un martyr de son propre courage? Mais d'où était venue sa prompte richesse, me dira-t-on peut-être? Je vais tâcher de l'expliquer en peu de mots. Rien n'égalait dans *Rivarol* le talent d'écrire, si ce n'est le talent de parler. Toutes les qualités de l'orateur étaient réunies dans sa personne, une belle figure, un bel organe, des gestes aisés et naturels, une taille imposante, rien ne lui manquait : il joignait la malignité de *Piron* à la fécondité de *Diderot;* et l'illusion qu'il produisait, était si douce, qu'invité à dîner avec lui, on oubliait de se mettre à table pour l'entendre. Il n'y avait pas auprès de lui de ventre *affamé* qui tînt, les sens devenaient tout oreilles, le cœur était dans l'extase, et l'esprit dans l'enchantement.

Sa réputation était déjà très-étendue en 1791, et le bruit de son nom attirait chez lui, de tous côtés, des personnes du plus haut parage : la première fois on venait pour l'entendre, les uivantes pour le consulter; et sans y songer d'abord, peut-être même sans le vouloir, il finit par tenir dans sa maison une école de politique et de beau langage. Ses discours eurent sur ses écrits une in-

fluence prodigieuse : il vendit les derniers tout ce qu'il voulut les vendre ; on dit même qu'il vendit les autres, et quel mal pourrait-on trouver à cela ? Des professeurs qui ne le valent pas, ne reçoivent-ils pas une récompense ? Et ne payez-vous pas au poids de l'or les quelques lignes d'un vieux avocat consultant qui radote, et les ordonnances d'un vieux médecin qui vous tue ? Je suis persuadé que, sans le règne de la terreur, *Rivarol* aurait fait une grande fortune. En est-il beaucoup, depuis ce règne, qui soient mieux acquises que n'eût été la sienne ?

Tous les ouvrages de *Rivarol* sont si bien écrits, qu'on voit qu'il avait fait une étude très-particulière de la langue française ; ainsi, l'on ne doit pas être étonné qu'il eût conçu le projet d'un nouveau dictionnaire de la langue française : ce projet était digne de sa tête vaste et presque universelle. Il ne l'a pas exécuté, me dira-t-on. Non, répondrai-je, la mort l'en a empêché ; mais il en a jeté les premières bases avec autant de hardiesse que de génie.

Desirant connaître le goût du public sur son entreprise, il détacha, en 1797, un frag-

ment du discours préliminaire de son Dictionnaire, intitulé : *De la philosophie moderne*, et l'envoya à Paris, comme on lance une bombe dans une ville qu'on assiége et qui refuse de se rendre. Ce fragment dicté par l'humeur, et j'ai presque dit par la colère, est écrit evec force et même avec courage; mais il respire la partialité la plus révoltante, et semble inspiré par la mauvaise foi. L'Auteur y attribue, à la *Philosophie moderne*, tous les malheurs et même tous les crimes de la révolution : il prétend que « Les anciens » Philosophes ne cherchaient que le souverain » bien, et que les nouveaux n'ont cherché que » le souverain pouvoir. » Delà, il fait découler les emprisonnemens, les assassinats du règne de la terreur, et toutes les fureurs de l'ambition.... La belle conséquence! Comment se fait-il que *Rivarol*, qui était si fort sur les distinctions métaphysiques, ait confondu, en ce moment, la fausse philosophie avec la véritable, la folie avec la sagesse? N'a-t-il pas voulu, en écrivant de la sorte, flatter le parti des anti-philosophes, qui alors commençait à prendre de la consistance dans la République? Hélas! j'ai tout lieu de le croire.

Il était mécontent d'ailleurs, et tous ses chagrins semblent avoir passé dans son indécente diatribe; peu de personnes la lurent; les vrais Philosophes en rirent, mais le Gouvernement n'en rit pas : il donna des ordres pour empêcher les *Prospectus du Dictionnaire*, et le *Dictionnaire* lui-même, d'entrer en France; quelques exemplaires furent saisis et confisqués, et le libraire *Maret* expia, dit-on, par quelques jours de prison, son zèle pour le royalisme et pour la religion de nos pères.

Rivarol, cependant, avait vu depuis longtemps, que, non-seulement le *Dictionnaire de l'Académie française* était manqué, mais, qu'à beaucoup d'égards, il était détestable; et pour prouver la vérité de sa critique, il s'appuyait de l'aveu de l'Académie française elle-même. Il avait vu que la plupart des descriptions du *Dictionnaire de l'Académie*, étaient imparfaites, et que ses définitions étaient fausses, ce qui est un vice fondamental dans un Dictionnaire. Il avait vu que l'Académie établit trop peu souvent la différence qui existe entre le propre et le figuré; qu'elle avait passé sous silence, une foule de mots auxquels l'usage ou le temps avaient

donné le droit de bourgoisie; qu'elle s'était appesantie sur les termes de vénerie, de fauconnerie, de blason, et qu'elle avait négligé les termes de politique, de physique et de commerce, toutes sciences bien plus utiles que l'art de tuer un cerf, ou celui de monter dans les carosses du roi; il avait vu enfin, que le *Dictionnaire de l'Académie française* avait besoin d'une refonte générale; et, le croira-t-on? Seul et presque sans secours, il s'était chargé de cette besogne immense. « La matière de l'ouvrage qui m'occupe, *dit-il dans son excellent Prospectus*, » le genre de mes études, mon goût, mon » respect pour ma langue, m'ont de bonne » heure nécessité à me faire des idées justes » et précises des choses. Ces matériaux se sont » accrus sous ma main, au point de me mettre » en état d'offrir au public un nouveau *Dictionnaire de la Langue française;* mais, » si les défauts du *Dictionnaire de l'Académie* m'ont beaucoup éclairé, ils m'ont » effrayé davantage. Qui osera se promettre » de ne pas errer après ce grand exemple? » Quel est l'écrivain, pénétré de l'étendue et » de la difficulté de l'art, qui puisse, en faisant

» le *Dictionnaire* de sa langue, se flatter » de ne pas oublier quelques règles de langage » dans leur immense recueil, et de n'en pas » violer quelqu'une en le rédigeant ? Dans » une si longue carrière, les objets se mul- » tiplient ; l'attention se lasse ; les secours » manquent, le goût bronche ; l'esprit le plus » vigilant s'oublie ; aucun homme n'est sûr » de son style et de sa mémoire. C'est donc » moins par son exécution que par son » plan que le nouveau Dictionnaire pourra » mériter l'indulgence publique. »

Cette dernière phrase est remarquable ; l'achèvement d'un bon dictionnaire est l'ouvrage du temps et de plusieurs hommes ; un bon dictionnaire ressemble à un vaste édifice, auquel des ouvriers de toute espèce ajoutent chacun une pierre ; mais l'honneur d'en concevoir le plan, n'était guère réservé qu'à *Rivarol.* Voilà sur-tout en quoi il a bien mérité de son siècle et de la postérité. Qu'on ne compare point *Rivarol* à *Furetière* ; *Furetière* avait fait, par esprit de parti, ce que *Rivarol* avait fait pour ainsi dire d'instinct. *Furetière* était un manœuvre, et *Rivarol* un architecte. Ce qu'il y a de plus étonnant

dans l'entreprise de *Rivarol*; c'est qu'elle fut commencée en 1793; et que, trois ans après, c'est-à-dire, en 1796, elle fut presque achevée. C'est le 1er. avril 1796, qu'il fit paraître son *Prospectus* à Hambourg; et déjà il annonçait, avec le Vocabulaire qui devait en faire partie, trois volumes grand *in*-4°., chacun d'environ huit cents pages à trois colonnes, caractère petit texte, de la fonderie de *Didot*. On ne conçoit pas comment un homme, exilé de son pays, et encore exposé aux orages politiques, a pu se recueillir assez pour rassembler d'aussi immenses matériaux, et les mettre chacun à sa place, sans confusion et sans désordre. J'ai dit, en commençant, que *Rivarol* était paresseux, et c'est la vérité; mais *Rivarol* ne recevait pas de leçons impunément, et le malheur l'avait corrigé de sa paresse. On dira, peut-être, que l'ouvrage entier n'était pas prêt, lorsqu'il l'annonça, et qu'il comptait l'achever à mesure que *P.-F. Fauche* l'imprimerait. Quoi qu'il en soit de cette annonce extraordinaire, le Prospectus de *Rivarol* et le discours qui le suivit, et qui traite des facultés intellectuelles et morales de l'homme, me parais-

sent être les deux plus beaux ouvrages qui soient jamais sortis de sa plume ; je les regarde même comme deux tours de force qui ont peu d'exemples. Supposons que les trois volumes in-4°. à trois colonnes répondaient à ces deux *Prospectus ;* et jamais un plus beau péristile n'aurait conduit à un plus beau temple.

L'Institut national de France vient de nommer une commission qui sera chargée de faire un nouveau dictionnaire de la langue française. Il sera bien difficile que cette commission n'adopte pas le plan de *Rivarol*, dont on ne parle que très-peu, et dans lequel cependant *Rivarol* me semble avoir tout dit; ainsi, le nouveau dictionnaire de la langue française, semblable à l'immortelle Basilique de Saint-Pierre de Rome, aura été commencé par le *Bramante*, et terminé par les *Michel-Ange*.

Mercier aussi vient d'écrire sur le nouveau dictionnaire de la langue française; que dis-je? il vient de donner un ample dictionnaire de mots nouveaux avec le vieux mot de *Voltaire* pour épigraphe: *La langue française est une gueuse fière à qui il faut faire l'aumône par*

force. Quoiqu'il règne dans tous les ouvrages de *Mercier* une audace qui me plaît, et sur-tout une absence de préjugés qui me charme, je ne puis adopter en entier son nouveau système sur la langue française : il me semble qu'il l'a appauvrie en voulant trop l'enrichir. Oh ! que *Rivarol* était bien plus sage ! il voulait également éviter les extrêmes, les mots trop vieux et les mots trop nouveaux, les expressions trop basses et les expressions trop guindées. Sans cette précaution, chacun aurait une langue à soi, et personne ne pourrait s'entendre.

Ce que j'aime sur-tout dans le dictionnaire de *Rivarol*, c'est le but moral et vraiment philosophique qu'il s'était proposé : il l'explique en ces termes de la manière la moins équivoque : « Le dictionnaire d'une langue » est une mesure de vérité ; car les erreurs, » sources de disputes et de malheurs, ne se » glissent jamais que dans les mauvaises défi- » nitions ou dans les phrases composées. Un » dictionnaire qui nous met en état de mieux » définir les mots, et d'analyser la phrase, » nous mène d'abord au vrai, etc.... »

Rivarol n'a-t-il pas raison, en parlant de

la sorte, et ne croyez-vous pas, lecteur, qu'un bon dictionnaire, qui, dans chaque langue aurait invariablement fixé le sens de chaque mot et de chaque phrase, aurait en même temps épargné bien de sang humain, sur-tout en matière de religion? Rappelez-vous seulement le fameux passage de *S. Paul*, conçu en ces termes, dans son *Epître aux Romains*, chapitre 13, verset 2 : *Quœ autem sunt à Deo*, *ordinatœ sunt*. Ce passage présente un sens différent, suivant la position de la virgule après *sunt* ou après *Deo*; et cette différence de sens a fait naître des querelles interminables. Ne croyez-vous pas, d'après cela, que les *troubles grammairiens*, comme les appelle *Montaigne*, sont presque toujours les pères des troubles religieux, et que pour vivre heureux et bien gouvernés, il faut non-seulement avoir une bonne grammaire, mais encore savoir bien poser les virgules?

Rivarol attachait tant de prix à cette science, qu'il n'a cessé de la cultiver, même dans les pays où l'on s'en occupait le moins. Hambourg est une ville toute commerçante, où l'art de tenir les livres de banque tient

lieu du suprême savoir, où une foule de jargons barbares étouffent la langue française, qui n'est guère tolérée qu'à cause de son droit de conquête, où, par conséquent, elle est à chaque instant estropiée. C'est à Hambourg que *Rivarol* a passé les dernières années de sa vie ; c'est-là qu'il a travaillé le plus obstinément, et peut-être le plus efficacement à son dictionnaire. Qu'on juge de sa patience pour vaincre tant de difficultés : il me rappelle *Erasme*, qui, dans le pays le moins propre à la gaîté, c'est-à-dire, en Angleterre, composa l'*Éloge de la Folie*.

Rivarol avait, avec d'autres hommes célèbres, des ressemblances, que, pour achever de peindre son caractère d'homme de lettres, il est nécessaire de ne pas oublier ici, et qu'on doit même remarquer, pour justifier l'épigraphe qui était au frontispice de la première édition de *la Galerie Universelle*, dont cette notice devait faire partie (*k*).

C'est en les comparant, qu'on peut mieux les connaître.

Malherbe dit en mourant à son confesseur : *Je défendrai jusqu'au dernier soupir*.

la pureté de la langue française. *Rivarol* aurait pu en dire autant. *Malherbe* et *Rivarol* ont travaillé l'un et l'autre dans des temps orageux (*l*), où les troubles politiques laissaient à peine le temps de respirer et d'écrire; et l'un et l'autre, malgré ces troubles, ont été les véritables conservateurs de la pureté du langage. On appella *Malherbe* le tyran des mots et des syllabes; on aurait pu donner le même nom à *Rivarol*, et ajouter qu'il en fut le législateur.

Rivarol a encore une ressemblance avec *Jean Racine*, l'écrivain le plus parfait que nous ayons dans notre langue. Le dernier ouvrage de *Jean Racine*, est *Athalie*, et le dernier ouvrage de *Rivarol*, est son *Discours sur les Facultés intellectuelles et morales de l'homme*, qui sont deux chefs-d'œuvre, l'un en vers et l'autre en prose; ainsi, tous les deux auraient imité le chant du cigne, si le génie de notre langue nous permettait de comparer un ouvrage en prose et un ouvrage en vers, et s'il n'était pas démontré qu'il fallait être penseur plus profond pour faire le *Discours* de *Rivarol*, que pour faire l'*Athalie* de *Racine*. Quel dommage que

l'un et l'autre soient morts jeunes (*), et n'aient pas écrit davantage! Mais que dis-je? on n'a pas tous les ouvrages que *Rivarol* a composés, et le malheur l'ayant guéri de sa paresse, il est vraisemblable qu'il en a laissé un grand nombre d'inédits dans son portefeuille : il m'a parlé, comme je l'ai dit plus haut, bien des fois d'un ouvrage dont il parle lui-même dans le *Prospectus* de son *Dictionnaire*, ouvrage qui devait être intitulé : *du Corps Politique*, et qui devait, me disait-il, servir de pendant au *Contrat Social* de *J. J. Rousseau*, quoiqu'il n'eût avec celui-ci que peu de ressemblance. Il cherche à prouver, dans cet ouvrage, autant que je puis m'en souvenir, que la souveraineté est dans le mariage de l'homme et de la terre, c'est-à-dire, dans ceux qui ont une propriété, ce qui n'est pas encore démontré évidemment; il y définit la souveraineté, *puissance conservatrice*, ce qui est moins sujet à contradiction; il y donne, en un mot, une constitution à sa manière, laquelle aurait, je pense,

(*) *Racine* mourut à soixante ans ; ce qui, pour un homme de lettre, n'est pas mourir vieux, et *Rivarol* mourut à quarante-sept ans.

beaucoup d'affinité avec la constitution d'Angleterre.

Après avoir parlé des ouvrages de *Rivarol*, de ses talens et de ses excellentes qualités, il doit m'être permis de dire un mot de ses défauts; car ce n'est pas un éloge que je fais, mais une notice historique. *Rivarol* en avait un qui lui avait fait de nombreux ennemis par-tout où il s'est trouvé, et dont il ne s'était pas corrigé, même dans les dernières années de sa vie. La facilité qu'il avait à manier l'arme du ridicule, le rendait méchant et persifleur au suprême degré. Il était de ces hommes qui sacrifient leur meilleur ami à un bon mot, et qui se font un amusement du sarcasme et un jeu de la plaisanterie. *Mirabeau* et *Champcenets* qu'il paraissait aimer, ont été en butte à ses traits plus que personne; il n'épargnait pas même le général *Dumouriez*, à qui il avait les plus grandes obligations : et, le croirait-on, lorsqu'il était à Hambourg, où tout le monde l'avait accueilli; à Hambourg, où les habitans de la ville, et sur-tout le gouvernement, lui avait accordé une hospitalité précieuse, durement refusée à tant d'autres réfugiés Français, ne s'avisa-t-il pas de composer

des vers, où faisant plus que railler ces pauvres Hambourgeois, il les appelait nettement *des fripons anciens, et de fripons nouveaux*? Tout le monde se rappelle ces vers qui furent imprimés il y a quelques temps dans les journaux français, et que plusieurs journalistes lui reprochèrent amèrement.

Rivarol, me dira-t-on, n'était méchant que d'esprit; je le crois : son cœur était bon et sensible; et quelquefois je l'ai vu obliger les personnes dont il s'était le plus moqué; mais est-on excusable de railler la vertu ou le génie, pour le plaisir de briller en société? L'est-on, surtout, de tourner ses bienfaiteurs en ridicule; et la crainte de passer pour ingrat ne doit-elle pas ôter l'envie d'être plaisant?

On dit que cette manie de tout ridiculiser contribua beaucoup à son départ de Hambourg, et que vraisemblablement elle l'eût obligé de quitter Berlin, si sa dernière maladie ne l'eût forcé trop tôt à faire un plus grand voyage. Il faut convenir cependant que s'il raillait quelquefois la vertu, il savait encore plus la respecter; il le prouva lorsque la femme de chambre de madame de *Rivarol*, son

épouse, en reçut le prix des mains de l'académie française : jamais il ne se permit la moindre plaisanterie sur ce prix, dont presque tout le monde se moqua ; il la défendit même contre la mauvaise humeur de quelques journalistes peu galans ; et pour cette fois, au moins, il mit, d'une manière glorieuse, tous les rieurs de son côté.

Le plaisir que j'ai eu à parler des ouvrages de *Rivarol*, m'a fait passer un peu légèrement sur quelques particularités de sa vie privée ; j'y reviens en finissant, car aussi bien, il est temps de finir cette notice, un peu trop longue, peut-être.

Quelques temps après son arrivée à Paris, *Rivarol* épousa la fille d'un maître de langues, appellée *Louise Mathé de Flins*. Cette Dame, qui vit encore, réunit les qualités du cœur à celles de l'esprit : elle est auteur de plusieurs ouvrages, entr'autres, d'une traductions intitulée : *Les effets du Gouvernement sur l'agriculture en Italie*, avec une notice de ces différens gouvernemens. Madame de *Rivarol*, qui sait fort bien l'anglais, a embelli cet ouvrage en le traduisant ; et l'on pense bien qu'une personne de ce mérite

n'a pu que contribuer au bonheur d'un homme qui était passionné pour les talens. *Rivarol* en a eu un fils, qui est actuellement au service du roi de Danemark, et qui donne, dit-on, de grandes espérances. La mort de son père a dû l'affliger beaucoup; car on dit qu'il a le cœur très-sensible; et son père n'a pas dû être moins affligé de se séparer de lui.

Rivarol quitta la France, vers le milieu de 1792, et se retira à Hambourg, comme je crois l'avoir dit plus haut. On assure que le libraire *Fauche* lui donnait mille francs par mois, pour travailler au nouveau *Dictionnaire de la langue Française;* et que les mille francs lui furent retirés, il y a environ deux ans, par l'effet d'une tracasserie que lui suscita une homme connu, mais dont je tairai le nom.

Rivarol se trouvant en pays étranger, dans un état voisin de l'indigence, où, d'ailleurs, il était discrédité et détesté par les émigrés royalistes, fit quelques tentatives pour rentrer en France; mais le directoire s'y opposa. Il en conçut un violent chagrin, et alla chercher fortune à Berlin. Il y fut bien accueilli,

parce que sa réputation l'y avait précédé, et parce que sa présence confirmait toujours le bien que la renommée disait de lui. Il ne tarda pas à y faire connaissance avec plusieurs personnes de distinction, et entr'autres, avec une princesse Russe, nommée madame d'*Olgourousky*, femme sensible et aimable, qui devint sa protectrice et son ange consolateur. M. d'*Engestroom*, ministre de Suède, et M. *Gualtieri*, major-général de Prusse, tous deux hommes d'esprit et philosophes éclairés, lui témoignèrent aussi une amitié sincère. Il adressait, de temps en temps, de petits vers galans à la reine de Prusse, jeune et jolie, qui les lisait avec intérêt, et qui lui en faisait faire des remercîmens et des complimens; il était de toutes les fêtes, de toutes les parties de plaisir, de tous les concerts, de toutes les conversations, de tous les soupers agréables; on se l'arrachait enfin, et rien ne lui manquait pour être heureux, autant que peut l'être un littérateur qui aime à passer sa vie dans le grand monde; mais, hélas! qu'il faut peu se fier aux apparences et surtout à celles du bonheur! *Rivarol* était loin de sa patrie, et le desir d'y rentrer, était

chez lui un ver rongeur qui le dévorait nuit et jour. Persécuté par le directoire qui le tenait, ainsi que ses ouvrages, exilé de cette capitale où jadis il avait eu de si brillans succès, il comparait sa situation à celle d'*Ovide*, parmi les Scythes, à celle de *J.-B. Rousseau*, confiné à Bruxelles, et ne voyait, ainsi qu'eux, point de terme à sa calamité. Le sentiment de son infortune le suivait dans les cercles les plus nombreux; et ajoutant à son humeur caustique une teinte de misantropie, le faisait quelquefois déclamer contre tout le genre humain. On m'a assuré que, n'ayant pas même épargné la cour de Prusse, dans quelques-unes de ses imprudentes sorties, la cour finit par le voir d'un mauvais œil, et que, sans la protection de la princesse d'*Olgourouski*, il aurait été obligé de quitter Berlin comme il avait quitté Hambourg.

Cependant le 18 brumaire vint luire enfin sur la France, et cette journée qu'ont suivie tant de jours heureux, dissipa en partie les noirs chagrins de *Rivarol*, et lui fit concevoir la douce espérance de rentrer, tôt ou tard, dans son pays : cette espérance n'eût pas été frustrée; mais hélas! quel homme est maître

de son sort? Au moment où il écrivait à une femme aimable, qu'il avait laissée à Paris, qu'aux premiers jours d'avril 1801, il serait certainement sur les bords du Rhin; au moment où il se disposait à venir embrasser son épouse, son frère et ses amis qui l'attendaient, il fut attaqué subitement d'une fluction de poitrine, le 5 de ce même mois d'avril, qui devait éclairer son voyage et mettre fin à son malheur. En vain le docteur *Formey*, fils du célèbre *Formey*, mort secrétaire de l'Académie de Berlin, lui prodigua tous les secours de son art; en vain la princesse d'*Olgourouski* l'environna de tous les soins de l'amitié; en vain elle invoqua mille fois le ciel pour le rappeller à la vie, l'infortuné *Rivarol* mourut entre ses bras, le 11 avril 1801, âgé de quarante-sept ans.

Tous les Français, résidans à Berlin, pleurèrent en lui un compatriote qui les honorait; et les étrangers, un bel esprit qui les enchantait par son éloquence. On dit même que la cour le regretta, quoiqu'elle eût à s'en plaindre; s'il est vrai que dans une cour, on sache regretter un auteur, qui, de toutes les futilités, peut paraître le moins digne d'admiration et

d'estime. Quant aux larmes que la mort de *Rivarol* a pu faire verser à Paris, j'en ai vu couler quelques-unes de certains yeux qui ne pleurent guère ; et quoique je ne fusse pas de ses amis intimes, j'avoue que je n'ai pas été des derniers à en répandre. J'ai payé ce tribut de douleur, non à mes sentimens pour lui : ils n'étaient point assez profonds ; mais à ces aimables talens qui deviennent chaque jour plus rares, mais à ces travaux commencés, que personne n'osera finir, et qui auraient procuré à mon esprit, et peut-être à mon cœur, des jouissances que je chercherais vainement ailleurs que dans ses ouvrages.

Il paraît par tout ce que je viens d'écrire, que la princesse d'*Olgourouski*, en prenant à *Rivarol* le plus vif intérêt, fut peut-être plus que sa bienfaitrice ; et ce n'est pas pour l'en blâmer que je fais cette observatiou. Madame de la *Sabliere* aima, dit-on, *la Fontaine*, et personne ne l'en blâma : ce n'est pas l'amour qui déshonore, c'est le choix que l'on fait de l'objet aimé. Quoi qu'il en soit, *Rivarol* mourut auprès d'elle et dans sa maison, du regret peut-être de n'avoir pas pu rentrer dans sa pa-

trie, où, grâce à *Bonaparte*, l'ordre s'était rétabli, où l'on pouvait vivre en paix, en s'occupant de la grammaire. La princesse a poussé la délicatesse jusqu'à prendre soin de sa mémoire, puisqu'après son décès, elle a payé toutes les dettes qu'il pouvait avoir, et a fait dire par-tout que c'était avec l'argent que lui avait envoyé sa famille. Qu'un homme de lettres est heureux de trouver une telle amie, et qu'il l'est surtout de la mériter! Le ciel m'a placé dans une circonstance à sentir ce bonheur plus qu'un autre.

Résumons-nous, s'il est possible, en jettant un coup d'œil général sur la manière d'écrire de *Rivarol*; car c'est comme écrivain sur-tout qu'il est recommandable. La postérité oubliera qu'il fut beau parleur, et ne se souviendra que de ses ouvrages. Il est ordinairement profond et grand observateur; il rend sa pensée avec finesse, avec esprit et souvent aussi avec malice; mais souvent aussi il est maniéré; et quelquefois même des *Concetti* déparent chez lui les plus belles phrases, comme dans la suivante, tirée de « sa lettre au président

» de....., sur le Globe aérostatique et les » Têtes parlantes : il n'est rien de si absent » que la présence d'esprit. » Il dit dans cette même lettre, en parlant du café appelé le *Caveau* : « Ce petit lieu est l'artère » du bon goût ; c'est là qu'on va tâter le » poulx à notre littérature, à la politique, » etc... » Appeler un café un *artère* ! Jamais *Mascarille* n'a parlé plus ridiculement dans les *Précieuses Ridicules*. *Rivarol* paraît avoir beaucoup d'idées : elles viennent se présenter au bout de sa plume, elles ont l'air du moins de l'assiéger : cependant, en y regardant de près, on voit qu'elles forment une abondance stérile, et que chez lui les idées naissent des mots, plutôt que les mots, des idées ; il tourmente celles-ci en cent façons, pour leur donner une tournure nouvelle ; il y réussit, mais c'est toujours pâté d'anguille, si je puis m'exprimer ainsi. Il est fin, à la vérité, mais il a trop de prétentions à la finesse ; et son style, quoiqu'abondant et harmonieux, est fatigant quelquefois, à force de donner à penser.

On lui pardonnerait ces défauts à cause de la grâce qui les embellit, mais l'obscurité est-elle pardonnable ? *Rivarol* est quelquefois obscur, et c'est toujours par excès de métaphysique. Dans le discours préliminaire de son Dictionnaire, par exemple, il y a des dissertations à perte de vue, sur le génie, sur le jugement, sur les facultés intellectuelles de l'homme ; il divise ce discours en trois tableaux qui doivent comprendre la nature entière non physique, mais spirituelle. A quoi tout cela servait-il pour remplir le cadre qu'il s'était proposé ? A nous présenter des énigmes qu'il est quelque fois très-difficile de comprendre.

Un autre défaut de *Rivarol*, et celui-ci est le plus fréquent dans ses ouvrages, c'est d'employer à chaque instant les mots techniques des sciences exactes et autres, telles que la chimie, la médecine, la botanique, etc., et de les appliquer à des objets de morale et de littérature. Je l'ai entendu plus d'une fois reprocher ce même défaut à *Thomas*, et j'applaudissais à ses reproches : pourquoi les a-t-il mérités lui-même ? pourquoi voyait-il

un fétus dans l'œil de *Thomas*; et ne voyait-il pas une poutre dans le sien ?

Il a publié avant le discours préliminaire de son Dictionnaire, un *Prospectus* de ce même Dictionnaire, qui est beaucoup plus simple, beaucoup plus méthodique et beaucoup mieux fait que le discours : il n'est pas, comme le discours, éclatant de beautés de tous les genres; mais il brille sur-tout par l'absence des taches que le discours renferme. Comme ce *Prospectus* est devenu fort rare, nous le donnerons à une seconde édition de cet ouvrage, ce volume étant trop considérable pour que nous ayons pu l'y insérer. Malgré les défauts sans nombre qu'on peut reprocher au style de *Rivarol*, cet écrivain n'en sera pas moins un des plus remarquables de la fin du dix-huitième siècle; il n'a point l'élévation de *Bossuet*, l'énergie de *Jean-Jacques Rousseau*, la clarté de *Voltaire*; mais il tiendra une place honorable entre *Montesquieu* et *Fontenelle*. Son style nous paraît être un composé du style de ces deux auteurs : il a quelquefois la finesse de celui-ci, et la pré-

cision de l'autre ; il aurait pu les égaler s'il avait vécu plus long-temps, s'il eût été moins paresseux au commencement de sa carrière, et si vers la fin il n'avait pas été exposé aux agitations et aux misères de la vie.

Fin de la notice sur RIVAROL, *ou de la vie de* RIVAROL.

NOTES

Sur la vie ou notice de RIVAROL.

(*a*) Au sujet de ses ressemblances avec *Alcibiade*, quelques personnes lui en ont trouvé une avec ce grand homme, qui ne ferait pas honneur à ses mœurs ; mais ces personnes l'ont calomnié, je me plais à le croire. *Rivarol*, dans sa jeunesse, a aimé passionément les femmes : j'ai connu quelques-unes de ses maîtresses ; et s'il a été quelquefois attaqué par de bizarres rivaux de ces Dames, je ne crois pas que jamais il se soit rendu à leurs agaceries. Il était non pas chaste, mais pur sur un certain article ; et les mauvais propos qu'on a tenus sur son compte, sur-tout depuis la publication *du Petit Almanach*, ne font que prouver combien quelques ennemis qu'on se fait en littérature, sont lâches et menteurs. *Lemierre* allait criant par-tout qu'un vers de son Poëme sur le Commerce, était le plus beau qu'on eût jamais fait ; ce vers est beau, à la vérité, le voici quoique tout le monde le connaisse :

Le trident de *Neptune* est le sceptre du monde.

Je disais un jour à *Rivarol* : connaissez-vous le beau vers du Poëme de *Lemierre* sur le Commerce ? Oui, me répondit-il, c'est *le ver solitaire*. Ce mot plaisant

fit fortune dans le monde, il courut dans les soupers ; *Lemierre* sut qu'il était de *Rivarol*, mais il ne s'en plaignit pas ; *Lemierre* était trop honnête-homme pour se mettre au rang de ses calomniateurs. Malheureusement tous les littérateurs ne ressemblent pas à *Lemierre*.

(*b*) En voici une entr'autres, datée de Versailles, dans laquelle il me prie de le recommander à M. d'*Alambert*.

« Monsieur le Chevalier, je vous prie en grâce, » si vous ne l'avez déjà fait, d'écrire à M. d'*Alambert*, et de lui dire en ma faveur tout ce que votre » bonté pour moi vous suggérera. Votre suffrage m'est » essentiel dans ces circonstances, et je ne pourrais » trop le payer de toute ma reconnaissance. Faites » sentir, je vous prie, à M. d'*Alambert* que je ne le » mettrai jamais dans le cas de se repentir de m'avoir » accordé sa recommandation. A mon premier voyage » à Paris, j'aurai l'honneur de vous présenter mes » remercîmens.

» Je suis, etc. . . . . .

Signé, RIVAROL-DE-PARCIEUX. »

Je consigne ici cette lettre, parce qu'elle a donné lieu à un évènement assez important dans la vie de *Rivarol* ; j'étais alors fort lié avec d'*Alambert*, il me faisait l'honneur de venir me voir quelquefois ; et chaque fois que j'allais chez lui, il me recevait, non pas avec cette politesse affectée qui annonce qu'on

veut se débarrasser de vous, mais avec cette bonté paternelle qui inspire autant de sécurité que de reconnaissance : je lui parlai de *Rivarol*, de ses talens, pour bien écrire et pour bien parler ; je lui inspirai, en un mot, le desir de le connaître, et j'obtins la permission de le lui présenter. D'*Alambert* aimait les jeunes gens qui annonçaient des dispositions pour les sciences ou pour les lettres ; il les éclairait de ses conseils, et les aidait de sa bourse. *Rivarol* était jeune : il annonçait des dispositions pour les lettres autant que pour les sciences. D'*Alambert* causa longtemps avec lui, la première fois que nous y allâmes ensemble, et il en fut enchanté : il conçut pour lui autant d'estime que d'amitié. Il devint, (mais en tout bien tout honneur) le nouveau *Socrate* de ce nouvel *Alcibiade* ; et comme il avait la plus grande influence sur l'académie française et celle des sciences, il lui promit, moi présent, de le faire recevoir à l'une de ces deux académies, et même à toutes les deux, dès qu'il aurait fait ce qu'il était en état de faire, c'est-à-dire, quelqu'ouvrages marquans, soit en vers, soit en prose. Une occasion se présenta cependant de rendre service à *Rivarol*, qui alors était très-pauvre ; d'*Alambert* la saisit avec empressement. Il fit avoir à la femme de chambre de madame *Rivarol*, le prix de vertu proposé par l'académie française, ne pouvant encore rien faire pour le mari à cause de son extrême jeunesse. Le prix de vertu était brigué par des personnes du plus grand mérite ; et sans d'*Alambert*, la femme de chambre de madame de *Rivarol*, ne l'aurait pas remporté, quoiqu'à beaucoup d'égards elle le méritât.

(c) Voici la lettre qu'il m'écrivit, en m'envoyant sa lettre sur le *Globe aérostatique* et les *Têtes parlantes* de l'abbé *Mical*, intitulée : Lettre à M. le Président de..... sur le *Globe aérostatique*, sur les *Têtes parlantes* et sur l'*État présent de l'Opinion publique*, *à Paris*, *pour servir de suite à la Lettre sur le Poëme des Jardins*, avec cette épigraphe : AUDAX JAPETI GENUS. Hor. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1783.

« Monsieur le Chevalier, il n'y a que l'éclat ex-» traordinaire qu'a eu l'expérience d'*Annonay*, qui » puisse justifier la liberté que je prends de vous en-» voyer cet opuscule. Il se ressent un peu trop de la » précipitation que j'ai mise à l'écrire ; mais, si le fruit » n'est pas bon, c'est du moins une primeur qui a » l'à-propos du moment, et qui peut donner une idée » légère des sensations, des propos, des démêlés, des » espérances folles qui ont été dans Paris la suite de » l'invention des globes. Il me fournit d'ailleurs l'oc-» casion de vous assurer du respect avec lequel j'ai » l'honneur d'être, etc. . . . .

» *Signé* : A. de RIVAROL. »

Paris, rue de Grammont, n°. 22,
20 octobre, 1783.

Ce n'est point pour me targuer de ma correspondance avec *Rivarol*, que je consigne ici cette seconde lettre, mais pour donner au lecteur curieux une idée de la manière dont il jugeait ses propres ouvrages. Peut-on être plus modeste ? Quoique modeste cependant, son jugement est très-exact : sa lettre au président de***, peint à merveille les sensations, les

propos, les démêlés et les espérances folles, que firent naître les *Globes aérostatiques*. Peut-être serait-il à desirer qu'à chaque événement important, soit dans les sciences, soit dans la politique, il y eût des écrivains légers qui, dans des feuilles légères, expliquassent le pourquoi et le comment. Ces feuilles ne seraient point perdues pour l'histoire, et pourraient même lui fournir des matériaux. *Rivarol* avait tout ce qu'il faut pour remplir cette tâche, et je suis tenté d'appeler ses brochures fugitives, les *Caricatures des lettres et de la politique*. Il paraît au surplus qu'il attachait quelqu'importance à sa lettre sur le *Globe aérostatique*; car il y a des corrections écrites de sa main sur l'exemplaire qu'il m'a envoyé, et que je conserve; ces corrections étant de la même écriture que la lettre qu'il m'a écrite et signée, on ne peut douter qu'elles n'émanent de lui. Je pourrais ajouter ici, à la louange de *Rivarol* (si avoir un beau caractère d'écriture était un mérite) je pourrais, dis-je, ajouter que personne n'écrivait mieux matériellement, et que ses manuscrits étaient d'une netteté admirable. On me dira peut-être que la plupart des gens de lettres griffonnent, et je répondrai : en font-ils mieux ? je répondrai de plus que *Voltaire*, *J. J. Rousseau*, *Buffon*, avaient une très-belle écriture; je puis en parler savamment, ayant plusieurs de leurs lettres écrites de leur propre main. Je ne parle pas des autres gens de lettres soit vivans soit morts depuis peu, ce serait me faire le procès à moi-même. Quoi qu'il en soit, *la lettre au président de *** sur le Globe aérostatique et les Têtes parlantes*, fut tirée à un très-petit nombre : *Rivarol* en donna plus d'exemplaires qu'il

n'en vendit ; et cette brochure étant devenue extrêmement rare, j'ai cru devoir la faire imprimer à la suite de ma notice. Grâces à sa rareté et sur-tout aux corrections qui s'y trouvent, ce sera pour le public un ouvrage nouveau.

(*d*) Ce qui manque sur-tout au discours de *Rivarol* sur l'Universalité de la langue française, c'est l'érudition : trop d'érudition gâte quelquefois certains ouvrages, mais celui-ci ne pouvait pas s'en passer. *Rivarol*, lorsqu'il a commencé ce discours, n'avait aucune connaissance du système de court de *Gebelin*, sur l'origine de la parole, et voilà pourtant ce qu'il fallait connaître. Il fallait remonter aux causes pour expliquer les effets, et c'est toujours par les effets qu'il cherche à faire deviner les causes. Le discours de son concurrent est moins bien écrit, mais beaucoup plus savant que le sien, *Rivarol* fait découler notre langue telle qu'elle est du patois picard, et il vous dit bravement que *l'influence du patois picard s'accrut avec celle de la couronne.* Rien n'est plus faux que cette idée La langue française a dû son universalité aux auteurs de tous les genres qui peu à peu l'ont perfectionnée; elle l'a due aux diverses traductions qu'on a faites de nos chefs-d'œuvre en vers et en prose, traductions qu'on n'a pas pu faire sans l'étudier à fond, et même sans chercher à la parler. Ces vérités à présent sont démontrées, *Rivarol* en convient mais point assez ; il regarde presque comme cause secondaire, ce que tout le monde regarde comme cause principale. Il est démontré aussi, qu'en général ou

parlait plus mal français à la cour de Versailles que dans les cercles de Paris, et que les gens du monde et de la cour ont un jargon maniéré et apprêté qui n'est point le langage de la nature. *Corneille* n'allait jamais à Versailles, et cependant il a dans ses expressions une hardiesse qui annonce un génie créateur. C'est *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Pascal*, *Bossuet*, et quelques autres, qui ont rendu la langue française universelle. On a dit que *Racine* l'avait *désossée*: c'était le plus grand service qu'on pût lui rendre, et ce service ne pouvait pas lui être rendu par les courtisans. Le discours de *Rivarol* est une froide dissertation académique, bien écrite à la vérité, mais où rien n'est approfondi ni raisonné, où les paradoxes et les erreurs sont enveloppés des formes les plus séduisantes. L'académie de Berlin l'a couronné, parce qu'elle n'en a pas reçu de meilleur; mais le sujet est à traiter, et le prix est encore à donner.

(*e*) Tout le monde se rappelle l'historiette que raconte le bon *Hérodote*, d'un roi d'Egypte, qui fit élever ensemble deux enfans, avec défense de leur parler, et auquel une chèvre apprivoisée, servait de nourrice. Ils tendirent la main, au bout de deux ans, à celui qui conduisait la chèvre, et lui dirent: *beccos*. Le roi ayant su que *bek*, en langue phrygienne, signifiait *pain*; il en conclut que la langue phrygienne était la plus naturelle et la plus ancienne du monde: mais il le crut sans preuve. Voilà ce qu'a fait *Rivarol*, la langue française étoit universelle lorsqu'il a écrit; et il prétend qu'elle doit être universelle, mais il ne dit que faiblement le pourquoi.

Le succès de la *plainte du chou et du navet* ne prouve-t-il pas la vérité de ce vers célèbre de *Destouches* ?

La critique est aisée et l'art est difficile.

Le *Poëme des Jardins* a ses défauts sans doute, mais le quatrième chant est un des plus beaux monuments de poësie que nous ayons dans notre langue, et peut-être la meilleure qui soit sortie de la plume de l'auteur : combien tout ce qu'il a publié depuis, est inférieur à ce chant quatrième. *L'Homme des champs*, qu'on a plaisamment appelé M. Deschamps, renferme des détails agréables et des vers dignes d'être retenus ; mais pas un trait de sentiment, point de véritable amour de la campagne, point de simplicité de méthode ni de naturel ; ce n'est point le fruit des veilles d'un enfant d'*Appollon*, mais le papillotage d'un abbé de cour. O *Rivarol !* où es-tu ? Puisque tu as réussi en te moquant *des Jardins*, quel succès n'aurais-tu pas eu en te moquant *des Géorgiques françaises.*

(*f*) Je ne connaissais le *Dante* qu'imparfaitement avant d'avoir été en Italie, voici l'idée que m'en ont donnée les gens de lettres que j'y ai fréquentés.

Le *Dante* fut le créateur et le législateur de la langue italienne : il connaissait *Homère*, il en faisait grand cas, et cependant il n'en a rien imité, pas une ligne, pas une syllabe. Il faisait aussi grand cas de *Virgile*, il l'appelait son maître, et savait son Énéïde par cœur ; mais disciple indocile, il n'a jamais suivi que sa propre volonté ; et quoiqu'il ait choisi *Virgile* pour conducteur,

il n'a jamais voulu rien devoir à *Virgile* : génie neuf et sublime, il est le premier qui ait enfanté un poëme vraiment national, en offrant à ses concitoyens, des événemens arrivés récemment dans sa patrie, et en agitant des questions qui embarrassèrent les esprits les plus déliés de son temps. Doué d'une imagination toujours vive, toujours forte, souvent créatrice, il a emprunté des couleurs variées, toujours convenables à ses divers tableaux, toujours bien adaptées à ses satyres : et ses satyres étaient toujours analogues aux mouvemens impétueux de son cœur. Comme il ne refusait rien à son imagination ardente, comme il voulait exprimer tout ce qu'il sentait, et comme il sentait beaucoup, il lui fallait une langue proportionnée aux mouvemens qu'il éprouvait : la sienne était dans l'enfance ; il la tira du chaos, et jamais homme peut-être n'inventa plus de ces expressions qu'on appelle *trouvées*.

Milton fait parler aux diables un langage qui leur convient ; le *Dante* fait plus, il a un langage pour ainsi dire diabolique, et ses expressions tourmentées expriment à merveille les tourmens même des enfers. Son coloris tantôt horrible, tantôt pathétique, et toujours passionné, annonce l'homme qui connaît tous les caractères du cœur, et les questions qu'il agite dénotent le philosophe le plus éclairé et le plus sensible. N'espérant rien de la postérité, et ne cherchant point à lui plaire, il voulut plaire à ses contemporains ; il voulut sur-tout s'en faire craindre ; il voulut satisfaire en même temps son orgueil et sa vengeance. Ses ennemis, il les mettait en enfer ; ses amis, dans le paradis ou le purgatoire. On l'a accusé d'être obscur ; mais ce reproche n'est

pas fondé: il est venu de ce qu'on n'a point la clef de plusieurs traits historiques et de plusieurs allusions répandues çà et là dans ses ouvrages.

Ses contemporains, en le voyant rempli de connaissances de tout genre, et posséder tous les systêmes de son temps; en le voyant parler une langue que jusqu'alors ils n'avaient fait que balbutier; en le voyant enfin lancer contre ses ennemis les traits vigoureux d'une satyre acérée, conçurent pour lui autant de crainte que d'admiration, et finirent par l'appeler divin. Ils regardèrent comme extraordinaire, comme au-dessus même de la nature humaine, un homme qui osait peindre les violences des papes, la cruauté des Français, toutes les horreurs de la guerre civile qui alors déchirait son pays, et qui, pour rendre ces tableaux, semblait avoir modelé son style sur le style des prophètes.

Le *Dante* fut expliqué publiquement dans les écoles, dans l'académie de Florence, et donna lieu à une foule de dissertations, parmi lesquelles on compte celles des *Gelli*, *Bianchini*; *Buommatei*, etc.; il est regardé enfin comme le père de la poësie italienne, comme un auteur classique, c'est-à-dire, comme un ancien. Les Italiens lettrés ne parlent qu'avec le plus vif enthousiasme de son imagination ardente, de sa beauté sombre, absolument inimitable, de son abondance, de sa force, de son énergie. Ils comparent son poëme à un monument d'architecture gothique, dont le dessin étonne, dont la majesté et les ornemens se confondent par leurs variétés et leur symétrie. Ils disent que le *Dante* n'a jamais eu aucun modèle, et que vraisemblablement il n'aura jamais de copie; ils disent que *Milton* a quelques traits de ressemblance avec lui; mais qu'*Young* seul

pouvait en approcher. Les Italiens modernes font du *Dante* ce que les anciens Juifs faisaient de la Bible, ils ne la lisent qu'avec un respect religieux, qu'avec une sainte terreur; ils ne la lisent qu'après avoir étudié à fond leur langue, et qu'après avoir pâli sur les ouvrages des maîtres dans l'art poëtique. Avant de juger cet auteur, ils tâchent de se transporter par la pensée au temps où il vivait, et se dépouillent autant qu'ils le peuvent, de tous les préjugés du temps où ils vivent; ils tâchent de se rendre poëtes eux-mêmes pour se bien pénétrer de toutes les beautés du plus grand de leurs poëtes; ils s'interrogent long-temps pour savoir s'ils ont une élévation d'esprit assez grande pour atteindre à ce sublime modèle, et une imagination assez vive et assez fertile pour ne laisser rien échapper de son ensemble ni de ses détails.

Qu'on juge, d'après ces dispositions, si *Rivarol* était en état de traduire le *Dante*; il aurait pu tout au plus essayer de traduire le *Cavalier Marin*. Il dit dans sa préface que les *mânes* signifient *restes*, *et désignent ce qui survit à l'homme*, ce qui *est permanent après* lui; il ne s'apperçoit pas que la première syllabe du mot *mânes* étant longue, et que la première de *maneo* étant brève, les *mânes* ne peuvent dériver de *manere*. Quoi qu'il en soit, sa traduction ne restera pas, et je doute fort qu'elle lui survive. Je n'ai fait qu'en relever quelques contre-sens; mais elle en fourmille, et je ne finirais pas si je voulais pousser plus loin mes observations critiques.

(*g*) La réponse de *Chénier* est en vers dissyllabes: on y remarque celui-ci relatif à *Champcenets*: *sans s'appauvrir donnant des ridicules*. Il y règne un ton plaisant,

sant mais un peu trop d'humeur; on voitque l'auteur a voulu imiter le pauvre diable de Voltaire, et quelquefois il l'a égalé. L'Almanach des Grands Hommes a fait peu de mal, et a produit quelque bien; il a excité la verve de nos jeunes poëtes: et si cet almanach n'est pas bon, il a fait éclore quelques ouvrages qui ne sont pas sans mérite. Le meilleur est sans contredit le Dialogue suivant, imprimé sous le manteau, avec des fautes typographiques sans nombre, et devenu extrêmement rare; nous le donnons ici avec les corrections que l'auteur y a faites, et qui le rendent pour ainsi dire un ouvrage nouveau. On sent bien que l'auteur de ce Dialogue n'est point M. de *Mariberon*, quoiqu'il en porte le nom. M. de *Mariberon* est un être en l'air sous le nom duquel s'est caché un homme depuis long-temps célèbre dans la littérature; et l'on devinera sans peine que le comte *Grifolin* était alors M. le comte de *Rivarol*, et le marquis *Zinzolin*, M. le marquis de *Champcenets*.

LA CONFESSION DU COMTE GRIFOLIN

DIALOGUE

Entre le Comte GRIFOLIN *et le Marquis* ZINZOLIN.

LE COMTE GRIFOLIN.

Le petit Almanach les met au désespoir.
Qu'en dites-vous, Marquis?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Comte, je viens de voir
Quatre de ces Messieurs que vous nommez grands hommes;
Ils s'expliquaient ainsi : « Tous quatre nous y sommes ;
» Mais les traits que sur nous Grifolin a lancés,
» Retombent sur lui-même et nous vengent assez.
» Croit-il que son livret annonce du génie?
» Largement saupoudrés du sel de l'ironie,

» Nos écrits, il est vrai, s'y montrent sous un jour
» Qui les a fait siffler à la ville, à la cour.
» L'ironie est piquante, et d'abord elle étonne :
» Bientôt elle devient traînante, monotone,
» Et tristement semblable aux fades *Camayeux*
» Dont la couleur unique importune les yeux.
» Des contre-vérités l'esprit enfin se lasse. »

LE COMTE GRIFOLIN.

Ma prose ne vaut pas les vers légers d'Horace,
Ni ceux de Despréaux. L'art des rapprochemens
Y répand toutefois de nombreux agrémens,
Et cet art m'a du moins mérité quelque gloire.
N'en convenaient-ils pas ?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Non. J'ai bonne mémoire.
« Plaisanter sur les noms et jouer sur les mots, »
Se disaient-ils encor, « n'est que l'esprit des sots ;
» Et quel autre a fait voir le Monsieur qui nousraille ?
» C'est, il faut l'avouer, une heureuse trouvaille,
» Que d'atteler ensemble et *Briquet* et *Braquet*,
» Et *Castor* et *Costard*, et *le Blanc* et *Brunet* !
» *Biennourri*, *Bienvenu*, marchant de compagnie,
» Ne supposent-ils pas un effort de génie ?
» Et qu'un jour *Grifolin* surpassera *Fréron* ?
» Il fait plus : accouplant le bœuf et le ciron,
» Sur une même ligne avec malice il range
» Le puissant *Baculard* et l'exigu Saint-*Ange*,

» Et confond leurs talens ainsi que leurs portraits.
» Sous le nom de *Gudin*, il siffle *Beaumarchais*;
» *Beaumarchais* dont la verve est en bons mots fertile,
» Et qui, pour ce *Thersite*, est un nouvel *Achille.* »
Comte, de tels discours ne manquent pas de sens.
Ne serions-nous tous deux que de mauvais plaisans?
Je crains que votre esprit, qui sous mon nom circule,
Ne me rende, à la fin, tant soit peu ridicule.

LE COMTE GRIFOLIN.

Comment?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Grâces à vous! quelques malins écrits
Viennent de me placer au rang des beaux-esprits.

LE COMTE GRIFOLIN.

J'en conviens; seriez-vous fâché de le paraître?

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Je passais pour un fat, et glorieux de l'être,
Je me faisais un nom par mes airs de hauteur.
On ne voit plus en moi qu'un détestable auteur,
Qu'un Zoïle impudent et qu'un plat satyrique.
Vous le savez pourtant; sobre de sel attique,
Rarement j'en ai mis dans mes légers propos,
Et mes discours jamais n'ont troublé le repos
De ces pauvres rimeurs que poursuit votre muse,
De vos livrets mordans que le public s'amuse,

J'y consens ; mais cessons d'être en société ;
Et n'allons plus ensemble à l'immortalité.

LE COMTE GRIFOLIN.

J'y consens de bon cœur. Je suis si las moi-même
D'un métier dont je sens et la bassesse extrême,
Et l'extrême danger ! *Zoïle* est en horreur :
J'excite, comme lui, le mépris, la terreur ;
Et je voudrais n'avoir jamais appris à lire.

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Comte, vous m'étonnez. Si l'affreuse satyre
Vous inspira toujours tant de haine, pourquoi
De votre naturel ne pas suivre la loi ?
Si le ciel vous fit bon, pourquoi cesser de l'être ?

LE COMTE GRIFOLIN.

Tel que je suis, marquis, vous allez me connaître.
C'est trop cacher mes traits sous un masque trompeur.
Le rire est sur ma bouche et la mort dans mon cœur.
Ecoutez le récit de ma triste aventure.
Par mon père jeté dans la cléricature,
J'étudiai *Sanchez*, *de Matrimonio*,
Et du grand Saint-*Thomas* la Somme *in-folio*,
De ces graves docteurs j'épuisai la science,
Et m'instruisis à fond des cas de conscience.
J'aurais pu terrasser *Bayle*, *Servet*, *Jurieu*,
Et, soit dit entre nous, je ne crois pas en Dieu.
Messieurs de *Sainte-Garde* aiment peu qu'on s'avise

De préférer *Lucrèce* aux livres de *Moïse* :
C'était-là mon défaut. Las d'un joug odieux,
Je vins persuader au sage *Desparcieux*,
Qu'il devait me traiter comme un fils de son frère;
Et je lui démontrai, par un bon corollaire,
Que j'étais son neveu. Le sage n'en crut rien;
Mais je quittai mon nom pour arborer le sien,
Et je me crus profond dans la géométrie.

Nul n'est, à ce qu'on dit, prophète en sa patrie.
Je ne retournai point aux rives du Gardon,
Lieux où j'ai vu le jour. Grâce à mon nouveau nom,
Je hantai les savans, les grands seigneurs, les belles,
Et les cours de chymie et même les ruelles.
Pétrone fut toujours mon auteur favori;
C'est mon *vade mecum*. De ses leçons nourri,
Je m'assis avec gloire aux banquets délectables,
Où se rendent le soir des libertins aimables.
On m'accueillit par-tout; mais j'étais indigent,
Et la gloire toujours ne tient pas lieu d'argent.
Je fis, pour en gagner, des extraits au *Mercure*;
La gloire m'y suivit. De cette source pure
La renommée et l'or découlent à la fois.
Pankouke me donnait cinquante écus par mois;
Et fier de ces trésors, je conçus l'espérance
De devenir un jour le Crésus de la France.
Je bénissais *Pankouke*, et m'enorgueillissais;
Mais les revers, hélas ! sont voisins des succès :
On ne le sait que trop, et le grand *Mithridate*
L'a souvent éprouvé sur les bords de l'Euphrate.
Ce vainqueur des Romains, par les Romains vaincu,

S'écriait en mourant, qu'il avait trop vécu ;
Et telle est des humains la triste destinée !

De *Cosseph d'Ustaris* la plume fortunée
L'emporta sur la mienne, et ce Longin nouveau
Exila mon génie en un coin du caveau,
Séjour qui peint si bien la demeure infernale.
Là, bientôt les vapeurs que la vanille exhale,
Troublant de mon cerveau les débiles esprits,
Le sommeil vint fermer mes yeux appesantis;
Et, dans un songe affreux, une ombre épouvantable,
L'ombre du grand *Gilbert*, debout sur une table,
Et tenant à la main le fouet de *Despréaux*,
L'agite à mon oreille et me parle en ces mots :

« Tu dors, frère, tu dors ! ô crime que j'abhorre !
» Tu dors, et cependant *Voltaire* imprime encore ;
» Et Paris lit encore et sa prose et ses vers !
» Tu dors, et glorieux d'imiter ses travers,
» Mille auteurs à l'envi se traînant sur ses traces,
» Des arts hâtent la chûte et font rougir les Grâces !
» Qui donc t'a pu plonger dans ce honteux sommeil ?
» O mon cher *Grifolin* ! songe qu'un prompt réveil,
» Au Parnasse français peut seul rendre son lustre,
» Et que sans la satyre on n'est jamais illustre.
» Qu'as-tu fait qui t'honore ? à de faibles essais
» Ta muse adolescente a borné ses succès.
» Berlin a couronné l'insipide harangue,
» Que, sans trop la savoir, tu fis sur notre langue,
» Et qui du bon *Formey* (1), qui ne la sait pas mieux,

(1) Secrétaire de l'académie de Berlin.

20...

» A dû charmer l'oreille et fasciner les yeux.
» Le *Dante* a vu par toi, dans une prose aride,
» Se dessécher le nerf de son style rapide,
» Et son noir Ugolin en Dameret changé.
» J'ai traduit comme toi, comme toi protégé
» Par quelques rédacteurs de feuilles éphémères,
» J'ai chargé les journaux de vers hebdomadaires :
» Que m'est-il revenu d'un si triste métier ?
» Dans un collége obscur, un maître de quartier,
» Avec plus de renom exerce son empire.
» Emploie incessamment tes talens à médire,
» Même à calomnier ; siffle tous les auteurs ;
» Attaque leurs écrits et dénigre leurs mœurs.
» *Fréron* n'est plus ; remplace un si brillant modèle,
» Et fais de *Zinzolin* ton disciple fidèle.
» Quand on est sans courage, on a besoin d'appui ;
» Il se battra pour toi, tu rimeras pour lui,
» Et tu le produiras par-tout comme un génie.

» Il est vrai que souvent la noire calomnie
» Trouve sa récompense, et mon dos en fait foi.
» Du trop fameux *Rufus*, et du Poëte Roi,
» Paris connaît l'histoire. On sait que, sur la brune,
» Ces messieurs quelquefois se plaignant à la lune
» Des petits accidens qui troublaient leur repos,
» Allaient dans leur taudis pleurer de leurs bons mots.
» Ces petits accidens t'arriveront sans doute :
» Mille et mille dangers t'attendent sur la route.
» L'un te méprisera ; l'autre plus inhumain
» Te guettera dans l'ombre, une canne à la main ;
» Et te fera subir le destin de tes maîtres.

» Brave tous ces périls, et de tes fiers ancêtres

,, Dépouille, mon ami, les nobles sentimens;
,, Prouve au public léger, par de vains argumens,
,, Qu'un livre qui lui plaît, ne dut jamais lui plaire.
,, Arme-toi contre lui d'une sainte colère
,, Dès qu'il proclamera quelque jeune talent;
,, Roule sur le génie un œil étincelant,
,, Et poursuis-le par-tout comme un monstre effroyable;
,, Suis enfin mon exemple et sois impitoyable ».

Il dit, et je m'éveille. Aussi-tôt dans les airs,
Je vois, à la lueur des rapides éclairs,
Sous des traits d'un hibou s'éclipser le fantôme,
Et descendre, en grondant, au ténébreux royaume.
Des prodiges affreux signalent ce moment:
La pendule s'arrête, on ignore comment,
Sous les doigts des garçons, les tasses se renversent,
Dans des flots de café leurs débris se dispersent;
Et moi, semblable au fils du grand Agamemnon,
Lorsqu'il est poursuivi par l'horrible Alecton,
Je cours et crois par-tout voir le spectre livide.

Sur la docte montagne, où le libraire avide
Cite à son tribunal les auteurs indigens,
S'élève un édifice, asyle des talens.
Là, *Ramus* enseigna la science des nombres:
Là, du vieux goût français, chassant les pâles ombres,
Delille professait l'art nouveau des jardins;
Paris applaudissait à ses accens divins.
Je l'aborde, et lui dis: Singe du doux *Virgile*,
Qui crois impunément pouvoir charmer la ville,
Ton faible m'est connu. Tremble; je sais par où

Je te dois attaquer ; et le navet, le chou
Qui n'ont pu dans tes vers obtenir une place,
Grâces à mes efforts, vont monter au Parnasse ;
Et grâce à moi, bientôt ces légumes guerriers
Vont combattre tes fleurs et flétrir tes lauriers.

L'effet suit le discours. De pointes éphémères,
J'arme péniblement les plantes potagères,
Et j'imprime aussitôt, sous un nom respecté,
Le chef-d'œuvre odieux de ma causticité.
Il circule en tous lieux : par un coup si funeste,
Delille est atterré ; mais le chardon me reste.
Je m'étais cru plaisant ; on me trouve bouffon.

Bientôt vil détracteur du sublime *Buffon*,
Et du *Phèdre* français réalisant la fable,
Je lance une ruade au lion vénérable,
Qui de pitié sourit, se voyant insulté ;
Et nouveau *Diomède*, attaquant la beauté,
Je refuse, égaré par ma coupable audace,
Du talent à *Genlis*, à *Staël* de la grâce.
J'imite enfin *Gilbert*. Quoique par-tout vanté,
Gilbert pour tout esprit n'eût que de l'âpreté ;
Il manqua de souplesse, et d'une forme usée,
Toujours il revêtit sa stérile pensée.
Je ne pus toutefois monter à sa hauteur,
Et de le surpasser je n'ai pas eu l'honneur.
Voilà ce qui m'irrite. Il est fâcheux sans doute,
Lorsque de la satyre on s'est ouvert la route,
De suivre, en clopinant, des modèles boiteux,
De vouloir les atteindre et de rester loin d'eux :

La honte et le remords sont le fruit de mes veilles.
Ce récit, je le vois, fatigue vos oreilles,
L'ennui vient ombrager votre front ingénu;
Mais de vous seulement que mon cœur soit connu.
Il faut se déguiser dans le siècle où nous sommes,
Et quelque nain qu'on soit, rabaisser les grands hommes.

LE MARQUIS ZINZOLIN.

Comte, je ne veux plus tuer les gens pour vous,
Ni me faire tuer. D'un style noble et doux
Delille a célébré les jardins de la France;
Genlis avec succès endoctrina l'enfance;
Staël a de l'esprit, son cœur est tout de feu;
Buffon, à mes regards, des talens est le Dieu.
J'ai formé le projet aussi sage qu'utile
D'admirer désormais *Buffon*, *Genlis*, *Delille*,
De souper, si je puis, chez l'aimable *Staël*,
D'être enfin vertueux pour me rendre immortel.
Je ne veux plus sur-tout, parodiant *Racine*,
Coudre à de vils lambeaux une scène divine;
Ce serait avec vous partager le chardon.
Ainsi donc retournez aux rives du Gardon,
De vos nobles aïeux cultivez l'héritage,
Et plantez-y des choux; les choux dans votre ouvrage
Ont avec les navets caqueté longuement:
Il vaut mieux s'en nourrir et vivre honnêtement.

(*h*) On sçait que les poëtes sont irascibles, *genus irritabile vetum*; presque tous répondirent à Messieurs *Rivarol* et *Champcenets*, les uns en vers, les autres en

prose ; on n'a guère retenu de leurs facéties que les deux épigrammes suivantes :

Vous recevrez tous deux le prix de vos pamphlets,
Vous, marquis, en chansons ; et vous, comte, en soufflets.

Au noble hôtel de la vermine,
On loge ici très-proprement ;
Rivarol y fait la cuisine,
Et *Champcenets* l'appartement.

Il règne dans ces épigrammes un sel âcre et mal préparé, ce sont de grosses injures plutôt que des plaisanteries ; mais il y règne aussi une grande précision, elles sont courtes et faciles à retenir : leur brièvété les fit courir tout Paris. Je ne parlerai pas des autres, ce sont tantôt des épitaphes, tantôt des épîtres, des complaintes, etc... : elles ne valent guère la peine d'être citées, et le lecteur ne perdra guère à ne pas les trouver ici. On a fait une histoire assez longue et assez ennuyeuse, des événemens occasionnés par les fameux couplets attribués à *J. B. Rousseau*, et qui le rendirent si malheureux, le reste de sa vie ; je ne veux pas faire celle du petit Almanach de nos Grands Hommes, ce serait peine perdue : beaucoup de personnes la savent, et beaucoup d'autres n'ont aucune envie de la savoir. Les mouvemens révolutionnaires ont fait oublier toutes les petites secousses de la littérature ; qu'est-ce qu'un ruisseau qui se trouble auprès d'une grande mer irritée ?

(*i*) On accusa un certain M. *Pommier* de cette incartade, et peut-être l'accusation n'était pas sans quelque fondement. M. *Bommier* avait menacé plusieurs fois

Rivarol de lui donner des coups de bâton en pleines Thuileries; *Rivarol*, pour s'en venger, fit une appendice au petit Almanach intitulé : *Les aveux de l'Arche de Noé*, dans lequel confondant *Bommier* avec un autre auteur nommé *le Brigand*, il appelait le premier le brigand *Bommier* ou *Beaumier le Brigand*. L'aimable chose que la littérature, quand on vient à se dire de pareilles douceurs ! *Rivarol* eut tort de dire des injures à *Bommier*, et ce tort ne fut pas le seul ; *Ximenès* lui avait adressé une épître qu'il terminait par ce vers :

Et de Voltaire absent console un jour le monde.

Rivarol était lié avec *Ximenès*, et il se moqua de lui dans le petit Almanach. *Pankouke* l'avait nourri, et il se moqua de *Pankouke* : il est permis de rire des sots, mais rire de ses amis, de ses bienfaiteurs ! ..... Il est douloureux pour moi d'être obligé de mettre dans ces petites notes, un correctif à la plupart des éloges que dans ma notice j'ai donnés à *Rivarol* ; mais en le lisant, j'ai vu que j'avais effleuré mon sujet, et ici je le développe, ou plutôt j'essaie de le développer. *Rivarol*, par son acharnement contre *Garat*, sur lequel il revient dans plusieurs de ses ouvrages, n'est pas moins répréhensible que par son ingratitude envers *Pankouke*, qui l'avait obligé.

(*k*) J'avais d'abord destiné cette notice sur *Rivarol* à *la galerie universelle*, et je l'avais envoyée au cit. *Sulpice de la Platiere*, qui en est le principal rédacteur. La publication de cette galerie universelle, ayant été retardée par des raisons que j'ignore, j'ai cru devoir publier ma notice.

(*l*) *Rivarol* et *Malherbe* ont eu entr'eux une ressem-

blance non moins frappante : jamais *Malherbe* n'a épargné personne, quand il avait un bon mot à dire ; il s'est moqué de ses parens, de ses amis, et même de ses rois. *Rivarol* a toujours fait de même.

(*m*) On m'a assuré qu'étant à Berlin, il demanda à l'académie dont il était membre, la pension que le ci-devant chevalier de *Boufflers* avait laissé disponible par sa rentrée en France, et qu'elle lui fut refusée : ce refus et le chagrin qu'il éprouva de ne pouvoir rentrer lui-même dans son pays natal, furent, dit-on, les principales causes de sa mort.

SUR LES SYNONYMES FRANÇAIS DE M. L'ABBÉ ROUBAUD, PAR RIVAROL.

PUISQU'IL est vrai qu'il n'y a point de synonymes dans les langues, on devrait s'étonner que des ouvrages destinés à prouver qu'il n'en existe point en effet, soient pourtant intitulés *synonymes*. Ne valait-il pas mieux appeler ce travail *délicatesse du langage*, ou bien *traité des couleurs et des nuances de la parole?* Mais l'usage a prévalu sur la raison; et depuis l'abbé *Girard*, les différences des mots s'appellent *synonymes*. Pour bien saisir l'état de la question, il faut observer que l'homme, en nommant les objets et leurs qualités, comme *le soleil et la clarté*, et en nommant ensuite les rapports actifs ou passifs que ces objets ont avec lui, comme quand on dit: *le soleil m'éclaire*, ou *je*

mesure le soleil; il agit sur moi, ou j'agis sur lui : il faut observer, dis-je, que l'homme n'a cherché qu'à s'entendre et à se faire entendre; et pour ne pas équivoquer ou se surcharger la mémoire, il n'a donné strictement qu'un nom à chaque objet et à chaque opération dont il est l'acteur ou le témoin. Comme ces opérations sont représentées dans les langues par le mot qu'on appèle *verbe*, et que se touchant quelque fois de très-près, elles se nuancent presqu'à l'infini ; c'est sur les verbes que le grammairien doit principalement s'exercer. Les noms qu'on appelle *adjectifs* ou *épithètes*, et qui exprîment les qualités des choses, sont après les verbes ceux qui servent le plus à former le tableau des langues, par la variété de leurs nuances. Quant aux noms même des objets, qu'on appelle *noms substantifs*, *noms propres* et autres, il est certain qu'ils offrent quelquefois un faux air de synonyme, comme *cheval* et *coursier*, et souvent une synonymie presqu'absolue, comme *Hercule* et *Alcide*, *Phœbus* et *Apollon*, etc. C'est sur quoi il faut s'arrêter, pour bien se convaincre que le principe qu'il n'y a point de synonyme est rigoureusement vrai. *Lafontaine*

dit : le coursier à longue oreille, pour désigner un mûlet ; mais il n'aurait pas dit le cheval à longue oreille. Coursier et cheval ne sont donc pas toujours synonymes : leur différence paraît surtout de la prose aux vers. *Coursier* est plus générique que *cheval* ; il convient a plus d'animaux ; il est moins technique, et par conséquent plus poétique, c'est-à-dire plus commode aux versificateurs. Il en faut dire autant de *reptile* et de *ver*, etc. Mais les noms d'*Hercule* et d'*Alcide*, ou de *Jupiter* et de *Jupin*, ou de *Phœbus* et d'*Apollon*, etc., signifiant la même personne, qui croirait qu'ils ne sont pas synonymes en effet ? Il est pourtant certain qu'un homme qui dirait *Jupin* au lieu de *Jupiter*, ou bien *Alcide* au lieu d'*Hercule*, aurait un air d'affectation, et serait presqu'aussi ridicule que s'il disait de par le *monarque*, au lieu de dire de par le *roi*. Ces deux mots, roi et monarque, l'un grec et l'autre latin, s'appliquent tous deux également à la personne du souverain. Mais s'ils ont au fond une vraie synonymie, ils n'en ont pas dans l'usage ; et ce n'est point de par *Vaugelas* ou *Port-Royal* qu'il

est défendu de les confondre, c'est sous peine de ridicule : cette règle en vaut bien une autre.

Faire des synonymes, n'est donc autre chose que rassembler dans de courtes phrases, comme autant de petits tableaux, toutes les différences plus ou moins sensibles qu'offrent des mots dont les acceptions s'avoisinent assez pour qu'on s'y trompe. C'est, par exemple, chercher des nuances entre *complot*, *conspiration* et *conjuration*, etc. Mais, dira-t-on, ces différences se trouvent dans tous les livres bien écrits, et on n'a qu'à les lire. Sans doute elles s'y trouvent, mais éparses et fondues : elles sont un des grands secrets du style. Il faut donc les détacher et les grouper, pour qu'elles deviennent plus frappantes. Un livre de synonymes est aux belles pages de *la nouvelle Héloïse* ou à *la Phèdre*, de Racine, ce qu'un traité sur les couleurs serait aux belles peintures de Raphaël ou du Titien. Ce traité ne ferait jamais un grand peintre ; et nous avouons que les synonymes de l'abbé *Girard*, ou de M. l'abbé *Roubaud*, ne produiront jamais un écrivain. La nature seule donne le

talent; et l'art poëtique de Boileau, qui fait plaisir à proportion de ce qu'on est digne de le lire, ne rend pas poëte.

Il y a deux manières de faire des synonymes : c'est de les chercher dans les auteurs classiques, ou de les créer. La première méthode est sèche et imparfaite, quoiqu'elle paraisse la plus utile au premier coup d'œil. La deuxième dépend de l'esprit et de la finesse qu'on y met. L'abbé *Girard* l'a employée, et quelquefois avec tant de succès : sa métaphysique est souvent si subtile et si vraie à la fois, qu'on pourrait intituler la plupart de ses synonymes : *Élégances françaises.* Ses successeurs pour avoir trop épargné l'esprit, ce superflu, chose si nécessaire, ont fait des livres accablans.

Il faut que ce travail ingénieux et presqu'inutile des synonymes, ait une sorte d'attrait, puisqu'on a vu tout Paris s'en occuper, et que les synonymes ont été une des fièvres du tems.

Ce qui distingue M. l'abbé *Roubaud*, ce n'est donc pas l'art de faire des synonymes, puisque cet art est si peu de chose en lui-même ; mais c'est l'heureux choix de ses

exemples, soit qu'il les crée, ou qu'il les cite. Dans ce dernier cas, son érudition est d'un choix piquant, et peut seule former un jeune homme. Et quand M. l'abbé *Roubaud* parle d'après lui-même, il glisse, sous l'enveloppe de ses exemples, des leçons de morale et de politique dont une tête pensante, un citoyen et un honnête homme, peuvent faire leur profit. En effet, qui peut empêcher un auteur qui fait des synonymes, d'y mettre l'esprit, la profondeur et l'élégance dont le ciel l'a doué? Alors ce n'est plus comme synonyme qu'on lit son livre, mais comme recueil de maxime et de pensée. Les titres de la plupart des livres ne sont qu'un prétexte pour le génie.

On peut faire deux reproches assez graves à M. l'abbé *Roubaud*, l'un de n'être pas assez précis, l'autre de n'être pas toujours clair; or, la précision et la clarté sont indispensables dans un ouvrage de la nature du sien; on lui objecte encore l'usage trop fréquent des rêveries de M. *Gebelin*, sur les étymologies des mots.

Par exemple, dans une courte épître dédicatoire à l'Académie Française, M. l'abbé *Roubaud* débute par une phrase où l'on peut

mettre le sujet à la place de l'objet, et l'objet à la place du sujet, sans aucun mouvement : ce qui est assez singulier dans un *Traité des Synonymes*. Voici la phrase : « Le desir de sou-» mettre mon ouvrage à votre jugement, m'a » inspiré le dessein de vous en offrir l'hom-» mage ». Mettez : *Le dessein de soumettre mon livre à votre jugement, m'a inspiré le desir de vous en faire l'hommage ;* ou bien : *le desir de vous faire hommage de mon livre*, m'a inspiré le *dessein de le soumettre à votre jugement*, et vous aurez le même résultat. Vers la fin de l'épître, l'auteur dit des règles de *Vaugelas*, que l'Académie y fit *imprimer le sceau* de son approbation. A la rigueur, il faudrait *apposer le sceau*. Tout ceci est fort minutieux.

Dans sa préface, M. l'abbé *Roubaud* dit : » Que les idées particulières que chaque mot » synonyme d'une autre, dans un sens, ren-» ferme dans ses autres acceptions, à l'exclu-» sion de son synonyme, indiquent les diffé-» rences sensibles et distinctives des deux » termes, puisqu'elles supposent dans l'un une » propriété que l'autre n'a pas ».

Cela n'est pas trop clair, quoiqu'incontestable : quand on a des observations subtiles à

faire, on ne saurait employer trop d'images. Il serait aisé de prouver que le style figuré est toujours le plus clair et le plus précis : ôtez l'imagination, l'esprit humain ne vole plus; il se traîne à pas lents sur les objets, et ternit tout ce qu'il touche. « Je sais, ajoute l'auteur, la va-
» leur des mots si on ne me la demande pas :
» dès qu'on me la demande, je ne la sais plus;
» les termes me manquent, les termes propres
» manquent peut-être à la langue pour expri-
» mer des idées fines d'une manière claire et
» nette. Une définition rigoureuse sera trop
» courte, et je ne serai pas assez intelligible ;
» si je la développe assez pour la mettre à
» portée de tous les esprits, je serai diffus ».
Voilà, en effet, les pièges qu'il faut éviter en écrivant sur des sujets métaphysiques. M. l'abbé *Roubaud* s'en est presque toujours tiré en maître; on voit que plein d'un véritable respect, et j'ose dire d'une sorte d'amour pour la langue, il voudroit la défendre de ces expressions exagérées que les petits esprits emploient avec une sorte de fureur en parlant des petites choses; ce défaut est sur-tout remarquable dans les conversations et dans les mémoires d'avocats; et c'est ce qui fait la fausse élo-

quence. Il ne faut pas parler de la mort d'un lapin, comme de la guerre d'Amérique, ou du talent d'un coëffeur, comme on parlerait de *Racine* et de *Voltaire.*

La manie des équivoques nommés calembourgs, n'a point échappé à M. l'abbé *Roubaud:* cette manie fait qu'il n'y a bientôt plus de mot innocent dans la langue. Enfin, M. l'abbé *Roubaud* parle de l'obscurité et du néologisme, défauts qui distinguent la plupart de nos jeunes écrivains; mais comment persuader à un homme qui a obtenu plus d'un prix d'éloquence, qu'il est obscur, et néologue? Il est au contraire persuadé qu'il a fait penser son lecteur, quand il l'a fait suer. Il est pourtant vrai que celui qui ne rend sa pensée que d'une manière louche et entortillée, propose réellement un problême, et que ce problême n'est résolu que par celui qui parvient à la bien exprimer.

Mais, dira-t-on, la pensée a l'air commun quand elle est rendue d'une manière commune : on est obligé de la rajeûnir, et de l'orner par l'expression. J'en conviens; mais c'est le talent qui manque : sans lui, on ne fait que des efforts malheureux. Voyez tous les grands

écrivains, ils n'ont régné que par l'expression. *J. J. Rousseau* a fait taire la renommée de tous ceux qui avaient écrit avant lui sur les devoirs de la maternité : le génie égorge ceux qu'il pille.

C'est donc une vérité bien reconnue que l'expression fait tout : elle donne cours aux idées, en les chargeant de sa puissante empreinte. Il y a plus; c'est dans la parole que se fait la véritable génération de la pensée, et pour citer un ouvrage qui va paraître. « Les » idées font le tour du monde : elles roulent » de siècle en siècle, de langue en langue, » de vers en prose, jusqu'à ce qu'elles tombent » dans une attitude heureuse, dans une expres- » sion vivante et lumineuse qui ne les quitte » plus; et c'est ainsi qu'elles entrent dans le » patrimoine du genre humain ».

Les synonymes les plus piquans sont ceux qui deviennent bons-mots. On a dit de je ne sais quel archevêque de Paris, qui ne songeait qu'à une moitié de son troupeau, qu'il était plus berger que pasteur. Voilà les seuls synonymes que doive se permettre l'homme d'esprit, quand il est dans le monde; tout le reste vise au pédantisme, à moins qu'on ne fasse un véritable travail sur la langue.

Nous ne finirions pas, si nous citions tous les excellens articles qui se trouvent dans M. l'abbé *Roubaud*. Comme ses synonymes sont un de ces livres qu'il faut avoir, nous croyons plus utile et plus court de relever ce qui a pu échapper à sa sagacité. Il n'est pas étonnant qu'entouré d'objets trop ressemblans, son œil ébloui se soit trompé sur les nuances.

Par exemple, malgré les détails et les explications de l'auteur, je n'entends pas trop pourquoi l'empereur Claude est *détestable*, Catilina *abominable*, et Cromwel *exécrable*. Il me semble que ces épithètes n'appartiennent pas à ces trois hommes d'une manière si exclusive, et que tous trois ont été, dans les différentes actions de leur vie, tantôt détestables, tantôt abominables, tantôt *exécrables*.

La gradation de ces trois mots est plus heureusement marquée dans l'exemple suivant :

« *Denis* le tyran, informé qu'une vieille
» femme priait les Dieux chaque jour de con-
» server la vie du prince, et fort étonné qu'un
» de ses sujets s'intéressât à son salut, inter-
» rogea la vieille sur le motif de sa bien-
» veillance. Dans mon enfance, lui dit-elle,
» j'ai vu régner un prince *détestable*, je

» souhaitai sa mort; mais un tyran *abominable* lui succéda. Je fis contre celui-ci les » mêmes vœux; mais nous eûmes un tyran » pire encore : ce monstre *exécrable*, c'est » toi; je prie les Dieux de ne pas me montrer » ton successeur. »

Au synonyme de *parfait* et d'accompli, l'auteur cite et loue M. *Beauzée*, qui nomme *Cartouche* un brigand accompli, et *Alexandre* un parfait brigand. Ce sont de ces phrases qu'il faut pardonner à un écrivain estimable, mais qu'il ne faut pas louer et donner pour exemple. M. l'abbé *Roubaud* est plus heureux dans ce même article, quand il dit que, parmi les princes parfaits, on trouve St.-Louis, et que, dans un siècle plus éclairé, il eût été un Monarque accompli. La différence de ces deux mots est observée aussi habilement dans les deux phrases suivantes :

« *Grandisson* est le héros de roman le » plus accompli, pourquoi donc est-il si peu » goûté? parce qu'il est trop *parfait*. On dit » qu'il n'y a point d'homme *parfait*, et tout » aussitôt on vous cite vingt personnes ac- » complies. La raison a sa langue, et le » monde la sienne. »

Ce que l'auteur dit de l'*acte*, et de l'*action*, est sans réplique; mais c'est aussi un peu trop étendu. L'abbé *Girard* suffisait, quoi qu'en dise M. l'abbé *Roubaud*. La puissance en *action* produit des *actes*, ce n'est pourtant pas que M. l'abbé *Roubaud* ne relève souvent l'abbé *Girard* avec avantage.

Aux mots d'agrioulteur, de colon, de cultivateur et de laboureur, ou trouve des idées économiques, présentées avec intérêt et modération. Mais j'avoue que, dans les mots de *facile* et d'*aisé*, M. l'abbé *Roubaud*, et M. *Beauzée* réunis, ne me paraissent pas avoir raison contre l'abbé *Girard*. On dit d'une maison que l'entrée en est facile au figuré, pour exprimer que les maîtres ne font pas de grandes difficultés à ceux qui se présentent; et on dit que cette entrée est aisée, quand elle est large et commode à passer. On dit d'une femme qui ne se défend pas, qu'elle est facile, et d'un habit qui ne gêne pas, qu'il est aisé, etc.

Observons que toutes ces différences, improprement appellées *synonymes*, se trouvent toujours dans le passage du propre au figuré,

et sont le double pivôt sur qui roulent toutes les langues. Par exemple, le sang fait les alliances : la bonne politique et le patriotisme font des confédérations ; les guerres civiles et les schismes produisent des ligues : c'est fort bien, mais on dit des alliances de mots, des alliances d'idées, et non des confédérations et des ligues de mots et d'idées. On pourrait à chaque page des synonymes, soit de M. l'abbé *Girard*, soit de M. l'abbé *Roubaud*, ou de M. *Beauzée*, ou de toute l'Encyclopédie, faire de pareilles observations sur les différens effets que produit le passage des mots du naturel au figuré. Voilà sur quoi ces MM. ont toujours glissé ; et c'est pourtant là le grand mystère du langage. Un mot par lui-même n'est rien qu'un assemblage de lettres ; mais une expression est tout : c'est d'elle que les mots attendent la vie. L'expression est une assemblée plutôt qu'un assemblage de mots : elle les réunit et les allie pour peindre un sentiment, une image, une pensée. « En vain, dit » *Montesquieu*, il s'éleva, vers le déclin de » l'empire, des princes qui repoussèrent les » hordes du Nord ; il fallait bien que ces » barbares, adossés aux limites du monde,

» refoulassent sur l'Empire Romain ». Et ailleurs, *Attila*, dans sa maison de bois, levant des contributions avec des armées et des soldats, avec l'or de l'empire, faisait ainsi un perpétuel trafic de la frayeur des Romains.

Certainement *adossé* et *trafic* sont des mots comme des autres, qu'on trouve dans tous les dictionnaires ; mais *adossé aux limites du monde, trafiquer de la frayeur des Romains*, sont des expressions grandes comme l'Empire des expressions qu'on trouve dans *Bossuet*, *Pascal*, *Corneille* et *Racine*, et dont *Voltaire* est toujours avare dans sa prose.

J'observerai, à ce sujet, que d'*Alembert* qui a fait quelques synonymes, et qui était propre à ce genre de travail, étoit si frugal dans son style, que dans la préface de *l'Encyclopédie*, qui porte son nom : il dit que la Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'histoire. Assurément il y a peu de phrases plus triviales que celle-là ; et cette image est passée en proverbe, sans compter qu'elle évite de longs verbiages pour exprimer la même idée; mais le philosophe effrayé du coup hardi qu'il vient de faire, en demande aussitôt pardon, en ajoutant *s'il est permis de s'exprimer ainsi* :

Aux synonymes d'*appaiser* et de *calmer*, on est d'abord embarrassé par la ressemblance, et l'abbé *Girard* y a été trompé ; mais en y réfléchissant, on trouve bientôt les différences. Nous appaisons Dieu et un juge irrité : et nous calmons un coupable agité de remords ; mais la mer s'appaise ou se calme, et les vents se calment ou s'appaisent.

On est apprêté dans son discours, *composé* dans son maintien, et affecté dans son langage et dans ses manières. Voilà qui est juste. Mais dire que la précieuse est apprêtée ; la prude composée, la minaudière affectée, c'est tomber dans des distinctions inutiles et fausses. La précieuse est affectée, composée, apprêtée tout à-la-fois, et on en peut dire autant des deux autres. Il est mieux de dire que le pédantisme est *apprêté*, l'hypocrisie *composée*, et la coquetterie *affectée ;* encore est-ce en général.

A l'article *arracher* et *ravir*, M. l'abbé *Roubaud* observe fort bien qu'on arrache une dent, et qu'on ravit une fille ; mais on a de la peine à l'entendre quand il dit, « qu'*Alexandre* ayant forcé une ville dans » l'Inde, se trouve obligé de combattre les

» habitans pour les sauver, s'il ne veut que,
» par une mort volontaire et jurée, ils lui
» ravissent la satisfaction de les traiter en
» hommes libres et en héros. »

On voit bien dans les mots *d'attache* et *d'attachement*, ce passage du naturel au figuré, dont nous avons déjà tant parlé. L'attache sans attachement n'est qu'esclavage. Ainsi, l'attache du mariage est si forte, qu'il peut se passer d'attachement.

L'abbé *Girard* a fait un article très-agréable sur les attraits, les appas et les charmes, et M. l'abbé *Roubaud* le rapporte tout entier; mais ses critiques ne nous ont pas semblé assez motivées.

En traitant des mots *complaisance*, *déférence* et *condescendance*, l'auteur remarque que tous nos Dictionnaires, n'ont d'autre finesse, que d'expliquer et de définir ces mots les uns par les autres: ils disent que la déférence est une complaisance, et la complaisance une condescendance, etc. Voilà, en effet, le lecteur bien avancé. J'avoue que les définitions ne sont pas aisées à faire, et que les philosophes eux-mêmes, tels que *la Bruyère*, aiment mieux décrire la *complaisance* par ses

effets, que de la définir; et que les moralistes font de ces trois mots les caractéristiques du vice ou de la vertu, à volonté : on n'a qu'à l'essayer. On se concilie les cœurs par des complaisances, et on se déshonore aussi par des complaisances.

Le verbe *défendre* n'est pas suffisamment travaillé : il fallait expliquer pourquoi on dit, défendre un royaume et défendre un jeu de hasard, l'un avec des armées, et l'autre avec des menaces. Dans le premier cas, c'est *protéger*, et dans le second, c'est *prohiber*.

L'auteur indique entre *détail* et *ruine* une sorte de conformité qu'on ne soupçonne pas au premier coup-d'œil. Leur pluriel a un sens différent de leur singulier, ainsi la ruine d'un bâtiment ou ses ruines. Le détail d'une histoire ou ses détails, sont des choses absolument différentes; comme il est aisé de s'en convaincre en y réfléchissant.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cet important ouvrage. M. l'abbé *Roubaud* nous pardonnera d'avoir parlé avec un peu de sévérité de quelques-uns de ses articles. Un philosophe qui ne voit dans ses recherches sur les origines et les analogies des mots qu'un

moyen de plus de rapprocher les hommes ; en leur ouvrant des communications nouvelles et faciles, ne peut nous savoir mauvais gré d'avoir cherché la vérité avec lui.

Nous aurions pu nous étendre sur la partie de cet ouvrage, à laquelle M. l'abbé *Roubaud* semble tenir davantage sur le parti qu'il a tiré de la terminaison des mots pour en former leur caractéristique ; mais ce travail aurait fatigué le lecteur, qu'on ne saurait trop ménager, quand on n'a que des choses utiles à lui dire.

Nous avons eu aussi l'occasion de parler du placement des épithètes, avant ou après le nom, ce qui change totalement le sens d'une expression ; comme *honnête homme* et *homme honnête*, et de ces épithètes dont la place ne fait rien au sens de la phrase ; mais beaucoup à l'élégance ; comme voilà de *considérables hommes*, au lieu de voilà des *hommes considérables*.

Nous aurions pu établir une règle absolument neuve à ce sujet, et tirer à jamais d'embarras les étrangers, les jeunes gens, et les femmes. On saurait pourquoi on dit également *paisibles bois* et *bois paisibles*, et

non *choses possibles* et *possibles choses*, etc. Mais tout cela tient à un systême sur la langue française, que nous développerons un jour dans un *Prospectus* sur la manière de classer les mots ; c'est-à-dire, de composer un nouveau Dictionnaire, sans pourtant renoncer à l'ordre alphabétique.

On dit que *César* avait entrepris ce travail sur sa propre langue (1), qui était à ses yeux un métal d'alliage, et dont les élémens de diverses natures avaient besoin d'être fondus et incorporés. Je conçois en effet que tous les bons esprits, dans tous les temps, ont dû être fatigués de la bigarrure de leur jargon. On peut, sans rien innover, remédier à ce grand abus, par une nouvelle forme de Dictionnaire ; mais le moment n'est pas heureux ; et peut-être dois-je, à une vérité utile, l'égard de ne pas la présenter moi-même, puisque je ne puis lui donner un parti.

Par M. le Comte de RIVAROL.

---

(1) Ce grand homme avait déjà écrit un Traité *de analogiâ verborum*.

LETTRE

A MONSIEUR

LE PRÉSIDENT DE ***,

Sur le Globe aérostatique, sur les Têtes parlantes, et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris,

Pour servir de suite à la Lettre sur le *Poëme des Jardins.*

Audax Japeti genus. Hor.

Je voudrais bien, Monsieur, vous peindre l'état des choses et des esprits dans cette capitale; la province est, dites-vous, dans l'attente de quelque révolution, et je conçois en effet la situation où vous devez être : quand les opinions fermentent à Paris, le reflux se fait sentir dans les provinces. Mais, comment pourrai-je, Monsieur, vous expliquer avec clarté ce qui est en confusion ici? Comment

fixer un tableau si mobile? C'est entreprendre l'image du chaos: elle ne doit pas ressembler l'instant d'après. Je vais pourtant, sans attendre que la tempête soit passée, vous crayonner le Paris du moment; car les têtes ne se calment pas ici, elles se tournent vers d'autres objets, et on renonce toujours à la décision du procès, quand le moment de prononcer est venu.

Occupons-nous, d'abord, du globe, puisque c'est sur lui que tous les yeux sont fixés; mais comme la scène est en l'air, rappellons-nous, avant de passer outre, deux notions familières à l'Europe, depuis près d'un siécle: 1°. *qu'il s'exhale de tout corps qui se pourrit, qui fermente ou qu'on échauffe, un air fixe inflammable, méphitique, appelé* Gaz, Vapeur, Fumée, Air artificiel: 2°. que ce gaz, quel qu'il soit, diffère essentiellement de l'air que nous respirons; car il est ordinairement plus léger, et les animaux qui ne peuvent vivre sans l'un, expirent aussitôt dans l'autre. (*a*) Observez que le gaz, obtenu par la dissolution des métaux, monte plus vîte que la fumée, et que les vapeurs données par la putréfaction ou la fermentation (*b*).

Rappelez-vous aussi que l'air n'est point dans son état naturel autour de nous ; qu'il est comprimé par tout le poids de l'atmosphère, et c'est ce qui fait sa densité et son élasticité (*c*); qu'il est toujours épaissi par le froid, ou raréfié par la chaleur; et c'est ce qui fait les variations du baromètre; qu'à mesure que nous monterions dans l'atmosphère, un mille, deux mille, trois mille, quatre mille, par progression arithmétique, nous rencontrerions l'air une fois, deux fois, quatre fois, huit fois moins épais, par progression géométrique: d'où vous conclurez que les vapeurs montent par un mouvement accéléré; parce que, rencontrant toujours un air moins dense, et par conséquent moins de résistance, elles tendent plus librement et plus vîte, au lieu de leur repos; et parce qu'enfin elles sont toujours poussées par la masse d'air qui se met entre elles et la terre, cette masse qui s'augmente de moment en moment, les soutient mieux à mesure qu'elles s'élèvent et se dérobent davantage aux lois de la pesanteur. (*d*) Ces idées étaient présentes à tous les esprits, et on en avait tiré quelques inductions. On savait que l'air, sortant de nos poumons plus léger

qu'il n'y est entré, s'élève malgré les parties hétérogènes qu'il entraîne avec lui, et monte jusqu'à ce que refroidi par l'atmosphère, il s'y mette en équilibre. (*e*) On avait fait la double expérience des bulles de savon, soufflées d'abord avec de l'air ordinaire, et ensuite avec du gaz; et on s'était apperçu qu'une bulle, n'étant que l'haleine de l'homme, enveloppée d'une pellicule huileuse, ce composé pouvait bien ne pas tomber tout-à-coup, et même se balancer quelques momens; lorsqu'étant bien gonflé d'un souffle tiède et léger, il ne pesait pas plus que le volume d'air dont il tenait la place; mais lorsqu'on soufflait la bulle avec du gaz, elle se détachait brusquement du chalumeau, et allait constamment frapper le plafond. On avait mille fois aussi vu des bulles d'air, s'échappant du fond de l'eau, remonter à sa surface; et on savait que l'air s'élevant dans l'eau, représentait assez bien le gaz s'élevant dans l'air. (*f*) Enfin, le mécanisme des nuages et des vapeurs qui s'élèvent de la terre et de l'eau, était connu: ce sont des amas de petits balons remplis du fluide qui produit le tonnerre, et recouverts d'une enveloppe aqueuse, qui fait la pluie ou

le givre, la neige ou la grêle, selon les différentes hauteurs où ces balons se trouvent dans l'atmosphère.

Voilà, en effet, ce qui composait le catéchisme des gens suivant les cours de physique, de ces personnes qui ne quittent pas l'antichambre des sciences. Toutes ces notions circulaient dans le monde, et alimentaient quelquefois les conversations les moins distinguées. A quoi tenait-il donc qu'on n'en tirât une conclusion pratique ? Pourquoi ne se disait-on pas ? *La fumée qui s'élève de nos foyers, n'est qu'un assemblage de globules qui emportent leur humide enveloppe avec eux : or, si nous rassemblons une quantité de ces globules, et que nous en formions un globe, il emportera aussi son enveloppe, si elle est assez légère.* Pourquoi, dis-je, ne pas songer à cela ? C'est qu'il n'est rien de si absent que la présence d'esprit. On avait tout cela sous les yeux, mais on ne le voyait pas ; on le savait, mais on ne se le disait pas.

Il s'est rencontré dans le Vivarais *un homme qui se l'est tenu pour dit* ; c'est M. de *Mongolfier*, d'*Annonay*, tenant

un jour une boule de papier creuse et ouverte, et l'ayant par hasard laissée se remplir de fumée : il l'a vue, non sans surprise, s'échapper de ses mains, et monter dans les airs. Il s'est hâté de répéter son expérience, non pas comme nos savans, au fond de leurs cabinets ; mais en public, avec un appareil imposant, et comme un homme sûr d'enlever des montagnes. Son globe de papier avait plus de cent pieds de circonférence. Le succès de l'expérience a été complet, et le bruit en ayant pénétré jusqu'à Paris, y a fait une sensation incroyable. La simple application d'un principe connu, a frappé comme une grande découverte.

Avant d'aller plus loin, il faut que vous sachiez que dans notre capitale, au fond du jardin du Palais-Royal, il se trouve un petit café, nommé *le Caveau*, terrible par le méphitisme qui s'en exhale, et les propos qui s'y tiennent. Ce petit lieu est, à ce qu'on dit, l'artère du bon goût, et s'est quelquefois rendu aussi redoutable aux académies, que l'était au portique et au Lycée le tonneau de *Diogène*. C'est-là, en effet, qu'on va tâter le poulx à notre

littérature, à la politique, à la musique; mais les voûtes obscures et basses de ce caveau n'avaient pas encore entendu parler de physique. Dès que la nouvelle du globe aérostatique y a retenti, et qu'on a su que M. de *Mongolfier* lui-même arrivait, il en est sorti un cri de surprise et d'admiration. Un des premiers habitués de ce lieu, physicien très-distingué, comme il le dit lui-même, s'est aussitôt attaché à M. de *Mongolfier*.

Mais les souscripteurs de M. *Charles*, qui, par ses cours brillans et multipliés, a fort accru parmi nous le goût de la physique; ses souscripteurs, dis-je, se sont rassemblés autour de lui avec des murmures et des clameurs. *Comment*, lui ont-ils dit avec amertume, *avez-vous pu négliger de nous faire une si belle expérience! Vous nous en expliquiez les principes, et vous n'en faisiez pas l'application; cependant un provincial vous en ravit l'honneur: faites-nous en du moins la répétition, car nous aussi nous voulons un globe.*

A ces cris, M. *Charles* vit bien que la physique étant une philosophie toute corporelle,

il ne suffit pas d'une théorie subtile, ou d'une suite d'expériences fines et délicates; qu'il faut encore quelquefois donner des spectacles, comme *Molière*, qui donnait souvent des farces après ses grandes comédies. M. *Charles*, aidé de M. *Robert*, promit donc un globe, et se promit à lui-même d'en tirer quelque parti en faveur des réfractions de la pneumatique, ou de l'électricité, à l'insçu de ses souscripteurs qui trouvaient la mission du globe assez remplie, s'il voulait bien s'enlever un peu pour le plaisir des yeux.

Le lieu, le jour et l'heure, sont indiqués. Il se forme une souscription dont le foyer est au *Caveau*, et qu'on appelle *Nationale;* le physicien très-distingué s'en déclare le président; on lui crée des assesseurs : tout prend enfin la forme la plus auguste; le maître du café est nommé trésorier, et il faut avouer que dans les plus grands besoins de l'Etat, on n'avait rien imaginé de plus heureux en finance.

Ce fut le 27 du mois d'août que se fit, au Champ de Mars, la première expérience d'un globe aérostatique : il était de taffetas enduit d'une gomme qui ne s'écaille pas, et avait

seulement 12 pieds de diamètre; mais il était bien supérieur, par sa construction élastique et légère, aux masses de papier et de fumée employées par M. de *Mongolfier*. On l'avait armé d'un robinet de cuivre, par lequel on avait introduit un air inflammable très-subtil, obtenu par la dissolution de la limaille de fer dans l'acide vitriolique. On le portait avec appareil à travers un peuple immense. Il pleuvait fort en ce moment; mais l'intrépide Parisien, muni d'une lorgnette et d'un parasol, supporta constamment la pluie; et parmi ce nombre infini, il s'en trouva plus de six mille, dit-on, qui payèrent leur place dans un champ, qui, au défaut de la vallée de Josaphat, pourrait servir au Jugement dernier, et pour un spectacle qui devait se passer entre le Ciel et la Terre. Au milieu du Champ de Mars, était un cercle formé par un cordon de gardes : MM. *Robert* et *Charles*, *Montgolfier* et le physicien très-distingué, devaient entrer dans ce cercle; mais je dois vous dire que MM. *Charles* et *Robert*, maîtres de la consigne, laissèrent entrer qui il leur plut, et que M. *Montgolfier* et le physicien très-distingué, se trouvèrent forclos, avec tous

les souscripteurs, qui auraient été charmés, comme les jeunes Troyennes autour du cheval de bois, de toucher aux cordes qui retenaient la machine.

Vous me demanderez peut-être comment le procédé de MM. *Charles* et *Robert* pourrait s'excuser? Il faudrait d'abord songer à l'expliquer. Ont-ils voulu dérober à M. de *Montgolfier* le secret de leur manipulation, plus délicate, en effet, et plus perfectionnée que la sienne? ou se venger de lui, comme d'un heureux profane, qui, favorisé par le hasard, enlevait à des initiés une gloire qui leur était due? ou n'ont-ils voulu seulement que refroidir le zèle immodéré du physicien très-distingué, qui voulait, en dépit d'eux, s'associer à leurs travaux et même paraître les ordonner? Voilà sur quoi je ne puis prononcer.

Je dois dire que les difficultés de la manipulation inévitable dans une première expérience, avaient tellement ébranlé la foi du physicien très-distingué, et allarmé les souscripteurs, que ceux-ci redemandaient leur argent, et que lui pariait publiquement que le globe ne s'enleverait pas. M. de *Mongolfier* était du même avis.

Cependant le globe impatient de s'élancer, tendait fortement la corde qui le retenait, et comme disait le peuple, était pendu à rebour; lorsqu'enfin on l'a lâché, il est parti au bruit des applaudissemens, et, dans moins de deux minutes s'est perdu dans les nues; aussi n'a-t-on pu estimer sa véritable élévation. Comme il ne pesait que quarante livres en tout, et qu'il déplaçait quatre-vingt livres d'air, il s'est élevé avec un avantage de deux contre un en légèreté *(g)*; on avait donc espéré qu'il monterait très-haut, et qu'il se soutiendrait long-temps dans l'atmosphère, et on l'avait chargé de dépêches en toutes langues, pour tous les pays de la terre où les vents et sa destinée pourraient le conduire.

Ce grand voyage se termina à Gonesse, où il tomba trois quarts d'heure après, effrayant ceux qui virent tout-à-coup un globe de ce volume descendre du ciel avec une certaine majesté, et bondir quelque-temps sur la terre avant de s'y bien asseoir; les paysans s'armèrent de fourches, et ne le touchèrent que de loin et avec de grandes précautions. On dit pourtant que le juge du lieu, remit de son effroi, ouvrit les lettres dont le globe était porteur;

et prenant que Paris lui faisait l'honneur de jouer au balon avec son village, voulait le lui renvoyer par la même voie, et demandait de l'air inflammable afin de n'être pas en reste. M. *Robert* se le fit rendre tout simplement, au grand scandale des souscripteurs, qui vouloient leur globe, et faisaient beau bruit, prétendant qu'il était à eux puisqu'ils l'avaient payé : comme des enfans qui demanderaient chez *Ruggieri* l'échafaudage du feu d'artifice et les baguettes de fusées (*h*).

Pour ne rien laisser en arrière, je vous dirai, Monsieur, que le globe s'éleva par une ligne légèrement parabolique, et cessa de monter lorsqu'il fut parvenu dans un air assez rare pour s'y tenir en équilibre. On peut même présumer que s'étant élevé par un mouvement accéléré, il outre-passa la région de son équilibre et bondit au-delà (*i*); alors le gaz moins comprimé par l'air extérieur, créva sa prison et s'échappa en partie. Ensuite, saisi par le froid de l'atmosphère, il se resserra, et le globe tiraillé par son robinet de cuivre, s'étant allongé, occupa un moindre volume et devint respectivement plus pésant. Cet inconvénient

doit toujours arrêter tous les globes qu'on lancera, à moins qu'on y pratique une soupape qui laisserait au gaz une sortie toujours libre, et qu'on ne les fasse accompagner d'un homme qui pût en fournir au besoin.

Quoiqu'il en soit, le globe du 27 août se soutînt au-delà des nues, 40 ou 50 minutes; et ayant couru horisontalement l'espace de trois lieues, selon la direction du vent, il descendit par une immense parabole, avec l'excédent de poids que de moment en moment il acquérait sur l'atmosphère ; mais sa chûte, comme vous sentez, n'a point été précipitée. Dans son ascension, comme dans sa descente, le globe a conservé sa même situation, fixé par un robinet de cuivre du poids de 3 à 4 livres, sans quoi il aurait toujours roulé sur lui-même, en montant et en descendant ; mais, qu'importe qu'il roulât sur lui-même? sans le poids du robinet, sa course aurait été bien plus brillante.

Maintenant il s'agit de vous rendre l'état où cette expérience a jetté Paris. Cette ville, idolâtre de nouveautés, avait vu en plein jour, un globe de 36 pieds de

circonférence, s'élever dans les airs par sa propre vertu ; elle l'avait vu, dis-je, de tout son million d'yeux : pourquoi n'y verrait-elle pas bientôt des vaisseaux volans et des hommes ? Pour vous le dire, en un mot, le mélange des sensations a égalé celui des esprits. C'était de la joie ; c'était de la surprise ; ensuite, de l'admiration, de la stupeur, et enfin de la crainte. *Le voilà donc trouvé*, s'écriaient les uns, *ce secret pour lequel tous les siècles ont soupiré : l'homme va donc voler et réunir en lui la plénitude du règne animal : maître de la terre, des eaux et de l'air, il n'y aura plus que le feu d'inhabitable pour lui ;* et ils se félicitaient de vivre à l'époque d'une si grande révolution. Les autres, et ce ne sont pas les moins nombreux, ont montré une complexion moins gaie. Tout leur a paru renversé dans le monde civil, politique et moral. Ils voyent déjà des armées s'égorger dans les airs, et le sang pleuvoir sur la terre. Les amans et les voleurs descendent déjà par les cheminées et emportent dans d'autres climats nos trésors et nos filles. *Il faut*, crient-ils, *faire monter la*

maréchaussée sur des globes. Les contrebandes sont inévitables, les postes inutiles; l'état, la religion, tout est perdu, et ils pleurent.

Je vois aussi des raisonneurs perchés sur leur ignorance, qui se figurent qu'à chaque découverte que fait la physique, la religion perd un miracle; et l'expérience des globes fait échec dans leur esprit, à l'ascension de Jésus-Christ, et à l'assomption de la Vierge; mais ils devraient voir que les globes n'emportent des corps dans les nues, et que l'électricité ne fait descendre le feu du ciel, qu'en vertu des lois éternelles de la nature; tandis qu'un miracle est au contraire une suspension de ces mêmes lois et un pur acte de la volonté divine. Dans ce moment, par exemple, M. *Quinquet*, au moyen de l'électricité, change les vapeurs en pluie, en grêle, en givre ou en neige, et résout l'air fixe en eau. Ce sont là, sans doute, de sublimes expériences; mais elles augmentent la réputation de M. *Quinquet*, et nos lumières, sans diminuer le dépôt de la foi. Plus on est physicien, et plus on est frappé des miracles. (*k*)

Le philosophe, dans ce conflit d'opinions,

loin d'exciter les puissances contre des globes qui seront toujours plus innocens qu'un boulet de canon, médite en silence sur le parti qu'on en peut tirer. Sera-t-il possible de les soutenir dans la moyenne région de l'air; et pourra-t-on, en imitant les procédés des poissons et des oiseaux, y adapter des aîles, des voiles, des rames, un gouvernail; se créer enfin une théorie là dessus, et naviguer dans l'air? Voilà ce qui mérite, en effet, d'occuper un être pensant. Il faut, sur-tout, s'occuper à refroidir les têtes qui se sont hâtées de tirer des conclusions trop avantageuses et de fonder des espérances exagérées sur les globes. Le peuple, aussi dur à croire, que difficile à arrêter, quand il a une fois donné sa confiance. Le peuple se flatte déjà d'un voyage à la Lune: c'est ainsi qu'à l'apparition du Télescope, on espéra de le perfectionner un jour, au point de distinguer des maisons et des hommes dans les planettes. Tout a des bornes. Il est démontré qu'avec de la fumée, on ne montera pas bien haut, et qu'avec l'air inflammable le plus pur, on ne passera pas de beaucoup le sommet des cordilières. En se servant de l'air inflammable, il faudra se défier des

gros nuages; car il ne faut qu'un éclair pour embraser le globe, en supposant qu'il y eût contact de l'air : à cet égard, la fumée serait préférable. Il faudra aussi, dans les commencemens, observer que le vent ne soit pas trop fort; car je présume que les tempêtes seront cruelles dans l'air. Le voyageur peut être emporté avec son globe à des distances énormes, jetté au milieu des mers, ou brisé contre les montagnes. La rapidité avec laquelle on ira, effraie l'imagination; car, enfin, l'air opposera huit cents fois moins de résistance à une machine volante, que l'eau n'en oppose à un navire : un globe ira donc huit cents fois plus vîte qu'un vaisseau qui cingle à pleines voiles. D'ailleurs, il faut, le moins qu'on peut, comparer ensemble les globes et les vaisseaux; car ceux-ci sont portés à la surface de l'eau, et ceux-là seront toujours plongés dans l'air. Les nautiques doivent donc être bien différentes : il se passera du tems, avant que l'homme puisse bien manier ses voiles, jetter adroitement ses contrepoids, ou descendre et monter à volonté, en renouvelant son air inflammable.

En attendant, quelques coups d'œil jetés

à vue d'oiseau sur un paysage, quelques expériences piquantes sur l'électricité, sur la pneugmatique, sur les réfractions de la lumière, seront les fruits les plus prochains de l'invention des globes; si on les accompagne d'une corde, et qu'on ne les perde pas de vue, on verra jusqu'à quel point la perspective aërienne peut égarer la trigonométrie, ou combien nous approchons de la vérité, en estimant la grosseur et l'élévation des objets qui sont en l'air. On pourra se servir encore d'un globe pour s'enlever à la cîme des montagnes, pour aller poser des paratonnerres et des girouettes sur les clochers les plus hauts, pour descendre au fond des précipices, et pour en remonter sans danger et sans frais, etc. etc.

Mais, tandis que je m'égare en conjectures, les clameurs du *Caveau* retentissent dans Paris. Le physicien très-distingué, coadjuteur de M. de *Montgolfier*, ne pouvant digérer son exclusion du Champ de Mars, n'a pas perdu la tête : il a fait partir de ce champ de bataille même des dépêches pour tous les journaux de l'Europe, afin d'avertir que l'expérience du 27 août s'était faite par ses soins et sous *la direction de son œil.* Appelant ensuite la

gravure à son secours, il a fait jeter dans tout Paris, des images où on voit en effet le globe qui monte *sous la direction de son œil.* L'inscription au-dessous, ne laisse, d'ailleurs, aucun doute, et le physicien très-distingué daigne s'y nommer lui-même. Enfin, le *Journal de Paris* lui accorde cette protection quotidienne, qu'il donnait autrefois à messieurs *Blanchard*, *Bleton* et autres grands physiciens. A la vérité, tant de gloire a été un peu troublée par les réclamations publiques de MM. *Charles* et *Robert.* On verbalise, et le procès est pendant. Quant à moi, je ne vois pas trop qu'on puisse disputer au physicien très-distingué l'honneur d'avoir dirigé le globe avec ses deux yeux, à moins de le disputer en même temps à cinq cent mille personnes qui n'y ont pas plus fait que lui.

Hier, 19, le roi a bien voulu donner à sa cour, le spectacle d'un globe, et l'honorer de sa présence. Les députés de l'Académie des Sciences y ont assisté, et le concours des amateurs a été prodigieux. La machine était en effet une pièce imposante. M. de *Montgolfier* l'avait exécutée en toile peinte à l'huile, et lui avait donné soixante pieds de hauteur

sur quarante pieds de grand diamètre; car ce globe était un véritable sphéroïde terminé par un col de 36 pieds de tour, qui lui servait de base et d'ouverture, et lui donnait la figure d'une vessie ovale : c'est là-dessous qu'on alluma la paille humide qui devait fournir la fumée. Des cordes qui descendaient de très-haut, relevaient cette immense quantité de toile, et ne présentaient à la fumée que le col ouvert. On vit bientôt cette énorme excroissance se gonfler, s'arrondir, et comme un superbe dôme, surmonter le faîte du château de Versailles; enfin, au signal donné, on la vit quitter la terre et monter majestueusement dans les airs, accompagnée d'acclamations infinies. Elle se maintint en équilibre, environ une minute, à deux cents toises de hauteur; et cette masse ainsi suspendue produisit une forte sensation sur tous les spectateurs. Mais elle déclina bientôt et descendit avec lenteur, selon la direction du vent, à une demi-lieue de Versailles. Cette machine pesait environ 700 livres, et pouvait en porter 400 (*l*). On l'avait chargée d'un mouton et de deux volailles dont la cage pendait autour du col que je viens de vous décrire, et l'on y avait

ajouté un gros contre-poids pour la soutenir dans sa situation verticale. M. de *Montgolfier* avait négligé d'en fermer l'ouverture : aussi, quoique la fumée tende à sortir par le haut, s'en échappa-t-il toujours beaucoup par des raisons qu'il était aisé de prévoir; ce qui, joint au refroidissement inévitable dont nous avons déjà parlé, occasionna la prompte descente du globe. Les trois voyageurs se portaient bien, et n'avaient cessé de manger pendant la traversée.

Il résulte bien clairement, de cette expérience, que la fumée n'élèvera jamais un globe bien haut; qu'un homme peut respirer au-delà des limites où ces machines peuvent nous emporter; qu'il n'y a rien à craindre pour celui qui les accompagnerait; car ce n'est point une chûte qu'a fait ce globe, mais une véritable descente, et on aurait pu recevoir sans danger cette masse énorme sur les mains.

En tout ceci, me direz-vous, peut-être, je ne vois pas quel sort, quelle portion de gloire on fait à M. de *Montgolfier?* On ne l'a point oublié, Monsieur, mais on s'est partagé à son sujet. Ses contempteurs prétendent que c'est un homme sans géométrie, sans mécanique

et sans chimie; ils ont la dureté de dire qu'il n'a fait à tout hasard qu'*une brutalité de physique;* et ils le présentent lui et son expérience en preuve. Ses admirateurs répondent que, tel qu'il est, il n'en a pas moins pris acte de possession; qu'il ne s'agissait pas d'enlever des bulles de savon, mais *de bons globes bien matériels;* qu'on ne lui fait pas de chicane, qu'on n'ait faite jadis à *Christophe Colomb;* et ils prétendent que si M. de *Montgolfier* savait le trait de l'œuf, il pourrait le citer et s'en prévaloir (*m*).

A mon avis, la gloire de M. de *Montgolfier* doit être *en raison de l'utilité qu'on tirera de son expérience;* et c'est toujours de cette mesure qu'il faut se servir avec tout inventeur qui n'a été qu'heureux (*n*). Or, cette mesure ne convient pas à *Christophe Colomb;* car il fallut à ce grand homme une géographie, une connaissance de la mer et du ciel, inouies de son temps ; un génie capable de la plus hardie conjecture que l'esprit humain eût jamais formée; capable ensuite de la soutenir contre l'envie de ses contemporains et la froide incrédulité des cours; capable enfin de la justifier : mais il

n'a rien fallu de tout cela à M. de *Montgolfier*. Le problême, *si la découverte de l'Amérique est un bien ou un mal*, n'est pas encore résolu; il serait même aisé de prouver qu'elle a été jusqu'ici fatale aux deux mondes, et la gloire de *Colomb* n'en serait pas diminuée. Il me semble donc que le mérite de ces deux hommes est en raison inverse de leurs siècles : l'un manifesta son génie à des peuples ignorans et barbares, et l'autre vient montrer la plus excessive simplicité dans un siècle de lumière.

Je vois la même différence dans leur destinée. L'Europe ne voulut jamais croire à *Colomb*, quand il annonça un nouveau monde; c'était une idée trop gigantesque. On eût dit que la ligne qui terminait la figure de la terre sur les mappemondes, arrêtait invinciblement l'imagination des hommes ; et que les têtes avaient besoin de s'élargir pour faire place au monde qui allait s'accroître. Mais M. de *Montgolfier*, étonné de sa réputation, n'a trouvé par-tout que zèle et enthousiasme ; et déjà *le caveau* lui frappe une médaille. *Chistophe Colomb*, après la plus longue et la plus dangereuse des navigations, fonde des

colonies, leur donne des loix, signe le premier contrat passé entre les deux mondes, et vient en expiation de tant de gloire, mourir dans les fers. M de *Montgolfier*, prêt à s'ouvrir l'empire de l'air, se contente d'envoyer un mouton à la découverte, laissant aux physiciens le soin de développer son expérience, et d'en tirer quelque fruit pour la Société. Enfin, pour terminer tout parallèle entr'eux, il n'y pas d'apparence que M. de *Montgolfier*, soit jamais persécuté. Ne pourrai-je donc pas le comparer à ce Hollandais qui, maniant des verres convexes, déjà tout trouvés, et s'étant par hasard avisé de les mettre dans la même direction, s'apperçut qu'ils grossissaient et rapprochaient les objets. Ce fut d'après cette informe trouvaille, que *Galilée*, toujours persécuté, inventa le Télescope, et découvrit les satellites de Jupiter. Mais quel sera le *Galilée* de M. de *Montgolfier?*

Je pourrais peut-être encore justifier l'enthousiasme du public pour l'expérience d'*Annonay*, par la sensation même qu'elle a faite. M. de *Montgolfier*, en élevant des masses bien réelles dans les airs, semble avoir affranchi l'homme de cette impérieuse loi de

la gravitation, qui le rappelle sans cesse à la surface de la terre; qui le force à y ramper, qui lui rend le sentier de la vie si pénible, qui l'entraîne toujours vers les précipices, qui fait sa lassitude et ses chûtes, qui le constitue enfin animal terrestre. Par l'invention des globes, cette créature faible et malheureuse peut se flatter de revoir encore une patrie perdue; et de recouvrer ce je ne sais quoi d'*Aérien* et de céleste qui lui manque, et pour lequel elle se sent faite. Quand M. de *Montgolfier* n'aurait donné qu'un moment cette aimable illusion au triste genre humain, il aurait mérité de lui plus qu'on ne pense.

Vous voyez, Monsieur, que si les raisonnemens sont funestes à M. de *Montgolfier*, il a pour lui les sensations.

Au moment où je tâche de mettre sous vos yeux cet intéressant procès, tout est en globe dans Paris. On se cotise pour lancer des globes; les femmes se coëffent de globes, les petites sociétés se forment en globes : les petits théâtres jouent des globes, et les étrangers s'étonnent un peu de notre enthousiasme. *(o)* Il est pourtant clair que la découverte est à nous en dépit d'eux, et que si quelque nation peut prétendre à voler, c'est nous.

Mais j'ai à leur proposer une réponse plus sérieuse, et qui peut nous faire regagner dans leur esprit plus que la folie des globes ne nous a fait perdre.

Il y a dans la rue du Temple, au Marais, un ouvrage de mécanique qui attire à lui la foule des connaisseurs, et qu'on va bientôt livrer à la curiosité publique. Ce sont deux têtes d'airain qui parlent et qui prononcent nettement des phrases entières; elles sont colossales, et leur voix est surhumaine; aussi va-t-on bientôt les transporter dans une grande salle, afin d'en mieux jouir en les mettant dans la double perspective de l'oreille et des yeux.

Ce n'est point là, comme vous le sentez, l'ouvrage du moment et du hasard; c'est le fruit du travail et du génie. Depuis trente ans, M. l'abbé *Mical* en préparait le succès; et s'il était possible de suivre de l'œil tous les pas qui l'y ont conduit; si cet habile artiste nous eût conservé tous ses essais, ce serait là sans doute une galerie de mécaniques bien intéressante à parcourir.

Il y a aussi loin d'une roue et d'un levier à une tête qui parle, que d'un trait de plume au tableau de la transfiguration;

car il faut convenir que, depuis la poésie jusqu'à la mécanique, *le complément de tout art, c'est l'homme. Vaucanson* s'est arrêté aux animaux, dont il a rendu les mouvemens, et contrefait les digestions (*p*); mais M. *Mical*, voulant tenter avec la nature une lutte jusqu'à nos jours impossible, s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué; je veux dire l'organe de la parole.

En suivant donc la nature pas à pas, ce grand artiste s'est apperçu que l'organe vocal était dans la glotte un instrument à vent, qui avait son clavier dans la bouche; qu'en soufflant du dehors au dedans, comme dans une flûte, on n'obtenait que des sons filés; mais que pour articuler des mots, il fallait souffler du dedans au dehors. En effet, l'air en sortant de nos poulmons, se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres et par un muscle très-mobile, qui est la langue aidée des dents et du palais. Un *son* continu n'exprimerait qu'une seule affection de l'ame, et se rendrait par une seule voyelle; mais coupé à différens intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à

chaque coup; et se modifiant en une infinité de *tons*, il rend la variété de nos idées (*q*).

Sur ce principe, M. *Mical* applique deux *Claviers* à ses *Têtes parlantes :* l'un en cylindre par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement; l'autre *Clavier* contient, dans l'étendue d'un ravalement, tous les *sons* et tous les *tons* de la langue française, réduits à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habilité, on parlera avec les doigts comme avec la langue, et on pourra donner au langage des têtes, la rapidité, les repos et toute la physionomie. Enfin, que peut avoir une langue qui n'est point animée par les passions? Les étrangers prendront la *Henriade* ou le *Télémaque*, et les feront réciter d'un bout à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires *(r)*.

Quand les *Têtes parlantes* ne seraient qu'un objet de curiosité, elles obtiendraient certainement la première place en mécanique; mais elles ont, en outre, une utilité d'un genre si extraordinaire et si près de nous en même

temps, que vous allez en être frappé comme moi.

L'histoire des langues anciennes n'est pas complette, parce que nous n'avons jamais que la langue écrite, et que la langue parlée est toujours perdue pour nous. Voilà pourquoi nous les appelons *langues mortes.* En effet, le Grec et le Latin ne nous offrent que des signes morts auxquels on ne pourrait redonner la vie, qu'en y attachant la prononciation qui les animait autrefois; ce qui est impossible, puisqu'il faudrait deviner les différentes valeurs que ces peuples donnaient à leurs lettres et à leurs syllabes. *(s)*

Si donc l'antiquité eût construit des têtes d'airain et qu'on nous les eût conservées, nous n'aurions pas cette incertitude, et nous serions encore charmés des périodes de *Ciceron* et des beaux vers de *Virgile,* que les peuples d'Europe estropient chacun à leur manière.

Et pour revenir à nous, vous savez, Monsieur, jusqu'à quel point la prononciation d'une langue influe sur la fortune qu'ellefait dans le monde. La nôtre s'est prodigieusement adoucie depuis *François Ier.*, et nous n'entendrions plus, sans frémir, les articulations rocailleuses de nos aïeux. Maintenant,

par une heureuse analogie avec le climat et le caractère du peuple qui la parle, elle tient le milieu entre les langues du Nord et celles du Midi. Moins de mollesse que les unes, plus de douceur que les autres. Voilà son partage; aussi les étrangers qui lui trouvent, je ne sçais quel air plus raisonnable, plus social et mieux accommodé à la constitution humaine, lui font le même honneur qu'à nos vins de Bourgogne, et la mettent à tous les jours.

Il n'y a, j'ose le prédire, que les *Têtes parlantes* qui puissent conserver cette honorable universalité à la Langue française, et la rassurer contre l'instabilité des choses humaines. Ces *Têtes*, si on les multiplie dans l'Europe, vont devenir l'effroi de cette multitude de maîtres de Langue suisses et gascons, dont tous les pays sont infectés, et qui dénaturent notre Langue chez des peuples qui l'aiment (*t*).

Nous, enfin, qui sommes la postérité des peuples passés, ne serions-nous pas charmés d'entendre le français, tel qu'on le parlait à la cour d'*Henri IV* seulement? Les livres qu'ont laissés nos pères, et ceux que nous faisons, nous avertissent, par comparaison, de la décadence du goût; ainsi, les *Têtes*

parlantes avertiront nos enfans de la décacadence de la prononciation, en leur fournissant un objet de comparaison que nous n'avons pas.

Voilà donc un ouvrage dont la France peut s'honorer qu'*Archimède* n'a fait qu'entrevoir, après lequel tous les grands artistes ont soupiré, et que tous les charlatans ont annoncé de siècle en siècle; mais, tantôt c'était un homme caché dans le corps de la statue qui parlait, tantôt de longs tuyaux, qui portoient une voix, dont la statue n'était que complice; toujours l'artifice et le mensonge à la place du génie et de l'art : la parole n'était encore sortie que d'une bouche animée.

Si le caractère de M. *Mical* le met au-dessus de toute supercherie, sa conduite l'a mis hors de tout soupçon. Une commission nombreuse de l'Académie des Sciences, est venue porter le jour dans les derniers replis de son ouvrage. M. *Mical* y a fait découvrir à ses juges, la même simplicité de plan, les mêmes ressorts, les mêmes résultats qu'on admire, en disséquant dans l'homme l'organe de la voix : ces Messieurs ont vu, que c'est par des prodiges de travail, que M. l'abbé

Mical a mérité d'arriver, enfin, au miracle de la parole.

Ai-je trop présumé de son ouvrage, en le présentant, pour toute réponse, à nos amis et à nos ennemis? C'est à vous, Monsieur, et à tous les bons esprits, qu'il appartient de prononcer. Quoi qu'il en soit, on peut dire que si les Allemands ont inventé l'imprimerie des caractères, un Français a trouvé celle des sons; et que de même que le coup-d'œil de l'homme sur les mots, tout fugitif qu'il est, se trouve à jamais arrêté par l'impression, la prononciation de la parole, non moins fugitive pour l'oreille, se trouve éternellement fixée par les Têtes d'airain : elles animeront nos Bibliothèques, et c'est par les livres et par elles, que sera confirmée, contre tous les efforts du temps, l'irrévocable alliance de la peinture et de la musique, dans le langage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

R. V. R. L.

POST-SCRIPTUM.

J'APPRENDS en ce moment, Monsieur, qu'on prépare pour l'hiver prochain, un petit ouvrage, dans lequel on concilie très-bien et très-simplement la langue écrite et la langne parlée, au moyen d'un petit *tableau de prononciation figurée.* Ce tableau s'applique à un Dictionnaire en faveur des provinces et des étrangers : on y développe les avantages du Clavecin vocal, et on en propose un oculaire en faveur des sourds et muets. Par l'union de ces deux Clavecins, deux sourds de naissance pourront dans une assemblée se parler et se faire entendre à la fois.

Le Clavecin de couleur, qui ne fut qu'un rêve inutile du père *Castel*, s'applique naturellement au beau problême de la langue universelle, qui a si long-temps agité la tête de *Leibnitz* et de *Newton.*

Ce 20 Septembre, 1783.

NOTES.

(a) On trouve encore d'autres différences qui prouvent que les Gaz sont d'une toute autre nature que l'air atmosphérique. Le feu qui ne peut s'allumer, ni subsister sans l'un, s'éteint dans les autres. L'air ordinaire est inaltérable, et ne perd jamais son élasticité; les vapeurs, au contraire, sont toujours solubles à l'eau, occupent un moindre espace en peu de temps, et s'attachent aux parois des vases qui les contiennent, etc. : enfin elles s'embrasent à l'approche des flammes ou par une simple étincelle électrique; pourvu toutefois que l'air extérieur les touche et se mêle avec elles. Observez que l'air inflammable pur n'est point soluble à l'eau ; qu'il lui faut aussi le mélange de l'air atmosphérique pour s'enflammer ; qu'il se trouve lui-même mêlé avec tous les Gaz possibles, en plus ou moins grande quantité, sans quoi les Gaz ne s'allumeraient pas, et seraient toujours plus lourds que l'air de l'atmosphère. Les airs fixes qui sortent des marais et des terres marneuses, sont tellement privés d'air inflammable, qu'ils ne peuvent s'élever : mais la fumée qui en abonde, s'élève très-bien. Au temps de *Newton*, la théorie des Gaz était si imparfaite, que ce grand'homme prenait les exhalaisons, et entr'autres la fumée de la poudre à canon, pour de l'air qui allait bientôt devenir respirable ; il lui semblait que l'atmosphère n'était que

l'assemblage des émanations de tous les corps, et comme la transpiration du globe même.

(*b*) Les rapports de légèreté qu'ont les différens gaz avec l'atmosphère, varient comme les espèces de corps dont ils sont extraits, et comme l'état de l'atmosphère même. Il sera difficile de former une table de ces rapports : moins ils seront précis, plus les résultats seront ustes.

Les gaz déjà connus formeraient une nomenclature immense. Le corps humain en fournit par la transpiration insensible et par les excrémens. On s'apperçoit du premier, lorsqu'on est dans le bain; car, retenu par l'eau, il nous couvre le corps de petites bulles. M. le comte de *M*..... ayant fait cette observation, trouva le moyen de les ramasser et d'en remplir une bouteille, qu'il soumit, comme tous les airs fixes, aux épreuves ordinaires. La seconde espèce donnée par les excrémens, abonde dans les latrines, et s'enflammant à l'approche de la lumière et de l'air, brûle ou étouffe les malheureux vidangeurs. Il est conséquemment dangereux de laisser tomber du papier allumé dans les lunettes des fosses d'aisance; car les vapeurs peuvent prendre feu et monter avec une explosion terrible.

(*c*) La dernière couche d'air au-dessus de nos têtes, quelque hauteur qu'on donne à l'atmosphère, doit être dans sa plus grande raréfaction possible, et n'avoir pas d'élasticité actuelle : si bien qu'un plein dé de l'air que nous respirons, lâché à ces hauteurs, et abandonné à lui-même, remplirait un espace immense.

Outre son état de compression, l'air n'est point naturel autour de nous : il est trop mêlé de vapeurs et

d'exhalaisons de toute espèce, et nous n'avalons pas un quart d'air pur à chaque fois que nous respirons. Mais il est vrai que l'air pur n'est pas fait pour l'homme, comme on le démontre en chimie.

(*d*) Il semble au contraire qu'on pourrait conclure que les vapeurs montent par un mouvement retardé : car il y a une force accélératrice, qui appelle et fait tomber tous les corps à la surface de la terre; mais rien de pareil n'attire les vapeurs vers le ciel; il faut qu'elles y soient poussées par le fluide plus pesant qui les environne et les presse. Or, à mesure qu'elles montent, elles rencontrent toujours un air moins comprimé, et, par conséquent, moins élastique, qui les pousse toujours plus faiblement vers la région où elles vont se mettre en équilibre. Ceci pourrait être le sujet d'une discussion, s'il pouvait y avoir, en physique, comme dans la métaphysique, des argumens d'égale force en conflit. Les sophismes où on tombe conséquemment, prouvent qu'en physique il faut se contenter d'observer et de déposer les faits : car il y aura toujours deux mondes soumis aux spéculations des philosophes; celui de leur imagination où tout est vraisemblable et rien n'est vrai; et celui de la nature où tout est vrai, sans que rien paraisse vraisemblable.

(*e*) On étouffe dans un four, parce que l'air trop raréfié par la chaleur, est, pour nos poulmons, ce que serait une bouillie trop claire pour un estomac affamé. On étouffe dans les grandes assemblées, parce que l'air sorti de tant de poitrines, se trouble et s'encrasse comme une eau passée dans des vases mal-propres. Nous digérons l'air en quelque sorte : on

ne saurait donc trop le renouveler. Voudrions-nous prendre deux fois les mêmes alimens et faire un cercle de nos digestions et de leurs résultats.

(*f*) Quoique le gaz le plus subtil ne soit que huit à dix fois plus léger que l'air ; tandis que celui-ci est huit cent fois environ plus léger que l'eau.

(*g*) Puisque l'air pèse, on ne peut savoir au juste le poids des corps, à moins de les péser dans le vide, ou d'en défalquer le poids de l'air dont ils tiennent la place.

(*h*) Il serait pourtant bon de conserver ces globes ; car il serait trop dispendieux d'en faire un pour chaque expérience.

(*i*) C'est ainsi qu'une boule qu'on retient au fond de l'eau avec la main, remonte quand on la lâche et sautille au-dessus de la surface, avant de s'y mettre en équilibre.

(*k*) La belle expérience de M. *Quinquet* n'a pas fait la même sensation que les globes : parce qu'il faudrait pour frapper le peuple, faire tomber la grèle, la pluie ou la neige en pleine place publique et à volonté. Tant que cette expérience ne quittera pas les cabinets de physique, elle sera ignorée comme l'étaient les bulles de savon qui ont précédé les globes.

(*l*) Il serait aisé de calculer combien cette machine déplaçait d'air atmosphérique, puisqu'on sait qu'elle contenait 40,000 pieds cubes de fumée, et qu'elle s'est enlevée avec une énergie d'environ 500 livres. M. *De-*

parcieux, qui s'est occupé de ce petit calcul, s'est trompé.

(*m*) On dit que des envieux, reprochant à *Colomb* (ou à *Cortez*, selon d'autres), l'extrême simplicité de son entreprise, et ajoutant qu'il n'y avait rien de si facile que de découvrir l'Amérique, puisqu'il ne s'agissait que d'aller, pour la rencontrer : le grand homme les pria de vouloir bien faire tenir un œuf sur un de ses bouts, à quoi les envieux ne purent parvenir ; mais lui se contenta de frapper avec l'œuf sur la table où ils étaient assis, et l'œil, en se brisant, acquit une base et resta debout.

(*n*) Quelques personnes diront que c'est la réduire à rien, et entreprendront de prouver que les globes ne peuvent jamais rendre plus de services que les cerfs-volans, qui sont pour le moins aussi merveilleux qu'eux. Il faut, sans se fâcher, prier ces personnes d'attendre l'événement.

(*o*) On chansonne les globes, et voici un couplet qu'on a retenu :

Oh! si l'Académie
Avait pu s'y loger,
Le globe, je parie,
Eût été bien léger!

(*p*) Je n'ai point oublié ses flûteurs ; mais les connaisseurs sentiront bien qu'on ne peut comparer une simple insufflation, et quelques airs notés sur un cilindre, avec l'articulation de la parole. M. l'abbé *Mical* avait construit un concert entier où les personnages, grands comme nature, faisoient de la musique du matin au

soir : et ceux qui l'ont vu, attestent la supériorité de cet ouvrage sur tout ce qui avait paru dans ce genre. Il pouvait par sa masse, par la beauté des figures sculptées, et par la perfection du jeu le plus varié, faire l'ornement de la plus vaste salle. Des circonstances qu'on révélera un jour au public, ont causé la destruction de cet ouvrage, ainsi que d'une Tête parlante que M. *Mical* avait déjà faite.

Je n'oublierai pas non plus M. *Kemplein*, voyageur allemand, qui nous a montré, l'hiver dernier, un automate jouant aux échecs. Cette pièce admirable dans la classe des curiosités, était nulle en mécanique; et c'est ce que M. *Kemplein* avoua lui-même à un grand prince, qui lui demandait son secret : *Quand vous le saurez*, répondit-il, *ce ne sera plus rien.* Telle est en effet la différence entre les ouvrages du génie et de l'art, et les simples prestiges de l'adresse. Si le génie nous étonne par quelques grands effets, il nous surprend bien davantage lorsqu'il nous laisse voir les causes, et qu'il se montre tout entier : et voilà pourquoi l'étude de la nature est si belle; nous en admirons davantage l'auteur, en apprenant à le mieux connaître; mais le joueur de gobelets est perdu quand il est découvert. M. *Kemplein* avait aussi un coffret d'où il s'échappait quelques mots, à ce qu'on dit : mais cet honnête voyageur a rendu un véritable hommage à M. l'abbé *Mical*; dès qu'il a eu connaissance des Têtes parlantes, il a retiré son automate, son coffret et sa propre personne.

Enfin on montre actuellement, sur les boulevards, une poupée qui parle sans remuer les lèvres, sans respirer et sans le secours du plus petit ressort; et qui non-seulement parle, mais encore fait des questions très-

captieuses, et même des jolis madrigaux. On la suspend en l'air avec des rubans, pour prouver qu'elle ne tient à aucune mécanique ; on la prend même entre les mains ; et ce qui peut encore augmenter le merveilleux, c'est qu'en suspendant une pantouffle à la place de la poupée, on n'entend pas moins les questions captieuses et les petits madrigaux. Il suffit seulement de ne pas quitter la chambre où s'opère le miracle, car par-tout ailleurs la poupée est muette. Cette bagatelle qui attire la populace, fait honneur au physicien très-distingué qui la protège, et prouve qu'il connaît les effets d'un tuyau et d'une parabole ménagés dans un plafond ; il fallait seulement qu'il intitulât cette pièce : *Machine d'Acoustique*, et non *de Mécanique*. MM. les commis du *Journal de Paris*, ont bien senti cela dans l'annonce qu'ils en ont faite : ils ont mieux aimé l'appeler *Merveille* que *Mécanique*, fondés sur cet axiome que *qui prouve trop ne prouve rien*. Effectivement une poupée qui fait des questions, est plus merveilleuse que les machines humaines qui vont l'admirer, puisque celles-ci ne font rien qu'en vertu de leur organisation, et que d'après les lois générales du mouvement ; tandis que la poupée parle et fait entendre sa pensée, sans différer en rien des poupées qu'on vend à la foire. Quand j'ai dit que celle-ci n'avait pas de ressorts, je me suis pourtant trompé : elle en a un qui tend à détourner l'attention publique des *Têtes parlantes* de M. l'abbé *Mical*.

Au reste, on vient d'observer qu'elle s'est enrhumée, puisqu'elle a toussé plus d'une fois très distinctement : à quoi j'ajouterais qu'elle parle toujours à voix basse, ce qui est très-favorable à l'artifice de la parabole et du tuyau.

(*q*) On trouve le même mécanisme dans le langage des signes. Une extension de bras, un coup-d'œil, une attitude ouverte, rendent les affections de l'ame; mais il faut le jeu varié des doigts, des mains, des yeux et de tout le corps pour exprimer nos idées.

(*r*) Pour faire le mot *bon*, par exemple, on frapperait sur deux touches coup sur coup, l'une écrite B, et l'autre ON, et la tête ne dirait pas *beon*, mais bon: car elles n'épèlent pas; leur prononciation est nette, et les voyelles et les consonnes se fondent et se marient dans leur bouche comme dans la nôtre.

(*s*) Prononçaient-ils l'*A* en *E*, et l'*E* en *I* comme les Anglais; ou l'*I* en *E* et l'*E* en *A* comme les Français?

(*t*) *L'accent*, nom qu'on donne mal-à-propos à la *prononciation*, est l'espèce de chant dont les passions notent le langage. Les prononciations fixées par les hommes, changent de peuple en peuple, même de siècle en siècle, chez la même nation : mais l'accent donné par la nature, ne change pas. Une actrice romaine mettait la même ame et les mêmes inflexions à ce vers :

Usque adeòne mori miserum est?

que la *Dumesnil* à celui-ci :

Est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre ?

On parle donc improprement, en disant, *l'accent Picard, l'accent Gascon;* il faut dire la *prononciation Picarde, la prononciation Gasconne;* car les gens de province accentuent très-bien leur langage, quand ils

ont de l'ame; mais presque toujours ils prononcent mal. On donne encore le nom d'accent à de petits traits que l'orthographe emploie pour différencier les E d'avec les E, les A d'avec les A, etc. Ils constituent notre prosodie, qui est la partie musicale du langage, partie qui ne change pas, et dont la gamme est peu étendue; mais l'accent de l'ame a des variétés et une étendue infinies. L'acteur qui nous a fait frissonner la veille par l'accent qu'il a mis à tel ou tel vers, nous effleure à peine le lendemain en prononçant les mêmes mots. Les provinciaux pèchent contre l'accent prosodique, et les Têtes parlantes, qui le rendent scrupuleusement, ne peuvent rendre l'accent de l'ame.

N. B. Le physicien très-distingué, qu'on appelle aussi *la Mouche du Coche*, est de plusieurs académies qu'il n'ose nommer, comme s'il y avait des académies honteuses. C'est lui qui s'est mis à la tête de la députation qui a présenté la médaille du *Caveau* à M. *Montgolfier*; car il ne manque jamais l'occasion d'être à la tête de quelque chose. On avait toujours cru qu'il serait le premier à s'enlever avec les globes; mais cet homme extraordinaire réunit très-bien le zèle et la prudence.

F I N.

des vexations envers les habitans de cette commune; considérant qu'il est de son devoir de réprimer des désordres aussi scandaleux;

Ordonne que le citoyen Méhaux sera destitué à la tête de son bataillon, en présence des habitans de Saint-Lumine; que ledit bataillon rentrera à Paimbeuf, après avoir été relevé dans ses cantonnemens de Saint-Philbert, Pont-James et Villeneuve par le quatrième bataillon de l'Hérault.

L'adjudant-général Duthil est chargé de l'exécution du présent.

Signé, L. Hoche.

Ordre du 7 pluviôse, an IV, de l'armée des Côtes de l'Océan.

Sur les rapports et procès-verbaux qui nous ont été adressés par le général de division Lemoine, desquels il résulte qu'une compagnie de grenadiers de la soixante-seizième demi-brigade, cantonnée à Pinel, s'est portée, le 21 nivôse dernier, aux excès les plus scandaleux; qu'elle a enlevé, à main armée, des magasins de la République, plusieurs barriques de vin, et deux coffrets remplis d'étoffes; qu'elle a forcé des citoyens à acheter en numéraire ces barriques de vin et effets; qu'elle s'est permise de requérir des voitures en son nom, qu'elle a menacé de sabrer les employés aux douanes, qui ont voulu remplir les devoirs de leurs charges;

Considérant, que si la superstition et le royalisme ont fait beaucoup d'ennemis à la République, l'indiscipline et le pillage, auxquels se sont livrés quelques-uns de ses défenseurs, ont contribué à en augmenter le nombre; que les troupes qui oublient leur devoir à ce point, loin d'être les soutiens de l'état, ne pourroient qu'en devenir le fléau.

Considérant que les officiers et sous-officiers n'ont fait aucun empêchement, n'ont pris aucune mesure pour réprimer les délits commis par leurs subordonnés;

Voulant apporter remède aux maux que cause le pillage, assurer la propriété de chaque citoyen, et punir ladite compagnie de grenadiers, d'une manière exemplaire, nous avons ordonné qu'elle seroit cassée, ses officiers dégradés et renfermés six mois au château de Saumur; et enfin les sous-officiers et grenadiers, désarmés et conduits aux iles de Ré et d'Oléron, pour y être incorporés dans les corps qui y tiennent garnison : chargeons de l'exécution du présent les généraux Hédouville et Vimeux, et ordonnons qu'il soit lu, publié, et

